



Université du Québec
à Rimouski

DE L'ERRANCE À L'INCARNATION
UN PARCOURS BIOGRAPHIQUE EN RECHERCHE CRÉATION

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

© AURÉLIE SASIAS

Décembre 2017

Composition du jury :

Luis Gomez, président du jury, Université du Québec à Rimouski

Sylvie Morais, directrice de recherche, Université du Québec à Rimouski

Jeanne-Marie Rugira, codirectrice de recherche, Université du Québec à Chicoutimi

Catherine Schmutz-Brun, examinateur externe, Université de Fribourg (Suisse)

Dépôt initial le 6 juillet 2017

Dépôt final le 18 décembre 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

À tous les déracinés.

À mes sœurs Mathilde et Julie qui, comme moi, connaissent et vivent les affres de
l'exil volontaire.

Puissions-nous faire pousser nos cœurs de racines!

*Une expérience intérieure la plus
« subjective », la plus « obscure » qui soit, peut apparaître comme une lueur
pour autrui à partir du moment où elle trouve la forme juste de sa construction,
de sa narration, de sa transmission.*

Georges Didi-Huberman, *La survivance des lucioles*

REMERCIEMENTS

Mon premier remerciement va à celles qui rendirent mon chemin possible, Sylvie Morais et Jeanne-Marie Rugira. Vous sûtes ouvrir bien des portes, au sens propre comme au sens figuré. Celle d'une maison comme celles de mondes à explorer : arts, éducation, écriture, ou encore récits biographiques formateurs. Grâce à vous, je peux enfin saisir la voie que je désire parcourir comme celle à éviter, et ainsi assumer mon amour de l'enseignement et de l'éducation. Un merci particulier à Sylvie Morais, qui rendit cela possible et devint, par un chemin plutôt rocambolesque, un mentor, et plus tard une amie précieuse. Sa disponibilité à toute heure, (surtout la plus matinale), ainsi que sa sollicitude à mon égard ont été infiniment précieuses pour moi. En effet, tu ne m'as pas lâchée et même bien (trop?) souvent rattrapée. Je me voudrais poète pour savoir trouver les mots justes qui exprimeraient ma reconnaissance infinie à son égard! Je remercie celle qui dirigea ma recherche avec tout son apport d'enseignante touchée par les arts au plus profond d'elle-même et friande de pousser ses élèves à la création.

Ce mémoire n'aurait pas pu voir le jour sans la présence attentive et parfois bien remuante de nos professeurs à la maîtrise. Votre pertinence dans nos recherches n'avait d'égale que votre patience, surtout envers les élèves aux prises avec leurs enjeux. Une pensée particulière pour Luis Gomez, sans qui je n'aurais jamais osé autant plonger.

Je remercie également l'ensemble de mon jury et plus particulièrement Catherine Schmutz-Brun, ma correctrice externe pour sa pertinence et son apport en éducation qui me sera autant utile que précieux.

Merci à ma cohorte, et en particulier à Martin, mon jumeau de recherche, poète « refragmenté ». À Olivier, mon grand frère d'exil, pirate éternel en quête de nouveaux rivages, puisse ce voyage nous rendre enfin capitaines de notre propre navire! À Yolande, ma belle Yolande qui transmet et exprime, et m'a tellement apporté! Un merci tout particulier à Jolaine, ma sœur-ourse de recherche, qui m'a tant rejointe et touchée. À

Jocelyne pour nos trajets-décantations. À Élie pour ce qu'elle a pu m'enseigner sur ce que je renvoyais à l'autre. À Nicole pour tout son amour et ses câlins. À Jessy pour avoir été le phare de notre cohorte. À Lise pour ses kasàlàs du cœur qui brisent les cages en verre. À Véronique pour m'avoir vue, dès mon premier texte, me réconcilier avec ma petite Aurélie... À Lucie également, pour avoir provoqué l'adolescente en moi et participé à ma réconciliation avec elle.

Je ne sais pas comment je pourrais remercier tous ceux qui ont contribué, même sans le savoir, à cette réalisation et au maintien de ma santé mentale durant ces trois années. Comme mes amis, qui ont su supporter mes absences et mes errances, tant dans mes déplacements que dans mes obsessions. Votre présence a apporté l'air frais dont j'avais besoin pour sortir le nez de ma recherche. Ainsi, Vincent, Claudia, Julian, Sam, Henri, Myra, Hélène, Rachel, Antoine, et bien sûr Natacha, qui est et restera celle qui aura tout entendu, et une amie à l'épreuve de toutes les adversités !

Un merci immense à Rimouski pour avoir été un lieu de réparation préparant une future construction, et ce malgré les avaries... Aux Rimouskois et autres Bas-Laurentiens, de cœur ou de souche, merci.

Un remerciement particulier à ma famille qui, par un chemin curieux lui aussi, a été présente et aimante tout au long de mon processus. Beaucoup d'épreuves ont été traversées ces dernières années, et il me semble avoir appris que la distance qui nous sépare ne signifie vraiment rien lorsque le souci et l'amour sont là.

Pour finir, il est de ces êtres qui arrivent dans nos vies comme une présence qui nous fait croire en la vie, et ce même lorsque tout semble perdu. Relation née d'une constellation qui embrasa nos ciels respectifs en de sublimes aurores boréales. Je parle de celle qui partage ma vie. À toi, Tamara, par ton amour et ta présence toujours juste et tendre, tu fus ma plus douce et ma plus patiente alliée. Puissions-nous ensemble construire une réalité et un avenir où la création trouvera toute sa place.

Pour avoir contribué à cette incarnation, ma reconnaissance envers vous tous est infinie.

AVANT-PROPOS

Je n'ai plus de jambes jusqu'aux genoux. Je suis sous une grande tente de style antique, romain peut-être. Je porte une armure d'hoplite, ou ce qui y ressemble et suis assise sur une chaise, j'enfile mes prothèses de jambes qui sont pourvues de jambières de protection en métal. Mon physique est différent, je suis forte, grande et athlétique, musclée. Une sorte de colère émane de moi et emplit tout l'espace. J'ai hâte de combattre. Je saisis mon épée courte et me rue dehors sur un espace extérieur en terre battue, une grande plaine vide avec quelques fantômes de montagnes lointaines. Il fait chaud, la poussière se soulève à mon passage.

Devant moi sur la plaine se tient une autre femme. Elle m'attend. Elle est très grande aussi, très athlétique. Elle porte une armure semblable à la mienne. Je ne peux distinguer les traits de son visage à cause de son casque. Elle est équipée pour le combat, mais elle tient son épée et son bouclier de chaque côté de son corps, comme si elle ne voulait pas combattre. Ma course vers elle est effrénée. Je veux la combattre de toutes mes forces. Je me rue sur elle, mais elle m'esquive, ne rend pas les coups, n'essaye même pas de m'attaquer. Tandis que je déploie tout le résultat d'un long entraînement au combat contre elle, elle ne fait presque aucun geste et m'évite sans aucun effort. Sa capacité à m'éviter aussi facilement fait monter ma colère. Alors je crie, je hurle, je feinte et assène de grands coups d'épée vers elle. Je sens que son calme parfait lui assure une parfaite maîtrise de la situation, tandis que ma fureur me rend aveugle et presque grotesque, mes coups n'ont aucune finesse, je ne suis que violence et rage. À la violence physique qui semble inutile, je tente d'ajouter la violence verbale. Je la provoque et l'insulte, je me moque d'elle en riant, lui disant qu'elle n'ose pas attaquer une estropiée. Je vais lui montrer ce qu'une estropiée peut faire. Je me jette alors à terre dans la poussière et retire mes prothèses. Je suis rampante au sol, mais mon corps est souple, mes bras musclés, et je suis rapide. Je me jette sur elle, parviens à la saisir et la fais tomber. Nous roulons

ensemble sur le sol. Elle ne tente pas de se défendre, j'ai montré ma supériorité. Pourtant j'enrage, des larmes coulent sur mon visage et y collent la poussière ocre de la terre sèche.

Le décor a soudainement changé. Je suis dans ma cuisine chez moi, nue, au sol. Je suis toujours sans jambes. Une impression de pitié émane de ma situation, je suis vulnérable et seule. J'ai besoin d'ouvrir un placard. Je me hisse de mes bras musclés sur le comptoir, mais je glisse et tombe durement sur le carrelage. Je me vois sur le dessus, je vois mon dos musclé, les moignons qui me servent de jambes, je me sens misérable.

La femme guerrière apparaît. Dos à la porte-fenêtre de la cuisine, le soleil l'éclaire par-derrière. Elle n'a plus ses armes, mais toujours son armure. Elle me regarde. Elle est immense et très belle, pour ce que je peux en distinguer sous son casque. Ses cheveux, à la couleur indéfinissable, tombent de son casque en une cascade de lumière sur ses larges épaules. Son regard m'enveloppe, m'entoure, son être entier est auréolé d'une lumière bienfaisante, apaisante, mais qui déclenche pourtant chez moi des émotions contradictoires. Elle est belle, puissante, parfaite, une guerrière, et moi je ne suis qu'une demi-femme nue, rampant au sol, vulnérable à l'extrême. Je pleure doucement, je me sens humiliée, car je sais que c'est moi qui ai perdu au final. Elle s'avance vers moi, je sens son aura de puissance, de chaleur, de réconfort, et surtout d'amour. Je ne supporte pas les émotions que je suscite en elle et qu'elle me dévoile à peine, mais qui m'étreignent à m'en étrangler. Elle se baisse, m'entoure de ses bras et me soulève comme une plume, me presse contre son cœur. Je sens le cuir et la fermeté de sa cuirasse. Je sens son regard enveloppant et protecteur sur moi. Sa chaleur se répand en moi. Le froid du carrelage fait face à une lumière réparatrice, immensément bienveillante. Mais pourquoi veut-elle de moi, me dis-je? Je ne suis qu'une demi-femme, un déchet. Pourtant son regard est rempli d'amour malgré les coups que je veux encore lui porter. Tout son être irradie la paix, le calme, la sérénité. Je l'entoure de mes bras en pleurant, puis elle m'emmène.

Ce rêve fait au début de l'année 2014 allait m'amener en maîtrise, marquer toute ma recherche, et continuer même aujourd'hui à faire sens. Rêve archétypique? Prophétique en quelque sorte? Je laisse mon mémoire répondre à cette question. Toutefois, il paraît que les

archétypes apparaissent lorsqu'il y a urgence dans notre vie et qu'il est nécessaire d'opérer un changement radical. Alors en dépression et épuisée par des projets stériles et un couple à la dérive, la maîtrise fut un grappin lancé au hasard dans ma brume pour trouver une accroche. Et le grappin a tenu, a agrippé quelque chose. J'ai ainsi pu accoster quelque part, le temps d'une grosse réparation d'avarie.

RÉSUMÉ

Cette recherche création est une recherche qualitative radicalement en première personne. Une recherche existentielle sur une quête d'incarnation. Mon histoire personnelle, pleine de déracinements successifs, et associée à des peurs d'enfance ont créé un morcellement. Ajoutons à cela une maladie auto-immune ainsi qu'une rupture amoureuse. Tout ceci m'amène à Rimouski dans cette maîtrise dans un engagement et un désir de devenir ma propre expérience. Bien décidée à enfin affronter cette problématique d'exilée volontaire de ma propre vie, je m'engage dans une recherche tout d'abord phénoménologique, pour plonger au cœur de mes expériences. Outre les écrits, mon intérêt pour les arts trouve un chemin dans une recherche création. Historienne de formation, je ne peux m'empêcher de trouver une importance primordiale à l'inscription de l'homme dans sa propre histoire. Voici pourquoi j'accorde un intérêt marqué à l'herméneutique que j'ajoute à cette recherche sous la forme du récit biographique. Créant ce que j'ai appelé « un processus inscriptif » comprenant le processus créer-décrire-écrire et inscrire, je pars en quête de mes parts fondatrices de moi-même dans le but de déraciner les peurs qui m'enserrent, me coupent des autres et me poussent parfois à l'autodestruction dans une mésestime totale de moi-même. Ainsi, je crée des œuvres artistiques qui sont rattachées à une expérience singulière que je décris par un processus d'écriture expérientielle, plongeant dans une verticalité de l'expérience. Puis le récit biographique vient tirer un fil horizontal, rassemblant toutes ces expériences entre elles. Par cette écriture, j'inscris cette histoire et je m'inscris dans mon histoire, opérant une maïeutique du passé par l'avenir. Cette recherche a fait émerger l'enfant en moi dont je dois continuer à prendre soin chaque jour. J'ai conclu que mes peurs ne peuvent être déracinées, mais assumées, reconnues, et qu'il est nécessaire pour moi, pour garder cette intégrité, de garder une vigilance constante. Réunissant cœur, corps et cerveau, j'aspire à une écoute et centrage qui est la condition sine qua none de cette incarnation désirée.

Mots clés : Incarnation – Recherche création – Recherche biographique en éducation
Récit biographique -Expérience- Résistance - Création artistique – Histoire –

ABSTRACT

This research creation is a radically qualitative research in the first person; an existential research on a quest for incarnation. My personal story, marked by successive uprooting and linked to my childhood fears, is a partitioned one. Adding an auto-immune illness and a break-up all culminated to bringing me to Rimouski in this masters program engaged in, and desiring to become my own experience. Firmly decided to face the issue of my voluntary exile from my own country, I engaged in a research that is firstly phenomenological, to get at the heart of my experiences. Aside from literature, my interest for the arts found its way into the research creation; as a trained historian, I cannot help but regard the inscription of a person into their own history as paramount. For this reason, I have a marked interest for the hermeneutical process that I incorporate in this research in the form of the biographical tale. Creating what I call "the inscriptive process" which involves a process of creation, description, inscription and registration, I embark on a search for my foundational parts to root out the fears that entrap me, that cut me off from others and sometimes lead me to destructive behavior based on a complete underestimation of myself. Thus, I create pieces of art that are linked to singular experiences that I describe through experiential writing, that completely immerse in the verticality of the experience. Then the biographical tale horizontally connects the different experiences together. Through this writing, I record this story and write myself into it, scaffolding the past with the assistance of the future. This research brought out the child in me, the child I must continue to look after daily. I have concluded that, my fears cannot be rooted out, should instead be taken on and recognized, and that it is necessary for me, in accordance to this outlook, to maintain constant vigilance. Reuniting heart, body and mind, I aspire to the attentive listening and continued recalibration that are unconditionally attached to the embodiment I desire.

Keywords: Embodiment – Research-creation– Biographical research in education – Biographical narrative – Experience – Resistance – Artistic creation – History – Roots.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	vii
AVANT-PROPOS	xi
RÉSUMÉ.....	xv
ABSTRACT	xvii
TABLE DES MATIÈRES	xix
LISTE DES TABLEAUX	xxi
LISTE DES FIGURES	xxiii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATISATION.....	3
1.1 UNE QUESTION EXISTENTIELLE	3
1.1.1 Enfermements et évasions	3
1.1.2 Du morcellement à la fuite.....	6
1.1.3 L'exil comme opérateur de création de sens	10
1.1.4 Briser les chaînes	12
1.2 L'ÉTAT DE LA QUESTION	16
1.3 PROBLEME DE RECHERCHE.....	22
1.4 LA QUESTION DE RECHERCHE.....	22
1.5 OBJECTIFS DE RECHERCHE	22
1.6 LES PERTINENCES.....	23
1.6.1 Une question personnelle.....	23
1.6.2 Une question psychosociale.....	26
CHAPITRE 2 POSTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE ET CHOIX MÉTHODOLOGIQUE.....	29
2.1 ÉPISTEMOLOGIE	29
2.2 LE MONDE PHENOMENOLOGIQUE	32

2.3	LE MONDE HERMENEUTIQUE	34
2.4	CADRE CONCEPTUEL	36
2.4.1	La recherche création	36
2.4.2	L'écriture expérientielle.....	38
2.4.3	L'incarnation.....	39
2.4.4	Le déracinement et l'enracinement.....	40
2.4.5	Les mécanismes de résistance.....	41
2.4.6	Le récit biographique	43
2.5	UN PROCESSUS INSCRIPTIF : CREER, DECRIRE, ECRIRE, INSCRIRE	45
2.5.1	Créer.....	46
2.5.2	Décrire	47
2.5.3	Écrire.....	48
2.5.4	Inscrire	49
CHAPITRE 3 LE PETIT COEUR DE GUERRIÈRE.....		51
3.1	APHRODITE	52
3.2	LE MUR.....	53
3.3	LE CASQUE DE PERSEE.....	55
3.4	MELENCOLIA	57
3.5	HUGINN ET MUNINN	59
3.6	ATHENA	61
3.7	DIPTYQUE DU CŒUR.....	63
CHAPITRE 4 ABSOLVE		69
4.1	RECIT BIOGRAPHIQUE : DE-MATERNITE	69
4.2	COMPREHENSION	95
4.2.1	Les conditions qui font de la création artistique et du récit biographique des outils d'incarnation.....	95
4.2.2	Se redéfinir et s'inscrire dans un renouvellement de sa pratique professionnelle	102
CONCLUSION GÉNÉRALE.....		110
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....		116

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : L'armure ou les peurs de vivre	14
Tableau 2 : Les trois pôles réunis	97

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Aphrodite.....	52
Figure 2 : Le mur	53
Figure 3 : Le Casque de Persée.....	55
Figure 4 : Melencolia.....	57
Figure 5 : Huginn et Muninn	59
Figure 6 : Athéna	61
Figure 7 : Diptyque du cœur (1)	63
Figure 8 : Diptyque du cœur (2)	68
Figure 9 : Absolve.....	73
Figure 10: Artémis	108

INTRODUCTION

C'est l'histoire d'une conquête. Ou plutôt d'une reconquête. D'une guerre. La pire, celle de soi contre soi, pour en arriver à un dénouement peut-être prévisible, mais toujours surprenant pour celui qui le vit. C'est l'histoire d'une expérience comme péril. De petites parcelles de vécu, déstructurées, instables, qui n'en deviennent qu'une, grande et réunie. D'un fil rouge, et surtout d'un cœur. Et du chemin pour le trouver.

Car la quête est perpétuelle, et les départs se succèdent pour ne trouver à l'arrivée qu'une certaine amertume. Thierry Pardo en parle mieux que moi : « L'exilé volontaire est un voyageur perpétuel pour qui seul le départ a de la saveur. Pour lui aucune halte, aucune destination ne vaut un départ, la perspective d'un ailleurs. L'exilé vit l'expérience du vent, sa fuite est en avant, chaque arrêt est un échouage. Il courtise sa propre disparition. » (Pardo, 2015, p. 15) Ainsi, étrangère à soi-même, toujours se perdre, en espérant se trouver, mais ne se saisir uniquement que lors d'une fuite, voici ma contradiction.

Mircea Eliade a écrit « L'exilé doit être capable de pénétrer le sens caché de ses errances et de les comprendre comme autant d'épreuves initiatiques qui le ramènent vers le centre ». Ce sentiment d'exil, de celui qui est perdu, qui s'est perdu et cherche inlassablement son chemin, sa place, son espace, je ne le connais que trop bien. De déménagements en exils, toujours à la recherche de quelque chose, ce quelque chose qui vous saisit et ne vous lâche pas, jamais, et vous porte toujours à errer, de port en port. Pour comprendre qu'il est vital que cette expérience se doive à un moment d'être saisie à bras le corps et vécue, enfin, tout en sachant que cela ne se fera pas sans péril, sans épreuves. Ces épreuves qui ramèneront vers le centre...

C'est l'histoire d'un engagement dans une situation de mise à l'épreuve, d'un acte de foi, de plongées verticales et horizontales, qui, encore, ramèneront vers le centre...

Le chapitre 1 traitera de la problématique de ma recherche, avec son histoire, mon histoire, et ce qui m'a amenée plus en détail à entreprendre cette expérience. En discutant ensuite avec trois auteurs, j'aboutirai à un problème de recherche, puis à ma question. J'exposerai ensuite mes objectifs et les pertinences.

Le chapitre 2 exposera ma posture épistémologique et mes choix méthodologiques. Après avoir situé épistémologiquement ma recherche, je définirai le monde phénoménologique et herméneutique auquel elle appartient. Je présenterai ensuite mon cadre conceptuel avec les termes marquant ma recherche. Puis, je définirai ma méthode de recherche que j'ai intitulée mon processus inscriptif.

Nous accosterons ensuite au cœur de ma recherche avec le chapitre 3 intitulé « Le petit cœur de guerrière », qui plonge dans la recherche création et l'écriture expérientielle avec la description et la plongée dans des expériences singulières.

Le chapitre 4 se composera en deux parties. Une partie récit biographique qui aura une fonction rassembleuse et unificatrice de ces expériences séparées. Puis une deuxième partie qui sera une partie compréhension. Je répondrai tout d'abord à ma question de recherche, puis j'élargirai mon champ vers un renouvellement de pratiques, tant personnel que professionnel.

Quant aux branches de mon arbre, voici comment j'ai pu consentir à les laisser pousser...

CHAPITRE 1

PROBLÉMATISATION

Pour comprendre d'où part cette recherche, il m'apparaît maintenant nécessaire de savoir d'où elle vient, et donc de présenter la genèse de mon histoire. Comment s'est mise en place cette quête, comment les mots ont été trouvés pour l'identifier et quels en sont les thèmes de recherche principaux. J'exposerai ensuite la posture de trois auteurs pertinents pour moi sur ces questions, ce qui m'amènera au problème de recherche, puis à ma question. Enfin, la dernière partie du chapitre traitera des pertinences.

1.1 UNE QUESTION EXISTENTIELLE

C'est cet effort d'absence volontaire, de déracinement voulu, de distanciation active par rapport à son milieu qui paraît toujours naturel, c'est donc cette manière de s'éloigner de soi-même – ne serait-ce que momentanément et provisoirement –, de se séparer du natal, du national et de ce qui, plus généralement, le fixe dans une étroitesse identitaire, c'est cela et surtout cela que j'appellerai errance.

Akira Mizubayashi

1.1.1 Enfermements et évasions

J'ai passé toute ma vie à déménager. Mon père travaillant pour l'armée, nous ne passions que deux ou trois ans dans une même ville au maximum. Enfant hypersensible, j'ai toujours beaucoup souffert de ces déracinements. Verbalisant peu mes émotions, et ne sachant même pas que cela était possible, j'avais fini par me forger une carapace et des croyances qui m'isolaient un peu plus : « Pourquoi aimer, on perd toujours les gens? Pourquoi s'attacher? Ça ne sert à rien de défaire mes cartons, on va repartir de toute manière... ». Je ne décorais même plus mes chambres, ne m'appropriais plus l'espace, je

vivais toujours prête à repartir. Je ne m'investissais plus, n'y voyant que des motifs de déchirement de cœur. J'ai fini par développer une problématique au niveau de la place et de cet espace justement.

De plus, j'ai très tôt entretenu l'idée que ma famille ne voulait pas de moi et préférait m'exiler à l'autre bout de l'habitation. L'étroitesse d'une chambre, l'arrivée d'une petite sœur ou des créations de chambres d'hôtes m'exilaient au grenier, voire me privaient de chambre tout court. Dans ces greniers, je découvris la solitude et l'insomnie chronique. Les livres ont alors sauvé mes nuits et ma vie. Je développais un amour infini de la lecture, alimentant mon imaginaire déjà très développé. Je rêvais de batailles contre des monstres, de pouvoirs surnaturels et d'évasions dans des mondes merveilleux. Les livres ne m'ont alors plus quittée. Je créais alors ma propre histoire, inventant mes origines, qui expliquaient pourquoi on m'exilait, pourquoi je n'avais pas droit à la parole, pas de place à occuper. Pourquoi on me « cachait » dans des greniers?

Exilée loin des miens et persuadée qu'ils ne m'aimaient pas, je me suis renfermée, créant autour de moi des armes comme une langue bien trop acérée parfois, ainsi qu'un casque masquant les émotions, et puis aussi bouclier de livres, de rêves et de silence. Ces rêveries étaient plutôt loin de mon éducation stricte, catholique pratiquante. Ce que j'en retenais, c'était : « Sois bonne en classe et tout ira bien ». Mais cette éducation bien sévère fit de moi une éternelle insatisfaite qui « peut mieux faire », toujours. Ajoutons à cela une trop grande intransigeance paternelle qui me répétait cette phrase en y ajoutant des humiliations qui me rabaissaient, et je savais d'autant moins comment me situer dans ma famille. Je m'armais encore plus contre les coups, je me voulais forte et indifférente.

L'espace s'est donc souvent limité pour moi non pas seulement au niveau des murs qui m'entouraient, mais aussi à l'intérieur de moi, autrement dit dans mon corps. À l'âge de 12 ans, j'ai eu un accident de cheval qui m'a brisé deux vertèbres et provoqué une entorse des vertèbres cervicales. Cela m'obligeait à limiter mes mouvements et suivre une longue rééducation. Enfant jouissant d'une bonne santé, contrairement à mes sœurs, je découvrais à présent la douleur chronique et les limites d'un corps qui ne m'avait jamais fait défaut

auparavant. Plus à même de rester assise à une table que d'aller grimper aux arbres comme j'aimais le faire, j'ai découvert le dessin et la calligraphie latine à ce moment-là. Et cela me plaisait, j'y avais des facilités. Je m'évadais un peu plus. Fascinée depuis toujours par le Moyen-Âge, je recréais des lettres de moines-copistes avec bonheur et écrivais l'histoire. Et mon histoire encore.

L'histoire a toujours été pour moi une matière essentielle à ma vie. J'y voyais le fracas des combats, des récits héroïques, des histoires d'amour, de conquêtes, de créations. Tout mon imaginaire se complaisait dans ces histoires faisant l'histoire. Et plus encore, les mythologies du monde entier m'ont toujours fascinée, rassemblant absolument tout ce qui me passionnait. Je rêvais de déterrer de nouveaux trésors, de découvrir des civilisations disparues, l'archéologie était mon rêve. Amoureuse des écrits, de ma langue et de ces histoires qui forgeaient ces anciennes civilisations, j'ai même étudié le latin et le grec ancien. Pour pouvoir aussi lire ces histoires de 1000 manières. Et apprendre qu'elles ne sont pas toujours bien racontées. Je développais donc un sens du récit que j'appliquais à ma vie quotidienne. J'aimais me raconter ma propre vie, que je mettais parfois en scène sous forme de bande dessinée ou de journal. Avec parfois même une voix "off". Je m'inventais aussi des origines, car mes parents n'étaient pas très bavards sur ce sujet. Sans cesse, on me demande l'origine de mon nom de famille et je n'ai jamais su répondre. D'où je viens, quelle est mon histoire à moi? Aucune idée. Alors j'écrivais ou réécrivais mes histoires de vie, de mes origines, comme je les voulais. Avec leurs mises en intrigue, leurs péripéties, leurs développements et leurs conclusions, toujours éclatantes. Mélangeant les histoires fantastiques de mes livres et ma mémoire. Car j'ai la chance (ou parfois le malheur) d'avoir une excellente mémoire, et je collecte dans mon esprit toutes les histoires de vie me concernant moi ou d'autres, me rappelant d'événements familiaux que même les intéressés ont oubliés. Objet d'étonnement et de curiosité parmi mes proches, je suis devenue une gardienne de souvenirs extrêmement clairs, et ce, bien malgré moi.

En dehors de ces récits intérieurs, l'idée de les sortir de moi émergeait parfois, mais était bien vite étouffée par mon éducation et par la certitude que l'écriture n'est pas un

métier « sérieux ». Créer, faire quelque chose de mes dix doigts me séduisait, mais je n'avais, de par mon éducation encore, que peu d'intérêt pour les arts et la création, « métiers de misère », et d'ailleurs « ce n'étaient même pas des métiers ». Seuls comptaient les hautes études, les sciences, le sacrifice de soi pour pouvoir arriver à de hautes fonctions. Cette notion de sacrifice très judéo-chrétienne, alimentée par mon éducation catholique pratiquante, pesa beaucoup sur moi et sur mes valeurs. Me sentant toujours un objet de déception pour mes parents, je ne voulais pas décevoir ni gâcher leurs hautes aspirations à mon égard. Étant l'aînée, je devais montrer l'exemple et oublier mon cœur, figé par mon éducation et mes peurs de décevoir. Sachant que la vie ne serait qu'un long chemin de croix d'études et de sacrifices pour arriver quelque part, je fis appel à ma raison pure pour « trouver » ma voie. Je savais que ma mémoire prodigieuse ne devait pas être là pour rien. Et donc, toujours passionnée d'histoire et fascinée par celle de l'homme (qui, lui, en avait une), je suis partie étudier l'histoire à l'université.

1.1.2 Du morcellement à la fuite

Quelques mois après mon entrée à l'université, à l'âge de 18 ans, de sérieux problèmes de santé m'obligèrent à consulter en urgence plusieurs spécialistes qui me diagnostiquèrent une maladie auto-immune. Cela marqua pour moi un brutal changement de paradigme, le cœur ayant pris le pas sur l'esprit et le corps. Car je vivais un chagrin d'amour très douloureux à cette époque. Et un chagrin d'amour homosexuel. La reconnaissance de l'existence de mon homosexualité avait été très douloureuse pour moi. Je savais que mes parents ne l'accepteraient pas. Et moi encore moins qu'eux. Je pensais alors au suicide, mais je rencontrai une fille qui me fit découvrir la possibilité d'aimer, sans totalement se haïr. Mais cette relation prit fin assez brutalement, me laissant dans une dépression dans laquelle je m'enlisais. J'étais si mal que, par désespoir, je m'en confiai à mes parents un soir, ayant même préparé mon sac en cachette au cas où ils me jetteraient à la porte. Cela n'eut pas lieu, mais je vis une curiosité assez feinte de mon père qui se replongea après dans le silence, et la fuite d'une mère qui passa plusieurs semaines à ne

plus pouvoir me regarder dans les yeux. Voir la honte dans son regard fut une des expériences les plus affreuses de ma vie. Je décevais, encore. Ne sachant pas eux-mêmes comment gérer cette situation, ils ne m'offrirent aucune aide.

Et maintenant, j'étais malade. J'avais considérablement maigri, je ne supportais plus certains aliments et développais des troubles alimentaires, j'étais incapable de faire le moindre sport; bref, je faisais face à un corps nouveau que je devais comprendre vite au risque de retourner à l'hôpital. J'appris à m'écouter. Mais je culpabilisais. Je considérais mon chagrin d'amour, mais surtout moi-même, comme responsable, car comme on dit « maladie auto-immune », c'est l'esprit qui ronge le corps et qui se déteste suffisamment pour se créer seul une maladie qui le détruit à petit feu... Outre la fatigue, la douleur et les traitements, je me sentais une paria, cataloguée à jamais comme la fille qui va mourir d'un cancer des intestins et qui vivra le tiers de l'année dans un hôpital. Cela m'a clôturée un peu plus. J'en ai conçu un immense sentiment de culpabilité, une honte très forte, forgée par une indifférence familiale qui ne savait pas composer avec ce genre d'évènement. Je m'isolais encore un peu plus, enfermée dans des cages invisibles. J'ai continué à entretenir cette « pensée auto-immune » qui me dévorait de l'intérieur.

La création a en quelque sorte « sauvé ma peau » à ce moment-là. J'ai découvert l'enluminure et j'en étais passionnée. J'avais une excellente relation avec mon professeur qui me trouvait très douée. Cette fois-ci, affaiblie, je m'autorisais à laisser une place à l'art dans ma vie, car c'était à titre de loisir. Je reprenais goût à la vie; enfin j'étais capable de créer quelque chose, et non plus de détruire ou de rendre malade. Je m'intéressais rapidement à l'art-thérapie, mais, encore très balbutiante à l'époque, je ne trouvais pas de formation, à part en musique, ce qui ne m'intéressait pas vraiment. Comme il était question que je travaille plus tard avec mon professeur, je ne m'en suis plus trop préoccupée.

À l'âge de 20 ans, j'ai commencé à développer des effets secondaires de ma maladie et me suis mise à faire des crises d'arthrite. J'ai assez bien répondu aux traitements pendant un premier temps. Mais, enfermée dans une nouvelle relation amoureuse que je qualifierais « d'infirmière-psychiatre », j'ai pratiquement arrêté de peindre. Je me trouvais toujours des

excuses pour ne plus créer, je m'occupais de ma compagne, toujours malade, « c'était plus important ». Je m'oubliais totalement. À tel point que lorsque mon professeur me proposa de refaire l'armorial de la province basque où mes parents habitaient, région que je détestais, j'acceptai. L'entente étant de donner une « crédibilité scientifique » à nos peintures, donc que je fasse une maîtrise en histoire sur l'armorial des communes de la province du Labourd et de Bayonne. Je pensais me faire bien voir et pouvoir aller ensuite travailler avec lui et en faire mon métier.

La réalité fut bien différente. Le travail des peintures devait se faire à deux, mais mon professeur s'étant entiché de nouvelles personnes dans sa vie qui l'influençaient beaucoup et prenaient soin de m'écarter, j'ai fait le travail seule. J'ai fini par présenter mon mémoire, avec toutes les peintures d'armoiries refaites uniquement par mes soins. Mais mon professeur s'en réclama soudain la paternité et menaça de me poursuivre en justice. Mon monde s'effondrait. Ma santé s'est subitement dégradée, j'ai fait une crise inflammatoire qui m'amena à l'hôpital. J'en ressortis en état de malnutrition, avec la promesse de nouvelles opérations, un régime strict et un traitement de cortisone à haute dose. Je devins d'ailleurs dépendante à mon traitement, incapable de baisser la posologie. La cortisone étant bien connue pour faire gonfler, j'ai donc pris 25 kg. Ma maîtrise en histoire avait un goût très amer dans ma bouche.

Mon diplôme en poche, mais paralysée par la peur de l'échec et par une mésestime totale de moi-même, j'avais trouvé un emploi de serveuse. À cette période, mon corps était devenu un carcan. J'avais fini par ne plus répondre aux traitements, je faisais donc des crises d'arthrite régulièrement. J'ai fini par être licenciée quelque temps plus tard pour « limitations physiques » et rentrai dans la classe des travailleurs handicapés, ce qui fut difficile à admettre à seulement 26 ans. Chez moi, j'avais un très bel atelier que je n'utilisais pratiquement jamais. J'avais « mieux à faire » et je culpabilisais encore plus de ne pas y aller. Lorsque je parvenais à en franchir le seuil, je m'attachais à trouver le pigment le plus pur, par la recette la plus parfaite, et à le garder précieusement par l'écriture la plus soignée. Des plantes, des fruits, des fleurs, des clous rouillés, tout pouvait devenir

couleur. Je faisais des mélanges, recherchais des propriétés chimiques, cherchais les compatibilités entre pigments. Pour prouver. Prouver que je n'étais pas qu'un magma d'intestins mangé par les ulcères, ni un bassin dévoré par l'arthrite. Moi aussi j'étais capable de sortir de moi quelque chose de pur, de beau, de naturel. Qui ne trompe pas. Et qui nécessite du travail pour en arriver là, un travail d'artisan alors que je me rêvais artiste. Je ne créais pas réellement, je cuisinai. Je retrouvais cette alchimie qui m'avait toujours fascinée, œuvrer en moi, en quête de pureté, voire de purification. D'ailleurs, ne suis-je pas née à Bourges, la ville du grand argentier Jacques Cœur, accusé d'avoir gagné sa fortune par l'alchimie, en trouvant le Grand Œuvre?

Ressentant profondément un enlisement dans une vie dont peu d'aspects me satisfaisaient, j'ai fini par partir avec ma compagne rejoindre ma sœur au Québec en 2010, « pour voir ». Ce fut un déracinement total, un arrachement volontaire de tout ce que j'avais construit jusqu'à maintenant. J'avais volontairement laissé de côté l'art, me disant que s'il devait me suivre il trouverait bien le chemin des 5000 km entre la France et le Québec. Quand je suis partie, j'ai jeté mes médicaments qui, de toute manière, ne fonctionnaient plus. J'avais juste l'impression de m'empoisonner. L'immigration et la nourriture québécoise ont eu raison de mes kilos en trop. Perdue dans les rayons des supermarchés, et aussi dans ce nouveau pays dont je ne connaissais rien, je ne savais pas de quoi me nourrir. Alors j'ai maigri. Cela a beaucoup soulagé mon arthrite. J'ai senti une première transformation s'opérer. Le changement. Radical. Une immigration, quoi de plus radical?

Ce fut un nouveau déracinement, plus flagrant, mais avec un côté faussement facile, car on pense à tort que cela va être plus évident de vivre dans un pays qui parle la même langue. Qui se soucie de l'intégration des exilés blancs? On ne les voit même pas. Tout comme ma maladie, tout comme ma sexualité. Et que faisait-on des différences culturelles? Des problèmes de compréhension? Des préjugés sur les Français? Mon invisibilité, encore! Je me battais presque pour pouvoir être visible. Sans savoir comment. J'essayais de m'assimiler, au lieu de m'intégrer. Je suis arrivée au constat que peu importe les différences culturelles, la distance ou le pays, le déracinement est fait de ce même sentiment, des

mêmes mécanismes. L'impression d'arriver en terre conquise, de ne pas avoir de place, de ne rien comprendre, de vouloir disparaître, de devoir se recréer un nouvel espace, une nouvelle place. Et ne pas se sentir légitime de l'occuper, le fameux « syndrome de l'imposteur ». Et enfin, ne jamais savoir quoi répondre à la question : « Vas-tu rester pour toujours au Québec? » Comment répondre? Moi qui ne connais même pas l'origine de mon nom de famille? Française à jamais au Québec, et Canado-québécoise en France, je ne suis chez moi nulle part. Et d'ailleurs, je n'avais jamais été chez moi nulle part. J'avais toujours trop bougé. Une des choses qui m'a d'ailleurs le plus étonnée, peu de temps après mon arrivée, a été d'entendre le terme d'« itinérant » pour désigner les personnes marginales, vivant dans la rue, et ayant très souvent des soucis de maladie mentale... Je suis restée extrêmement perplexe. Pourquoi ce terme, qui pour moi signifie juste dans ma langue « quelqu'un qui se déplace », est devenu le terme servant à désigner les personnes vivant dans la rue? Pour caricaturer un peu, c'est comme si le nomadisme ou le fait de se déplacer faisait d'un être humain un marginal de la société, se droguant et souffrant de problèmes mentaux... Ce terme « écorche » encore mes oreilles. Je comprends bien son sens, mais pour moi cela reste un non-sens. La société comprend-elle si mal que cela les personnes migrantes, errantes ou nomades?

1.1.3 L'exil comme opérateur de création de sens

Malgré ce changement de continent, l'errance se poursuivit, avec de nouveaux déménagements. Je comptais : 33 ans, 19 déménagements, dans 10 villes différentes et sur 2 continents... Mais chaque fois, la création revenait à ma porte. Je me souviens d'une citation de Svâmi Prajnânpad que j'avais calligraphiée des années auparavant : « Pour trouver ce que vous voulez, il suffit de voir ce qui vient continuellement sans que vous le cherchiez. C'est cela que vous voulez véritablement. » Je suivais donc quelques cours de dessin et de guitare, cela m'apaisait, me faisait du bien. J'avais un temps pour moi, rien que pour moi. Je culpabilisais encore de le prendre, mais dans le cadre d'un cours, c'était plus facile. J'avais trouvé un travail rapidement, avec des personnes ayant un handicap mental.

C'était un domaine dans lequel je voulais travailler depuis longtemps. Travailler avec des personnes « hors cadre », mal appréhendées et souvent peu comprises. J'avais presque moins de problèmes de communication avec eux qu'avec les Québécois... Cela se déroulait bien dans les premiers temps. Avant de devoir démissionner un peu plus de trois ans plus tard, car j'étais au bord du « burn-out ».

J'y ai tout de même découvert le milieu de l'intervention, qui me correspondait bien. Cela différait grandement des gentilles animations que j'avais menées auparavant. Là, je devais intervenir, chercher des solutions rapidement. Savoir agir efficacement en cas de crise, travailler avec l'humain dans ce qu'il pouvait avoir de plus déstabilisant et déroutant. J'aimais cela. J'ai poursuivi plus tard en devenant intervenante bénévole pour le Gris Montréal, organisme dont le but est de démystifier l'homosexualité et la bisexualité auprès des élèves d'écoles secondaires, d'organismes communautaires, de Cégeps ou même d'universités. Nous commençons à avoir un projet d'enfant avec ma compagne, et je souhaitais m'impliquer plus dans la communauté, m'affirmer et participer au changement des mentalités. Pour que mon enfant puisse grandir peut-être plus sereinement, mais aussi avec une mère qui savait qui elle était au point de pouvoir parler de sa sexualité à des adolescents, situation qu'elle-même aurait bien voulu vivre à leur âge, histoire de ne pas se sentir si seule.

La formation pour devenir intervenante au Gris fut intense, et très éclairante sur moi. Ayant échoué à la première « mise en situation », j'ai dû travailler sur moi et mon histoire, afin d'être plus à même de partager mes émotions et mes sentiments, que je refoulais sans leur donner d'importance malgré la dureté de mon histoire. Afin de la comprendre, j'ai écrit l'« histoire de mon homosexualité », pour mieux visualiser ce par quoi j'étais passée, me remémorant ma sortie du placard catastrophique, ma mère qui me conseille « d'essayer » les hommes, la honte, les larmes, la rencontre et l'amour fulgurant pour ma compagne, mes parents qui me mettent dehors avec elle, le harcèlement dans la rue, au travail, la libération lors de la venue au Québec, l'annonce du projet de l'enfant à mes parents « qui ne sera jamais leur petit-enfant », etc. Je m'appropriais ainsi mon histoire

en lui donnant vie, en lui donnant du sens à ce moment précis de ma vie. Mais également en lui donnant de la valeur et le droit d'exister, avec tous ses sentiments. J'étais la somme de tout cela et je devais l'inscrire maintenant dans mon présent, et l'assumer. Je découvrais pour la première fois l'appropriation et l'inscription dans mon histoire par le récit biographique. Fin 2013, j'ai passé et réussi mon deuxième test. Je pouvais devenir intervenante. Assumant mes sentiments et ma propre histoire, je me sentais enfin totalement assumée dans ma sexualité. Cela m'a transformée. À 32 ans, je me donnais enfin le droit d'être homosexuelle sans en avoir honte.

1.1.4 Briser les chaînes

2014 fut l'année de l'explosion. Nouvelle démission d'un emploi sans intérêt, encore un autre qui traitait ses employés comme des denrées périssables. Puis petits boulots et formation en lancement d'entreprise, je m'étais de nouveau intéressée à l'art-thérapie, qui m'avait toujours trotté dans la tête depuis mes 20 ans. Le cheminement pour l'art-thérapie passait par un baccalauréat en art ou en psychologie. J'ai donc décidé de tenter ma chance en art à l'UQAM, depuis le temps que je rêvais d'étudier dans ce domaine. Mais j'ai été refusée pour manque de cohérence. Trop de médias, pas assez de style personnel. Cela a empiré une situation personnelle et professionnelle qui tournait déjà mal. Mon couple s'effondrait. Notre projet d'enfant ne marchait pas, malgré les tests, les hormones, les médecins, etc. J'ai cherché à me retrouver, je savais que je m'étais perdue, mais je suis tombée en dépression. À la formation en lancement d'entreprise, j'ai rencontré Agnès Noël, qui avait déjà suivi la maîtrise. Elle m'en a parlé comme « quelque chose qui semblerait très approprié à ma situation actuelle ». Pour savoir où me diriger avec ma pratique dans le domaine social qui ne trouvait pas de cohérence pour moi. En voulant sincèrement faire confiance et changer, je me suis inscrite à la maîtrise. Malgré le dépassement de la date limite d'inscription, j'ai été acceptée.

Au mois d'août, fatiguée de cette longue relation amoureuse de 12 ans qui m'enfermait et dans laquelle je ne trouvais plus de sens, je me suis séparée. Étant en

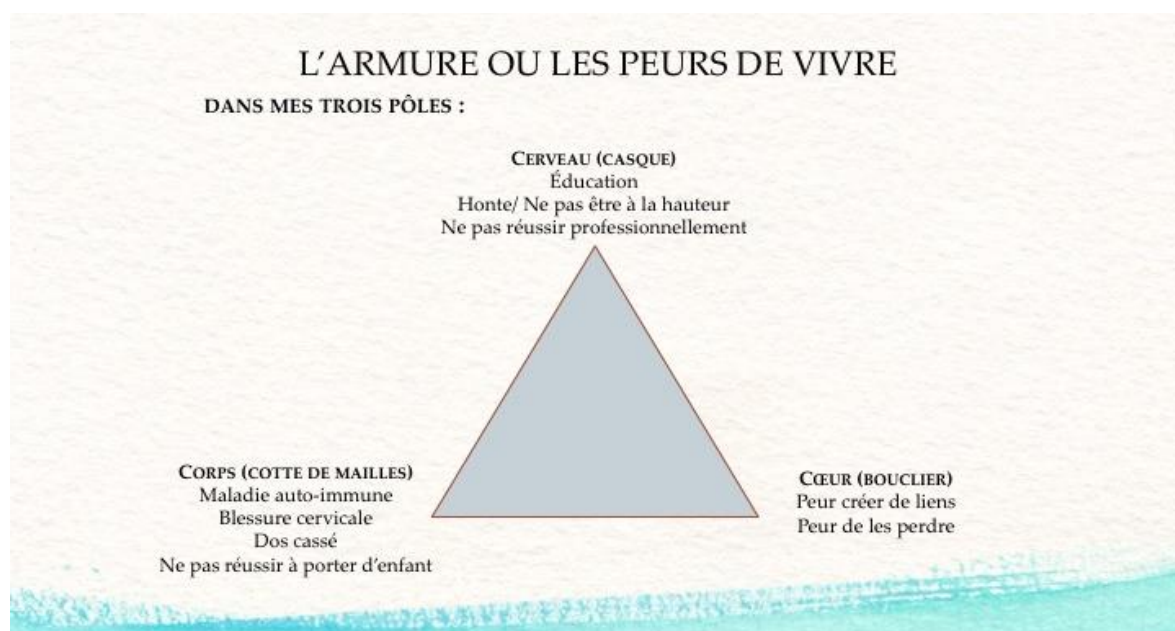
dépression à ce moment-là, j'ai tout fait pour m'autodétruire. Incapable de sentir autre chose que de la peine ou des sentiments trop confus, embrouillés dans les antidépresseurs. Mon travail me pesait et je n'avais plus aucune joie de vivre, ce qui me valut un avertissement. Même mon travail que j'aimais pourtant ne me ressemblait plus. Ou plutôt je ne ressemblais plus à rien de ce que j'avais connu. Je ne savais plus qui j'étais. L'avais-je d'ailleurs jamais su? J'avais passé tout de même 12 ans en couple. Ma rupture m'avait privée de cœur. Il avait bien souvent été brisé, mais au moins je ne l'avais jamais perdu. Là oui. Et j'étais désemparée.

J'ai alors suivi la seule route qui avait un peu de sens à ce moment-là, et c'était celle de la maîtrise à Rimouski. Je voulais me transformer et je sentais que j'y parvenais un peu grâce à cela. Je me suis regardée bien en face, me révélant des choses que je savais déjà, mais auxquelles je voulais maintenant me confronter : assumer mes sentiments, mon corps, mon ressenti, ne plus me cacher, arrêter d'avoir honte de moi, de m'excuser perpétuellement. Retrouver mon corps que je négligeais depuis longtemps, pensant qu'en le niant il me laisserait tranquille. Créer. Me créer. Ma rupture me laissait totalement libre de mes choix, et j'avais besoin de changement. Mon projet de maîtrise était de faire retrouver un potentiel créateur aux personnes atteintes de maladie auto-immune. Ou à ceux qui ne savaient pas qu'ils étaient capables de créer. Comme moi, avec ma maladie. Comme moi, avec cet enfant qui ne voulait pas s'incarner. Comme moi encore, avec toutes ces peurs que je traîne depuis l'enfance. Redonner confiance. Je voulais savoir comment faire émerger la beauté et la création d'un corps en souffrance. Sur le coup, je n'ai pas saisi que mon projet s'adressait à moi. Lorsque j'ai compris que mon projet me touchait tellement que je demandais à mes enseignants si je pouvais l'incarner, je me suis vraiment engagée et suis venue vivre à Rimouski. J'ai alors compris que ma recherche était une recherche existentielle, tout en gardant toujours dans mon cœur qu'une fois soignée et « réparée », je pourrai à mon tour aider les autres.

J'ai alors décidé de creuser en moi pour trouver ce qui m'empêchait d'avancer dans ma vie en donnant un sens à mes errances, et trouver une orientation professionnelle.

Comment avancer sans avoir peur continuellement? Comment se rassembler. Comment s'incarner? J'ai d'abord identifié tous mes déracinements. Puis tous ces mécanismes de résistance qui m'handicapaient dans ma vie. Pour comprendre que leur fondement, c'était la peur. Toutes ces peurs que la petite Aurélie a construites patiemment dans ses greniers. Contre lesquelles elle et moi avons forgé une armure, avec le casque, la cote de mailles et le bouclier. Ces pièces d'armure, je les ai identifiées comme des peurs de vivre, et les porter, ce sont mes mécanismes de résistance. Ces peurs sont logées dans mon esprit, mon corps et mon cœur :

Tableau 1 : L'armure ou les peurs de vivre



Mon esprit, c'est le casque, avec la peur de ne pas être à la hauteur, la mésestime de moi, la peur de ne pas réussir dans la vie. Les peurs de mon corps que j'identifie comme une cote de mailles se situent essentiellement dans mon ventre évidemment, peur de ne pas être mère, peur du cancer, peur de ne plus pouvoir bouger. Et les peurs du cœur constituent essentiellement dans la peur de création de liens par peur de l'abandon, peur du rejet, ce qui m'amène à créer un bouclier autour de moi pour me protéger.

Toutes ces peurs étaient ancrées très profondément. Durant ma première année de maîtrise, une enseignante m'avait même fait remarquer que mon mémoire de maîtrise en histoire portait sur les boucliers... J'ai alors compris que cette fois ce n'était pas moi que je devais déraciner encore, mais ces peurs. Et sans privilégier le cerveau, le cœur ou le corps au détriment des autres. Cela ne crée que plus de divisions. Mon éducation m'ordonnait de forger mon esprit au détriment de mon corps ou de mon cœur, et c'est ce que j'avais toujours fait. Mais la maladie et ma rupture m'avaient bien fait comprendre que cela ne pouvait former qu'un tout. Je ne pouvais rien oublier. Ce que je cherche, c'est à rassembler tout cela. Plus qu'un corps en changement et un cœur perdu, il s'agit aussi d'un véritable rassemblement de toutes ces divisions que des événements tels que des déménagements, des ruptures ou la maladie ont provoquées en moi. Il s'agit certes d'un corps en perpétuelle mutation, soumis à de multiples changements et qui se cherche, mais aussi de la quête d'une place à occuper, à construire et surtout à ne pas fuir, car je ne pense jamais la mériter. Éternel combat pour obtenir cette place, y arriver plus ou moins, tenir quelques années, puis lâcher, partir, se battre ailleurs, recommencer. Dans une fuite perpétuelle. Je ne suis chez moi nulle part. Mon esprit est toujours ailleurs, mon corps souvent divisé. Quant à mon cœur, je ne suis pas tendre avec lui et j'ai bien pensé l'avoir perdu à plusieurs reprises. Et si le vieil adage nous dit de suivre son cœur, comment peut-on faire si nous l'avons perdu?

Alors où est-on? Corps nomade, esprit nomade, trouvons-le, ce cœur. Il fallait retrouver qui j'étais. Et si j'arrive aussi facilement que cela à accéder à mon passé, et bien, retrouvons justement ce cœur lorsqu'il savait encore ce qui était bon pour lui : mon cœur d'enfant. Sans lui, il me semble impossible de pouvoir incarner véritablement ma vie et ce que je suis. Créer une place, une identité, forger des racines « transplantables ». Et trouver le petit cœur de guerrière qui part à la reconquête de soi. Comment? Par la création. Par ce mémoire.

Lors de notre première fin de semaine de maîtrise, notre professeure Sylvie Morais nous contait que si on empilait tous les tableaux d'un artiste les uns sur les autres, nous pourrions voir que quelque chose les traversait tous. Une thématique, une question, ce qui

faisait l'artiste. Outre la fascination que cette phrase a provoquée en moi, me trouvant prise en pleine débandade identitaire, je me suis demandé si mes propres tableaux avaient ce pouvoir. Je n'avais alors aucune prétention à faire une recherche création, ne sachant même pas que cela était possible.

Un « Et si... » a émergé.

Et est devenu un possible.

1.2 L'ETAT DE LA QUESTION

*L'exilé doit être capable de pénétrer le sens caché de ses errances
et de les comprendre comme autant d'épreuves initiatiques qui le
ramènent vers le centre.*

Mircea Eliade

J'ai choisi de présenter la vision de mes questions par le biais de trois auteurs.

Tout d'abord avec Maurice Merleau-Ponty (1979) pour la question du corps et de l'incarnation. L'auteur parle de la dimension du corps, de sa projection vers le monde et de sa mise en action nécessaire à la création de liens et à sa propre incarnation.

Ensuite, j'aborderai la dimension formatrice du récit biographique avec les travaux de Christine Delory-Momberger sur la biographisation. Récit biographique qui s'inscrit dans une histoire plus large encore et permet l'advenue d'un nouveau passé par l'avenir. Et la création d'un nouveau chemin qui permet une nouvelle avancée.

Et enfin, avec Vincent de Gaulejac, j'exposerai la question de la restauration de l'estime individuelle au sein de l'histoire et de cette société qui prône la réalisation de soi-même et la culture de ses talents comme une obligation particulièrement anxiogène dans laquelle ma propre histoire s'inscrit totalement.

Dans l'œuvre de Merleau-Ponty, la place du corps est primordiale : « Je suis mon corps » (Merleau-Ponty, 1979, p. 231). Celui-ci n'est pas objet, mais moyen de communication avec le monde qui est « horizon latent de notre expérience, présent sans cesse, lui aussi, avant toute pensée déterminante » (1979, p.108). Le monde est un ensemble ouvert de choses vers lesquelles je me projette pour atteindre un champ de présence à ce monde, qui peut alors prendre vie. Le corps s'applique à l'espace (qui est son ancrage) et au temps. Il est engagé au milieu des objets et de son environnement, et les maintient en coexistence avec lui comme sujet incarné. L'homme se caractérise donc par sa *corporéité*, il est un corps dans le monde qui est la condition essentielle de son expérience (Merleau-Ponty, 1966), puisque le corps est avant tout le premier à vivre et à ressentir l'expérience avant que la parole ne la verbalise. La perception est un rapport originel au monde, la corporéité est donc fondamentale pour toute expérience humaine.

La pensée entre ensuite en jeu, mais elle ne peut devenir mienne qu'en la sortant de moi, en parlant ou en écrivant. Par cet acte de distanciation, je peux alors m'approprier ma propre pensée. Cet acte de parole et de pensée de notre contenu sensible est d'ailleurs ce qui rend humain notre corps.

Mais afin d'exprimer clairement ses perceptions, il faut en appeler à une véritable « réduction phénoménologique » et devenir expérience, et selon l'auteur : « Être une conscience ou plutôt être une expérience, c'est communiquer intérieurement avec le monde, le corps et les autres » (1979, p. 113). Et le corps propre, phénoménal, ne peut être appréhendé comme objet, mais comme sujet incarné qui interagit avec son milieu et avec le monde. La communication avec le monde, avec les autres et donc la création de liens devient possible.

Néanmoins, le fait d'exister dans ce monde et d'entrer en communication avec lui et les autres n'est pas une simple perception ou un simple mouvement de pensée, il manque une dimension : l'action dans ce monde : « Toute perception intérieure est inadéquate parce que je ne suis pas un objet que l'on puisse percevoir, parce que je fais ma réalité et ne me rejoins que dans l'acte » (1979, p. 438). La mise en action est donc un rassemblement de la

projection que je fais vers le monde et vers cette mise en action. C'est pour moi la définition de l'incarnation, du morcellement au rassemblement.

Ainsi j'en arrive à définir, grâce à ces écrits, les conditions éventuelles qui peuvent aider à ma propre incarnation, à mon rassemblement. Procéder à une réduction phénoménologique et donc devenir expérience peut-elle être une des conditions d'incarnation? La question du corps, loin des préceptes de Descartes qu'on nous enseigne, est à remettre en question pour moi, d'autant plus que ma relation à mon corps malade fut souvent conflictuelle et que, de par ma culture, j'en arrivais à vouloir totalement séparer corps et esprit. Je souhaiterais ainsi « réhabiliter » en quelque sorte la place du corps, mais comment, et quelle place lui donner?

Christine Delory-Momberger mène des recherches visant à comprendre la place de la biographie dans la construction du sujet. Le récit biographique permet la mise en place d'une herméneutique de l'histoire de vie en reliant, organisant et donnant une signification à tous les éléments advenus. Le rapport à son histoire passée permet à l'auteur de devenir sujet en s'appropriant sa propre histoire. L'expérience est interrogée sur sa signification pour le sujet et comment cette histoire se configure en relation avec d'autres éléments de son passé (Almudever, Dupuy & Delory-Momberger, 2016). Il s'agit d'une compréhension de l'individu dans son milieu social, culturel, historique, etc., et servant à la construction de soi.

[Le fait biographique] peut être appréhendé sous des angles multiples – appeler un regard anthropologique, susciter des approches socio-historiques, engager des points de vue sociologiques ou psychologiques, être abordé sous l'angle de la littérature et des écritures de soi, nourrir des études linguistiques et discursives –, mais il appelle constitutivement une approche multi-référentielle en tant qu'il s'agit d'éclairer les dynamiques de la constitution individuelle dans ses dimensions tout à la fois anthropologiques *et* historiques, psychiques *et* sociales, physiques *et* symboliques, politiques *et* éducatives, etc. (2016, p. 159)

En effet, l'homme est histoire et il s'inscrit dans une histoire sociale, politique, culturelle. La question de sa propre situation par rapport à celle-ci est donc à considérer puisque nous sommes les héritiers et la somme de ces événements, jouant en interaction les

uns avec les autres. Et la conscience de notre historicité rend le travail de formation possible. Ainsi, Delory-Momberger parle d'une « maïeutique du passé par l'avenir », le récit construisant et donnant un sens aux événements antérieurs :

Dans le rapport d'engendrement des temporalités entre elles, ce n'est pas le passé qui accouche de l'avenir, mais la projection du possible qui est grosse d'une histoire – d'une fiction vraie –, ouverte sur un projet de soi-même. Et dès lors, ce n'est pas tant l'histoire reconstruite de la vie qui importe en soi que le sentiment de congruence entre le projet de soi et ce passé recomposé, que l'impression d'authenticité que cette histoire prend pour moi dans l'ici-et-maintenant où je l'énonce. Elle est l'histoire que je m'attribue et en laquelle je me reconnais, celle qui me convient et à qui je conviens. [...] L'« histoire de vie » n'est pas l'histoire de la vie, mais la fiction convenante par laquelle le sujet se produit comme projet de lui-même. (Delory-Momberger, 2003, p. 39-40).

Ainsi, la pratique d'histoire de vie est une « technique de soi », terme emprunté à M. Foucault (Foucault, Defert, Ewald, & Lagrange, 1994), et une manière de penser l'invention de soi (la production de subjectivité) comme une création. Étant historienne de formation, l'historicité du sujet est un paramètre important dans ma recherche. Et ce passé porteur d'avenir est un sujet qui me touche et m'interroge tout à la fois. Ainsi donc, comment opérer cette « maïeutique du passé par l'avenir » et qui ouvre sur un possible?

Cette ouverture vers un projet permet justement l'acte formateur : « Le récit à lui seul ne saurait suffire, il faut qu'il entre dans un dispositif de formation par lequel l'auteur du récit va devenir l'acteur de son histoire, c'est-à-dire se réapproprier le sens de sa vie » (Delory-Momberger, 2000, p. 245-246). Néanmoins, le dispositif de formation est à interroger pour chacun, afin de devenir acteur de son histoire. Le récit biographique peut-il donc accompagner une recherche création et permettre de se réapproprier le sens de sa vie?

Pour Vincent de Gaulejac également, l'homme est histoire, « [...] l'histoire individuelle est emboîtée dans une histoire familiale elle-même emboîtée dans une histoire sociale » (Gaulejac, 1999, p. 26). Ainsi l'individu est un produit de l'histoire, il est héritier. Il est également acteur de l'histoire de par son historicité, mais il produit également sa propre histoire en reconstruisant le passé (Bonetti & Gaulejac, 1988, p. 55).

Outre la dimension « historique » du sujet, De Gaulejac a beaucoup travaillé sur la dimension existentielle des rapports sociaux et s'intéresse particulièrement aux histoires de vie. Ses recherches mettent en évidence un malaise collectif mais aussi individuel vis-à-vis du culte de la performance et du besoin de faire la preuve de son utilité pour exister socialement. Ceci l'invite à explorer toutes les causes de la honte et de l'exclusion dans une société qui crée de plus en plus d'inégalités. Il met en exergue le triomphe d'un double paradigme :

- Le paradigme utilitariste : pour exister socialement, il faut faire la preuve de son utilité au monde.
- Le paradigme organisationnel : pour exister socialement, il faut être reconnu par des institutions qui vous octroient une place et un revenu. (Gaulejac, Taboada Leonetti, Blondel, & Boullier, 1997, p. 45)

Donc être « utile », avec toute cette question de la définition d'utilité, et reconnu par la société. Au risque d'être exclu, de ne pas avoir de place. Cette question de la place est fondamentale dans notre société et nous amène à nous interroger : Quelle est-elle? Comment la trouver? Comment s'insérer dans cette société? La réponse principale et traditionnelle est celle de l'insertion par l'emploi, qui devient une norme d'intégration sociale (Gaulejac et al., 1997). Néanmoins, de nos jours, avec les migrations et les changements permanents d'emploi, il semble que cela ne réponde plus aux attentes de l'individu. En effet, le travail ne représente plus les valeurs auxquelles nous pouvons adhérer, mais bien un moyen de subsistance dont la philosophie tend à déconstruire l'individualité au profit de l'entreprise. Et à contrario, le culte de la performance individuelle est encouragé. Face à cette perte de repères, il est donc nécessaire de restaurer à la fois l'identité collective et individuelle.

La lecture de ces ouvrages m'a fait prendre conscience que je ne suis que le plus pur produit de cette société qui promeut la réussite individuelle au détriment de la réussite collective. Ce sentiment de honte si on n'a pas été « capable » de cultiver ses talents est quelque chose que je saisis bien. Tous ces éléments créent un sentiment d'impuissance qui renforce une image négative de soi-même. Et selon De Gaulejac, la réponse adéquate à cette

situation est l'humour noir, le désengagement, la fuite ou encore la résistance. Il s'agit donc de briser cette spirale qui entraîne vers un schéma de pensée destructeur, et d'opérer une reconquête de soi en se libérant de cette honte :

Se libérer de la honte, c'est pouvoir l'externaliser en développant ses capacités d'imagination et d'expression par la création, l'écriture, le militantisme ou l'humour. Dans tous ces cas, il s'agit de libérer une parole de vérité qui permette de se réconcilier avec son histoire, c'est-à-dire avec les parties de soi-même qui ont été altérées par des violences humiliantes. Mais [...], la libération n'est jamais définitive. (Gaulejac, 2008, p. 270)

La dernière partie est une mise en garde. Il est vrai qu'il est difficile de se défaire d'un mode de pensée et d'une éducation inculqués depuis la naissance. Le travail d'estime de soi est à faire certainement chaque jour, et sans rentrer dans cette peur de ne pas être à la hauteur et le rappel de cette souffrance de ne jamais correspondre aux attentes des autres. « Se libérer de la honte consiste alors autant à s'accepter soi-même avec ses qualités et ses faiblesses, qu'à remettre en question les normes qui proposent de courir en permanence après l'illusion de la perfection ou de la réussite » (Gaulejac, 2008, p. 305).

Il s'agit donc d'une remise en question de toute mon éducation, mais également de ces histoires passées qui ont altéré mon identité. De Gaulejac donne une piste de réponse avec sa mention de libérer une parole de vérité qui permet une réconciliation. Mais comment peut-elle apparaître, comment la mettre au monde? L'auteur donne encore des éléments de réponse : par la création ou encore l'écriture. Peuvent-elles donc avoir ce pouvoir libérateur sans être entravées par la honte, les peurs et l'éducation? Comment créer sa vie sans avoir ces peurs d'enfants perpétuelles qui isolent et se battent contre tout? Comment incarner sa vie dans son entièreté et enfin pouvoir s'engager sur un chemin qui sera véritablement le sien?

1.3 PROBLEME DE RECHERCHE

Mes déracinements successifs ont donné naissance à des mécanismes de résistance et à des peurs perpétuelles. En revanche, m'engager en création artistique et écrire un récit biographique me semble prometteur pour déjouer ces mécanismes de résistance. Pour m'apprendre à trouver ma place, pour trouver un chez-moi en moi, peu importe le lieu, pour m'apprendre à le construire sans m'emmurer, et surtout dépasser ma peur de construire. Aussi me donner les moyens de m'incarner avec une identité changeante, mouvante, dans un corps en perpétuel changement, sans me trahir. Enfin répondre à mon besoin de faire pousser des racines « transplantables » partout, de me construire une identité et d'incarner ma vie. Je voudrais donc comprendre comment la création artistique et le récit biographique peuvent déjouer mes mécanismes de résistance. Comment ils peuvent déraciner mes peurs, et rassembler cœur, cerveau et corps, et aider à m'inscrire dans ma propre histoire pour enfin être entière et incarnée.

1.4 LA QUESTION DE RECHERCHE

Comment et à quelles conditions la création artistique et le récit biographique peuvent-ils devenir des outils d'incarnation et d'inscription dans mon histoire?

1.5 OBJECTIFS DE RECHERCHE

Mes objectifs sont de dégager les conditions qui font de la création artistique et du récit biographique des outils d'incarnation et d'inscription dans mon histoire.

- **Faire émerger** et identifier les peurs qui empêchent de vivre par la création artistique.
- **Déraciner** ces peurs par le récit biographique pour ainsi inscrire pleinement mes expériences dans mon histoire.

- **Incarner** enfin mon être plein et entier pour déterminer mes besoins et mes aspirations afin de construire ma vie.

1.6 LES PERTINENCES

Cette section présente mes pertinences, qui sont de deux ordres. Une pertinence tout d'abord personnelle puisque ma recherche est une recherche existentielle. Puis ensuite une pertinence psychosociale, plus axée sur une perspective professionnelle.

1.6.1 Une question personnelle

*Nous commençons toujours notre vie sur un crépuscule admirable.
Tout ce qui nous aidera, plus tard, à nous dégager de nos déconvenues
s'assemble autour de nos premiers pas.*

René Char

Si ma lettre de motivation parle de faire retrouver un potentiel créateur à des personnes en maladie auto-immune, il est bien évident que je vais parler de ma propre expérience. Un corps en perpétuelle mutation, soumis aux changements perpétuels de la maladie, des traitements ou autres, ne peut que se chercher. J'ai passé du temps à chercher mon corps, je l'ai trouvé, l'ai reperdu, puis retrouvé, dans un éternel combat diplomatique, trouvant ou perdant sa propre écoute. Et si un élément est fondamental dans notre identité, c'est bien le corps, l'esprit tend à avoir du mal à composer avec toutes ces mutations perpétuelles. Alors où est-on? Corps nomade, esprit nomade, trouvons le cœur. Et inscrivons-nous dans une recherche, une quête de soi, une autocréation.

Ce programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales s'inscrit dans les sciences humaines, dans une recherche à la première personne. La subjectivité étant reconnue comme « valable » sur le plan scientifique fut une véritable révélation et d'une grande pertinence, pour moi comme pour une inscription pour les autres et dans le monde.

C'est donc pour moi une recherche cré-action, une autocréation. Non plus se trouver, mais se créer.

Identité floue, corps invisible, assimilée au lieu d'être intégrée, j'ai plusieurs fois eu ce sentiment de transparence. Parfois même de miroir, renvoyant à l'autre ce qu'il voulait voir, ou du moins ce que j'en pensais. Créer ma vie, ma place, mon espace. Me chercher, me créer et avoir le courage de m'accepter. Opérer une véritable alchimie de soi. Une autocréation. Comprendre comment elle peut s'opérer de manière personnelle, propre à mon expérience et à mon vécu. Puis, dans une opération cyclique, identifier de nouveau en quoi cela peut être pertinent pour les autres et le monde. Explorer les modes d'appropriation de son identité. Comprendre et savoir l'adapter.

Ce que je cherche, c'est à **incarner ma vie** grâce à la création artistique et littéraire, et de partir à la recherche de l'enfant perdue, mon petit cœur de guerrière.

Me retrouver enfant est un véritable défi. La première remarque est toujours que je ne me ressemble pas. Physiquement, j'ai beaucoup changé. Sur les quelques photos que je possède, j'arbore un regard profond, bien (trop?) sérieux sur le monde. Dans ce regard insondable, je cherche quelles étaient déjà les peurs qui commençaient à me forger. Les identifier, les reconnaître, en sachant que je dois maintenant prendre soin de cette enfant qui vit toujours en moi. J'observe cette petite fille sérieuse comme une parfaite inconnue, dont je ne sais pas comment prendre soin. Mais je sais à quel point les peurs qui la dévoraient étaient fortes, puisque je continue à les porter aujourd'hui.

Ces peurs d'enfants qui m'amènent à la confrontation, à la défense et souvent à l'attaque m'ont souvent porté préjudice. Isolement, sentiment d'incompréhension et d'abandon, coupure de liens, confrontation avec mes proches. Tout ceci m'isole et m'entraîne dans un espace de souffrance dont j'ai beaucoup de mal à m'extraire. Ces mécanismes sont bien entendus issus de blessures lointaines, mais ils continuent, malgré une compréhension de leur origine, à interférer dans ma vie. La compréhension simple de ces événements ne semble pas porter ses fruits. Et ces peurs même n'ont jamais

véritablement été verbalisées. Et malgré mon envie d'avancer dans le futur sans me tourner vers le passé, il me semble encore bloquer. J'aimerais pouvoir mettre en place ce que Christine Delory-Momberger appelle « une maïeutique du passé par l'avenir » : « l'impulsion du projet de soi permet de faire advenir la fable d'une histoire qui dessine un avenir possible et se concrétise en projets singuliers » (Delory-Momberger, 2003, p. 39-40). Voilà quelle serait ma pertinence, celle de pouvoir créer des racines transplantables qui me mèneront vers de nouveaux projets. En ayant confiance.

Retrouver mon enfant intérieur par la création artistique et littéraire me permettra de pouvoir enfin me libérer du poids de mon histoire en lui donnant le droit d'exister et le droit à la parole. Ou plutôt en allant chercher ce qu'elle a vraiment besoin. Car dès que je lève mon bouclier et que je résiste à quelque chose, c'est elle qui parle et qui s'enferme. Et cette enfant est bien plus forte que moi maintenant. Alors je dois la retrouver. Car si moi je ne sais pas où est ma place, où aller, comment avancer sans avoir peur, elle, elle doit connaître ses besoins. Moi je ne les connais plus et j'ai du mal à y avoir accès. Voilà pourquoi je travaille en création, car cela ouvre une porte de mon esprit qui ne fait plus appel à la mémoire ou à l'intelligence pure.

Par ce délaissement volontaire de ma raison pure, j'aspire à accéder à des parts de moi qui feront une cohérence et trouveront une approbation dans mon esprit, dans mon corps et dans mon cœur. Sans ces trois éléments réunis, à mon sens je ne peux prétendre être incarnée et porter tout ce qui me compose de manière harmonieuse et rassemblée, pacifiée. Il s'agit donc de déposer les armes pour se rapatrier et être le changement que nous voulons voir pour nous et en ce monde. Cette phrase proche de la citation de Gandhi peut résumer assez bien la vision de mon engagement, car mon but serait ensuite de pouvoir transmettre cet enseignement aux autres dans un cadre et un but éducatif. Mais inculquer un savoir permettant de restaurer son estime personnelle, sociale et professionnelle sans même en avoir fait l'expérience me semble absurde. C'est bien en cela que je veux être moi-même expérience. Dans ma recherche, des questions apparaissent, qui vont très certainement se construire plus avant. Quel cadre exactement pour pousser plus loin ma

recherche? Quels résultats vais-je obtenir? Et savoir si ma propre autocréation peut-elle aider l'autre à entrer dans ce même processus ou faire de moi quelqu'un plus à même de pouvoir répondre à des attentes? Une chose est certaine, c'est que ma grande sensibilité a toujours été un atout pour percer les carapaces. J'ai su obtenir des résultats avec des personnes en grande difficulté et entrer dans leur monde, à force de confiance et de patience. Dans une relation que je pourrais qualifier de psychosociale.

1.6.2 Une question psychosociale

La maîtrise en étude des pratiques psychosociales se veut tout d'abord un programme de recherche afin d'identifier, approfondir et renouveler ses propres pratiques professionnelles et personnelles. Par ma maîtrise, j'aimerais pouvoir travailler pleinement sur mes capacités en tant qu'aidante et intervenante. Jamais je ne me suis sentie aussi moi qu'en intervention auprès de mes jeunes ou de personnes handicapées. Réagir sur le moment, être présente, accompagnante, parfois soignante, donner confiance, aider l'autre à s'aider lui-même, voilà ce que je veux apporter. Pleinement. La création fut très souvent un média que j'utilisais, pour moi comme pour les autres. Écriture, conte, art, peu importait, du moment que l'expression était là. Mon parcours professionnel fut plein de tours et de détours, mais ce fut toujours ma quête d'aider les autres, en insertion socioprofessionnelle, auprès d'enfants défavorisés ou en échec scolaire, auprès d'ados désorientés, de personnes handicapées dépendantes. Sans souci de performance, juste aider à construire des personnes heureuses, qui ont confiance en elles. En apprendre plus sur moi, sur mes propres mécanismes de défense et sur mon autocritique peut faire de moi une meilleure intervenante, si tel sera mon emploi. Cela fera du moins de moi une meilleure personne.

Dans ma recherche, des questions apparaissent, qui vont très certainement se construire plus avant. Ma propre autocréation peut-elle aider l'autre à entrer dans ce même processus ou faire de moi quelqu'un plus à même de pouvoir répondre à des attentes? Je ne sais pas, mais j'ai su obtenir des résultats avec des personnes en grande difficulté, entrer dans leur monde, percer des carapaces à force de confiance et de patience.

De plus, il y a pléthore d'études sur le thème de la quête de soi, le développement personnel, bref, l'identité, mais trop peu s'appuient sur l'expérience de celui pour qui la question se donne à vivre. En effet, l'identité est un thème très à la mode dans cette mondialisation qui nous enrichit et qui pourtant nous perd. L'homme reste en quête de sens, perpétuellement. Pourquoi ne pas trouver un nouveau moyen de l'aider à le trouver? En tant qu'historienne, je ne peux m'empêcher de joindre à tout cela une certaine pertinence historique, car chaque être humain participe à l'histoire par son histoire, petite ou grande. C'est aussi ma propre histoire que je désire comprendre, me réapproprier et faire mienne dans le monde.

Cette quête n'est certes pas uniquement la mienne, et nous pouvons en élargir le champ d'application. Ayant vécu le déracinement puis l'immigration, et vivant à Montréal de surcroît, j'ai bien pu constater à quel point il est difficile pour les migrants de se créer une place sans s'enfermer dans un monde à part pour pouvoir garder quelques repères familiers. Il n'y a qu'à circuler un peu à Montréal, et d'une rue à l'autre, la population change, la langue change, les modes de vie ne sont plus les mêmes. Les difficultés interculturelles sont tout à fait d'actualité, avec les migrations de populations qui posent parfois problème, comme en Europe actuellement. Comment accueillir ces nouveaux venus? Comment les intégrer et leur donner des outils pour réussir eux-mêmes leur intégration, car il y a bien une réciprocité? Comment composer avec tous ces déracinements?

CHAPITRE 2

POSTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE ET CHOIX MÉTHODOLOGIQUE

Tout d'abord, j'aimerais positionner ce mémoire épistémologiquement et méthodologiquement parlant. Il s'agit tout d'abord de définir ce qu'est l'épistémologie, puis je présenterai les postulats méthodologiques que sont la phénoménologie et l'herméneutique, puisque ma recherche s'inscrit dans une phénoménologie accompagnée d'herméneutique instaurative.

Je présenterai ensuite mon cadre conceptuel, puis enfin je développerai la méthode de recherche choisie, découlant de tous ces postulats de départ.

2.1 ÉPISTEMOLOGIE

Réalisée dans le contexte d'une recherche biographique en éducation, ma recherche s'inscrit dans une épistémologie que je voudrais maintenant présenter. Mais tout d'abord, voyons la définition du terme.

Étymologiquement, l'épistémologie vient du grec ancien ἐπιστήμη (epistêmê) « connaissance vraie, science », et λόγος (lógos) « discours, étude ». Elle signifie donc littéralement « l'étude des sciences ». Elle veut notamment définir les fondements, les structures, les méthodes, les objets et les finalités de la science. L'épistémologie est donc la toile de fond sur laquelle le chercheur va peindre sa recherche, dans quel univers il gravite afin de pouvoir se positionner lui-même, mais également pour renseigner le lecteur sur le postulat de cette recherche. Il existe cinq grands courants épistémologiques : le rationalisme, l'empirisme, le positivisme, le constructivisme et le réalisme. La maîtrise en étude des pratiques psychosociales invite le chercheur à se placer dans un paradigme compréhensif interprétatif.

Ma recherche est une recherche qualitative interprétative d'après les travaux de Paillé et Mucchielli (2003). C'est également une recherche en première personne, elle a comme objectif de faire émerger et de déraciner mes peurs afin d'incarner mes propres aspirations pour créer ma vie. En cela, elle rejoint les fondements des sciences humaines.

Dilthey (1833-1911) a le premier distingué les sciences humaines des sciences naturelles, se démarquant de l'analyse et des explications scientifiques, qui selon lui en viennent à dénaturer l'expérience humaine : « il ne s'agit plus d'expliquer, mais bien de comprendre les phénomènes de l'esprit » (1947). La psychosociologie est donc issue « généalogiquement » de ce nouveau paradigme, où la distanciation entre le chercheur et sa recherche est moindre par rapport aux sciences naturelles, où l'objectivité est primordiale.

Concernant la recherche qualitative interprétative, les auteurs Marta Anadón et Lorraine Savoie Zajc précisent :

Les perspectives interprétatives/qualitatives revendiquent les réalités subjectives et intersubjectives comme objets de connaissance scientifique, car elles s'ancrent dans une tradition épistémologique qui est fondamentalement interprétative dans le sens qu'elles s'intéressent aux dynamiques selon lesquelles le monde social est expérimenté, vécu, produit, compris, interprété. Elles travaillent avec des données subjectives, sur les significations que les acteurs donnent à leurs propres vies et expériences ainsi que sur les différentes lectures qu'ils font de leurs mondes et du monde. Elles travaillent donc avec des données complexes, flexibles, sensibles au contexte social et culturel dans lequel elles sont produites. (Anadón & Savoie Zajc, 2009, p. 4)

Menant une recherche existentielle et à la fois sujet et objet de ma recherche, j'ai choisi d'utiliser le terme de recherche « radicalement » en première personne décrite par Pierre Vermersch (2012). Dans une recherche en première personne, le chercheur est à la fois chercheur et producteur de données, sujet et objet de recherche. Il est donc tour à tour :

1. Un informateur, un témoin, un « décriveur » de vécu, ou encore un « dessinateur de vécu » (Vermersch, 2005).

2. Un chercheur [...] qui se positionne comme chercheur par rapport aux données qu'il a produites pour les transcrire, les organiser afin d'en préparer l'analyse.

Et si le chercheur occupe successivement les deux rôles, « on parlera d'une posture "radicalement en première personne" » (Vermersch, 2012, p. 81). Vermersch ajoute que cette posture « permet un approfondissement incomparable d'une expérience vécue dans la mesure où le sujet qui l'a vécue (le chercheur) est à la fois expert en recherche, en description, et dans le domaine vécu. »

La recherche selon le point de vue radicalement en première personne s'effectue grâce aux techniques d'autoexplicitation. Vermersch ajoute également :

[...] celui-là même qui a décrit son vécu [...] doit, sous l'angle de la recherche, découvrir quelles sont les informations, contenues dans son texte, qui vont servir ses intentions de recherche! Pourtant c'est bien lui qui a vécu ce qui est écrit [...] et pourtant tout le travail de recherche reste à faire [...]. La recherche ne fait que commencer.

On comprend à quel point les places occupées par le chercheur sont multiples, mais toujours dans une subjectivité profonde : il est celui qui vit les expériences, qui produit les données, les recueille, les traite et les analyse.

Ma recherche est donc basée sur ces postulats de départ, mais j'aimerais maintenant un peu plus l'affiner, en y rajoutant une dimension phénoménologique et herméneutique. Parlons tout d'abord du monde phénoménologique.

2.2 LE MONDE PHENOMENOLOGIQUE

Le monde phénoménologique, c'est non pas de l'être pur, mais le sens qui transparait à l'intersection de mes expériences et de celles d'autrui, par l'engrenage des unes sur les autres; il est donc inséparable de la subjectivité et de l'intersubjectivité qui font leur unité par la reprise de mes expériences passées dans mes expériences présentes, de l'expérience d'autrui dans la mienne.

Maurice Merleau-Ponty

Directement issu de Dilthey dans sa distinction des sciences humaines et des sciences naturelles, le philosophe et mathématicien Edmund Husserl (1859-1938) procède aux premiers développements de la phénoménologie en en délimitant la signification philosophique. Ainsi, la phénoménologie philosophique définie par Husserl se concentre sur l'étude des phénomènes, de l'expérience vécue et des contenus de conscience. La saisie du sujet et de son expérience est placée au cœur même de ses recherches.

La phénoménologie est la science de la subjectivité par excellence. Elle comporte donc ses propres courants, son épistémologie et ses méthodes, elle en appelle à une certaine discipline. Le principe de l'intentionnalité en est au cœur :

Puisant dans la tradition Husserlienne, l'expérience humaine, vue par l'entremise d'une relation intentionnelle – **l'intentionnalité** —, s'étudie non plus comme étant une chose observable, mais précisément comme un vécu. Et étudier un vécu appelle une posture épistémologique particulière qui dépasse la compréhension cartésienne de la relation sujet/objet. [...] Le principe d'intentionnalité participe donc à une épistémologie toute différente : sujet et objet n'étant plus des entités séparées, il s'agit d'étudier le lien structurel qui les unit. (Morais, 2013, p. 6)

Sur cette base de l'intentionnalité de notre rapport au monde, la réduction phénoménologique en appelle à une conversion du regard, dirigeant le phénomène vers le sujet. Husserl postule une mise en suspens de tout préjugé à l'égard du monde objectif, nommée **epochè**, mot grec signifiant suspension, arrêt. Sa pratique est constituée de trois phases : la **suspension** des préjugés, la **conversion** du regard vers l'intérieur, et le **lâcher-prise** accueillant ce qui émerge de la conscience.

Cette posture est la condition d'une recherche se réclamant de la phénoménologie, je vais donc y avoir recours. L'émergence du vécu permet de l'inscrire à la conscience et de faire naître des significations, permettant une compréhension de soi et de son expérience. Le philosophe Merleau-Ponty (1979) ajoute que la phénoménologie a une dimension d'ouverture au monde vécu, où la perception est l'outil premier. Barbaras en parle à propos de Merleau-Ponty :

Il s'agit donc, contre le primat de la pensée objective, de trouver l'origine de l'objet et du sujet au sein de l'expérience. Il s'agit essentiellement de défaire les oppositions de l'essence et du fait, du sujet et de l'objet, du langage et de la perception qui structurent la pensée objective : tel est le sens du concept de chiasme, qui vise à mettre à jour une « coappartenance » du sujet et de l'objet, un enveloppement mutuel qui est plus profond que leur distinction et qui en fonde la possibilité. (Barbaras, 1991)

Rompant avec l'ontologie de Descartes distinguant corps et esprit, Merleau-Ponty introduit également la corporéité comme condition essentielle de l'expérience, élargissant donc son champ de perception et développant de nouveaux existentiels qui participent à la description du vécu. L'individu est alors pleinement incarné, d'où mon intérêt certain étant donné ma question de recherche.

Dans ce même mouvement, Max Van Manen ajoute également :

La recherche phénoménologique ne peut être initiée, ou conduite, de façon désincarnée [...]. Une description phénoménologique, c'est une interprétation et aucune interprétation de l'expérience humaine à elle seule ne pourrait épuiser la possibilité d'une description qui soit complémentaire, voire même potentiellement plus substantielle. (Traduction libre) (Van Manen, 1984)

Depraz, Varela et Vermersch (2011) s'inscrivent dans cette lignée, celle de la phénoménologie pratique et en première personne. Ainsi, la phénoménologie ne se prive pas de décrire, d'analyser et d'interpréter l'expérience vécue. Elle peut aussi opérer en « une écriture de type rebond réflexion-réponse-réflexion. [...]. Écrire, c'est s'écrire » (Van Manen, 1984, p. 71).

Après la compréhension, je souhaiterais amener à mes recherches une dimension *interprétative inscriptive* par l'herméneutique.

2.3 LE MONDE HERMENEUTIQUE

Comprendre, c'est pour un être fini, se transporter dans une autre vie; la compréhension historique met ainsi en jeu tous les paradoxes de l'historicité. Comment un être historique peut-il comprendre historiquement l'histoire? À leur tour, ces paradoxes renvoient à une problématique beaucoup plus fondamentale : comment la vie, en s'exprimant, peut-elle s'objectiver? Comment, en l'objectivant, porte-t-elle au jour des significations susceptibles d'être reprises et comprises par un autre être historique, qui surmonte sa propre situation historique?

Paul Ricœur

L'herméneutique vient du grec *hermeneutikè*, (ἑρμηνευτική). *Hermeneuein* signifie d'abord « parler », « s'exprimer », et du nom du dieu grec Hermès, messager des dieux et interprète de leurs ordres. L'herméneutique est l'art de la lecture, de l'explication et de l'interprétation des textes ou des signes. Concept très ancien déjà mentionné par Aristote dans son traité *De l'interprétation*, il apparaît à l'époque moderne avec Schleiermacher (1768-1834) qui le distingue des exégèses religieuses et tend à en faire un courant philosophique. Idée reprise par Dilthey, l'herméneutique est une des assises qu'il utilise pour fonder les sciences humaines. Heidegger (1889-1976) dans ses travaux, et en particulier dans *Être et temps*, s'interrogera sur le verbe « être », dans sa dimension ontologique, grammaticale et esthétique, amenant une compréhension de soi :

L'histoire de l'être veut dire l'histoire dont le déploiement « est » l'être lui-même. Non pas l'« histoire » que parcourt l'être, non pas l'histoire qui peut être dessinée en lui, voire retracée en tant que suite d'opinions « sur » l'être. L'histoire de l'être est le déploiement de l'être. (Heidegger, 1986, p. 213)

L'élève d'Heidegger, Gadamer (1900-2002), poursuit ses travaux et mentionne les conditions incontournables de nos interprétations, puisqu'un texte ne peut être interprété

que selon nos propres horizons. Il est l'auteur de la formule : « Si le texte parle à une personne, c'est qu'il répond à une question ».

Les travaux de Jurgen Habermas et de Paul Ricœur (1913-2005) ajoutent une dimension critique à l'interprétation des textes. Ricœur lui donne une nouvelle dimension en parlant de « la greffe du problème herméneutique sur la méthode phénoménologique » (Ricœur, 1969, p. 7), et articule sa méthode en trois étapes : la phénoménologie, l'herméneutique, et enfin la médiatisation des deux. Je vois donc dans les travaux de Ricœur une pertinence importante pour ma propre recherche, puisque j'envisage l'utilisation d'une phénoménologie enrichie d'herméneutique.

Jervolino (2007), dans son ouvrage sur Ricœur, parle d'une phénoménologie réinterprétée :

1. La signification est la catégorie la plus englobante de la description phénoménologique.
2. Le sujet est porteur de la signification.
3. La réduction est l'acte philosophique qui rend possible la naissance d'un être par une signification.

Ricœur entreprend également le développement d'une herméneutique du soi (idée reprise par Foucault (1926-1984)) par les symboles, servant à fonder notre auto compréhension dans le patrimoine des cultures et des traditions où nous retrouvons nos racines. La compréhension est un procédé essentiel dans l'herméneutique et permet d'engager une action. Je citerai Nathalie Depraz : « Connaître, c'est savoir comment agir sur une réalité dans une situation singulière incarnée » (Depraz, 2006, p. 11).

Dans une épistémologie de recherche en première personne, de quête et de compréhension de soi, la phénoménologie et l'herméneutique seront donc les fondations de ma recherche.

2.4 CADRE CONCEPTUEL

Après la présentation des fondements de ma recherche, il est temps maintenant de préciser les termes sur lesquels celle-ci va s'appuyer plus précisément. C'est-à-dire la recherche création, l'écriture expérientielle, le terme d'incarnation, de déracinement et d'enracinement, puis les mécanismes de résistance, et enfin le récit biographique.

2.4.1 La recherche création

On peut aussi bâtir quelque chose de beau avec les pierres du chemin.

Goethe

La recherche-crétion est le fait de mener une recherche par et à travers la création. Mêler réalisation artistique et réflexion théorique. Favoriser une production artistique tout en répondant à des préoccupations scientifiques.

La recherche-crétion peut être définie comme « une démarche de recherche établie à partir de ou à travers un processus de création encourageant dans son sillon la diffusion d'une production artistique et d'un discours de nature théorique ». (De Mario, Boivin, Brouillette, & Mireault, 2014, p. 122).

Pierre Gosselin a beaucoup travaillé à la compréhension de la recherche en pratique artistique. Pour Gosselin, l'activité de création est une démarche de recherche à part entière. En effet, pendant longtemps, on a cru que la pratique et la théorie n'avaient que peu de relations l'une avec l'autre. Or avec le temps, cette frontière s'amenuise et trouve un nouveau champ.

[...] la recherche en pratique artistique s'associe au mouvement de théorisation en action qui a vu le jour il y a une vingtaine d'années dans d'autres domaines comme la sociologie, la psychologie, les sciences sociales et les sciences de l'éducation, la médecine, domaines où l'on prend conscience que la pratique professionnelle représente un lieu de développement de connaissances d'un type particulier, de connaissances sur la pratique et de théories émergeant dans la pratique. (Gosselin & Le Coguic, 2006, p. 24)

Il ajoute également :

On a longtemps eu tendance à comprendre la création artistique comme un lieu d'expression. Au cours des dernières décennies, dans la mouvance constructiviste, on en est venu à la comprendre davantage comme un lieu de construction, de construction d'idées, d'images, de savoir, etc. Il n'est plus rare aujourd'hui d'entendre des artistes dire que la création artistique représente pour eux une voie de développement personnel. Cette idée était beaucoup moins répandue à une époque où Paul Valéry affirmait que l'œuvre ultime de l'artiste, c'est l'artiste lui-même qui à force de construire finit par se construire (Valéry, 1970). On s'entend également de plus en plus pour dire que le travail de création représente une démarche de connaissance au plein sens du mot. (Gosselin & Le Coguiec, 2006, p. 22)

Ainsi, les artistes-chercheurs cherchent à se comprendre comme praticiens, à articuler leur réflexion ou bien à transmettre.

La recherche création en appelle également à une ressource particulièrement intéressante et pertinente dans mon propre cas qu'est la phénoménologie. Selon Sylvie Morais (Morais, 2013), la création est « pure *epochè* ». Il est vrai que ce processus de création semble faire appel aux profondeurs de l'artiste, le plongeant parfois dans un état second (Gosselin, Potvin, Gingras & Murphy, 1998). L'artiste oscille entre quête intérieure et inspiration qui semble venir d'ailleurs. Le but étant de maintenir justement l'équilibre entre les deux qui permet la création. Si la démarche a été menée à terme, l'œuvre devient autonome et l'artiste s'en sépare. « En s'en éloignant, il en vient à la considérer comme une trace qu'il laisse dans le monde à un moment donné de sa vie. Il laisse ainsi ses œuvres comme des pierres qui marquent son chemin. Des pierres qui montrent d'où il vient, où il est et où il s'en va. » (Gosselin et al., 1998, p. 660).

Les réalisations artistiques obtenues permettent d'avoir eu accès à des parts de l'artiste-chercheur enfouies, mais permettent également des prises de conscience et des significations qui ne feront de sens que lors d'un travail écrit mené à la suite de cette réalisation. Ces écrits permettent alors l'appropriation de sa pratique et de sa réflexion. Comme Gosselin le mentionne, pour le praticien en art, les approches phénoménologiques,

heuristiques, systémiques ou encore autobiographiques sont celles qui semblent convenir à sa recherche.

Gosselin décrit le processus de création ainsi, avec les trois phases :

1. La phase d'ouverture (temps initial d'accueil de l'idée inspiratrice)
2. La phase d'action productive (formation et façonnement de l'œuvre)
3. La phase de séparation (temps de prise de distance par rapport à l'œuvre achevée)

Et les trois mouvements :

- 1) L'inspiration
- 2) L'élaboration
- 3) La distanciation

Chaque phase est associée à un mouvement. Mais les mouvements sont dynamiques et peuvent jouer, à divers degrés, dans d'autres phases, dans un mouvement d'interpénétration continu (Gosselin & *al.*, 1998).

2.4.2 L'écriture expérientielle

L'écriture expérientielle, phénoménologique, est le moyen que j'ai choisi pour la description de mes expériences. Dans ma démarche, la création artistique pure ne suffit pas, et chaque œuvre contient une ou même parfois plusieurs expériences que je choisis de décrire selon ma thématique de recherche. Étant donné que mon objectif est d'identifier les peurs, et en particulier celles de l'enfant en moi, l'écriture expérientielle m'a paru l'outil parfait afin d'accéder aux parts de ma mémoire intuitive renfermant ces expériences.

D'après Depraz (Depraz, 1999, p. 172-177), il y a trois réquisits pour une pratique de l'écriture expérientielle :

1. Être attentif à l'émergence du sens en adoptant un geste de suspension et de réduction qui permet de s'assurer que le texte écrit repose sur une expérience, le « voir » de l'intuition.
2. Faire valoir que la description se concrétise à travers le choix d'images frappantes et l'usage d'exemples concrets.
3. Tenir que l'écriture de l'expérience dispose de son temps propre qui ne coïncide pas avec celui de l'expérience elle-même.

S'appuyant sur ces réquisits, j'ai entrepris dans ma recherche d'inclure des descriptions expérientielles rattachées à une œuvre. Le terme de description me semblait plus approprié étant donné que j'entreprends ensuite un autre travail d'écriture, issu de ces précédentes descriptions.

2.4.3 L'incarnation

En commençant la maîtrise, je voulais travailler avec des personnes en maladie auto-immune se pensant incapables de créer. Comme je l'ai dit, je n'avais même pas conscience que le projet s'adressait à moi, bien que je sois moi-même atteinte d'une maladie auto-immune et me pensant incapable de créer. Lors des premiers cours, j'ai fini par comprendre que cette recherche, je devais d'abord la mener pour moi-même. Elle devenait une recherche existentielle. Je me voulais donc comme une expérimentation pure, dans tout mon être. Et je demandais alors si on pouvait incarner sa recherche. La réponse fut oui et le terme incarnation est resté. Alors je devins expérience. Selon Merleau-Ponty (1979) : « Être une conscience ou plutôt être une expérience, c'est communiquer intérieurement avec le monde, le corps et les autres ».

Néanmoins, à mon sens, il manquait quelque chose, c'était l'action : « Toute perception intérieure est inadéquate parce que je ne suis pas un objet que l'on puisse percevoir, parce que je fais ma réalité et ne me rejoins que dans l'acte. » C'est pour moi la

définition de cette incarnation, qui devient donc, à ce moment, pleine et entière. Par cette mise en action de cette expérience. De moi-même.

La définition du terme incarnation acheva de me convaincre de son emploi : « Apparaître comme la représentation matérielle ou sensible, le symbole vivant d'une réalité abstraite »¹. Une réalité abstraite. La transparence, l'invisibilité, encore. Celle de la maladie, de la sexualité, de l'exil ou encore de l'infertilité.

Le terme incarnation est marqué toutefois d'une certaine ambiguïté religieuse, certainement « soufflée » par mon éducation catholique. Ma recherche ne tend cependant pas à s'inspirer d'une tradition biblique.

Ce que j'entends également par incarnation, c'est ce processus qui va de la séparation à l'intégration. Du morcellement au rassemblement. Le rassemblement, la réconciliation ou plutôt la conciliation de mes trois pôles : Cœur, Corps et Cerveau. Sans privilégier l'un au détriment de l'autre. Je ne veux plus forger uniquement ma tête en étudiant ou en m'enfermant dans les hautes sphères de l'esprit pour qu'elle soit plus forte que mon corps. Je ne veux plus forger seulement mon corps et devenir fanatique de ma propre image comme ce qu'on peut constater actuellement avec ce « culte du corps parfait ». Je désirerais maintenant relier tout cela ensemble et former une verticalité cohérente, reliant terre, corps, cœur, esprit et étoiles. Un enracinement.

2.4.4 Le déracinement et l'enracinement

Le déracinement est le fait d'être arraché à son milieu, à son pays. Si je ne savais pas vraiment où sont mes premières racines, j'apprenais toutefois à les faire pousser un peu le temps que je restais dans un lieu. J'y ai mis beaucoup moins de cœur ces dernières années, je me disais que j'étais citoyenne du monde, terme à la mode. Et pourtant, ça ne me satisfaisait pas. Simone Weil décrit ce sentiment de déracinement en ces termes :

¹ <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/incarnation/42208>

Le déracinement est de loin la plus dangereuse maladie des sociétés humaines, car il se multiplie lui-même. Des êtres vraiment déracinés n'ont guère que deux comportements possibles : ou ils tombent dans une inertie de l'âme presque équivalente à la mort, comme la plupart des esclaves au temps de l'Empire romain, ou ils se jettent dans une activité tendant toujours à déraciner, souvent par les méthodes les plus violentes, ceux qui ne le sont pas encore ou ne le sont qu'en partie. (Weil, 1968, p. 39)

Les termes employés sont forts. Pourtant, se faire déraciner est effectivement douloureux, à chaque fois, et plonge dans l'hébétude et la perte de repères stables. Et si je subissais totalement étant enfant, j'ai poursuivi à l'âge adulte à bouger. Ou à fuir. Rester dans un endroit me fait peur, encore. Je ne suis jamais restée plus de 4 ans dans une même ville. Pourtant, l'enracinement est un besoin que j'ai depuis toujours et que nous avons tous. Simone Weil ajoute :

L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie. (1968, p. 36)

Si je ne sais pas d'où vient mon propre nom, j'aimerais pouvoir prétendre savoir faire pousser des racines là où je me trouve sans me les arracher volontairement dans un geste à la fois autodestructeur, mais aussi d'impuissance face à la construction de mon identité.

2.4.5 Les mécanismes de résistance

Cette formule est une adaptation de plusieurs termes. J'ai d'abord utilisé le mot « résistance » dans ma recherche assez tôt, me basant sur les travaux du sociologue Vincent de Gaulejac qui explore toutes les causes de la honte et de l'exclusion dans une société qui crée de plus en plus d'inégalités (Gaulejac, 2008). La lecture de ses ouvrages m'a fait

prendre conscience que je ne suis que le plus pur produit de cette société qui promeut la réussite individuelle au détriment de la réussite collective. Avec cette exigence d'autoréalisation et de « donner sens » à toutes les sphères de nos vies.

Il décrit aussi ce sentiment de honte si on n'a pas été « capable » de cultiver ses talents, ce qui s'assimile aussi à un héritage judéo-chrétien encore, avec la fameuse parabole des talents. Celle-ci décrit comment le serviteur qui n'a pas fait prospérer son argent et l'a simplement gardé, comme lui demandait son maître, est puni par celui-ci. Il prend en exemple les deux autres serviteurs qui, eux, ont su faire fructifier cet argent et rendent donc une somme plus conséquente à leur maître.

En résumé, ce sont tous ces éléments (la honte, la non-réussite selon des critères hérités de valeurs anciennes,...) qui créent un sentiment d'impuissance et qui renforcent une image négative de soi-même. De Gaulejac ajoute que les réponses adéquates à ces situations sont l'humour noir, le désengagement, la fuite ou encore la résistance. Ces termes pourraient être tatoués sur ma peau tant ils me représentent.

C'est pour cette raison que j'ai choisi le terme de mécanismes de résistance. Le terme « mécanismes de défense » touche plus au domaine de la psychologie. De plus, je ne me défends pas forcément d'attaques. Le plus souvent d'ailleurs, je ne suis même pas attaquée. Mais je résiste, sans même en avoir conscience, à beaucoup de choses du quotidien : aux changements, aux relations, à l'ennui, etc. Cette résistance et surtout les mécanismes que j'ai mis en place m'ont donné des traits de caractère parfois handicapants :

- Désinvestissement dans un lieu et/ou dans des relations. Désengagement. Fuite. Isolement.
- Sentiment d'illégitimité d'occuper une place.
- Position figée, par mon éducation et par mes peurs de décevoir.
- Insatisfaction permanente.
- Évasion dans des histoires.

- Langue trop acérée.

J'ai pu aussi identifier l'armure comme mécanisme de résistance, avec une pièce pour chaque pôle important pour moi : le casque pour la tête, qui soit ferme les oreilles aux humiliations, ou alors qui fait devenir invisible, comme le casque de Persée dans la mythologie grecque.

La cotte de maille pour le corps. Une cotte de maille est une pièce d'armure extrêmement lourde et il est presque impossible de se déplacer avec. Moi aussi j'ai souvent ressenti mon corps comme un poids à traîner. Et s'il me faisait souffrir, je n'avais qu'à ne plus me déplacer. Et à forger mon cerveau à la place. Voilà telles étaient mes croyances.

Le bouclier pour le cœur. Dès que je sens que je peux avoir mal, je le lève. Et me ferme.

Ces pièces d'armure, ces fuites, ce sont mes mécanismes de résistance. Ceux que je dois apprendre à utiliser à bon escient. Et aussi savoir apprendre à les déposer.

2.4.6 Le récit biographique

Christine Delory-Momberger définit ainsi le récit biographique :

Le biographique pourrait ainsi être défini comme l'interface qui permet à l'individu, dans les conditions de son inscription socio-historique, d'intégrer, de structurer, d'interpréter les situations et les événements de son vécu. L'activité de biographisation apparaît comme une herméneutique pratique, selon laquelle l'individu construit les formes et le sens de ses expériences au sein du monde historique et social. (2009, p. 5-6)

Biographiser permet donc de ressaisir, avec tous ses prérequis socio-historiques, une expérience singulière et à la faire sienne, à se l'approprier. Ainsi, chaque expérience participe à la construction de soi. Le terme de « biographisation » (Delory-Momberger, 2003) s'inscrit à travers une perspective historique et anthropologique de l'écriture biographique, mais également dans une perspective de rencontre entre le biographique,

l'apprendre et le savoir. À cela s'ajoute une dimension herméneutique, interprétative du récit biographique :

Le récit (auto)biographique met en place une herméneutique de l'histoire de vie, c'est-à-dire un système d'interprétation et de construction qui situe, relie et fait signifier les événements de la vie comme autant d'éléments organisés à l'intérieur d'un tout. (2003, p. 28)

L'écriture est un procédé essentiel dans ma recherche. J'ai toujours écrit, à tout âge, dans n'importe quelles conditions, mais surtout en écriture-exutoire. Pour évacuer et trouver du sens. À travers l'acte de création, le sens émerge. Reste à « inscrire » ce sens dans son histoire, créer du sens et réactualiser son présent pour construire son futur. Selon Morais (2015), la biographisation aide à inscrire le moment vécu explicité et conscientisé dans son histoire. Elle permet d'engager un travail de transformation de soi, de s'orienter dans le domaine du vécu identitaire et en terme de formativité (Honoré, 1977), d'orienter dans le domaine du sens.

Il s'agit donc d'un récit qui n'est plus dans le « pourquoi » (ce qui reviendrait à faire une psychothérapie, ce qui n'a aucun intérêt pour moi), mais dans le « comment », comment actualiser son histoire, son vécu, ses expériences dans son existence actuelle. Entrer en création de sens, en création de soi.

2.5 UN PROCESSUS INSCRIPTIF : CREER, DECRIRE, ECRIRE, INSCRIRE

En assumant un présent, je ressaisis et je transforme mon passé, j'en change le sens, je m'en libère, je m'en dégage. Mais je ne le fais qu'en m'engageant ailleurs. (...) Il en est de même de toutes les prises de conscience : elles ne sont effectives que si elles sont portées par un nouvel engagement.

M. Merleau-Ponty

La phénoménologie en tant que telle décrit une expérience et nous inscrit plus profondément en nous-mêmes. Cependant, ma recherche se dirige plus sur une phénoménologie accompagnée d'herméneutique, c'est-à-dire décrypter, analyser et inscrire cette expérience dans le présent par une actualisation. Ricœur (1969) a le premier parlé de « greffe de l'herméneutique sur la phénoménologie », développant une phénoménologie herméneutique empruntant une voie d'objectivation comme détour obligé de la connaissance de soi. Morais (2015), quant à elle, parle du processus explicitation — conscientisation — biographisation. Nous venons de voir avec Delory-Momberger comment le récit biographique peut être une herméneutique pratique.

La phénoménologie comme philosophie pratique (de l'écriture) fait apparaître l'intentionnalité d'une expérience (le vécu incarné) et acte l'émergence de son sens par la description. L'herméneutique comme philosophie pratique (de l'écriture) vise l'interprétation de l'expérience (la parole singulière) et intègre ce qui fait sens pour soi dans la continuité de l'existence humaine par le récit.

Nous suivrons donc ce chemin en nous intéressant spécifiquement dans cette étude à une écriture expérientielle (issue de la phénoménologie) vers un récit biographique (issu de l'herméneutique). Ce que j'appelle mon processus inscriptif qui se comprend quatre étapes : créer, décrire, écrire et inscrire.

Je m'investis dans la création artistique puis j'analyse mes œuvres avec les yeux de la peur de l'enfant à travers la description. Par des descriptions expérientielles en profondeur, dans une verticalité. C'est après que le récit biographique entre en jeu. Dans un

mouvement, cette fois-ci horizontal, qui va rassembler toutes ces expériences, trouver un fil conducteur et tracer le chemin d'inscription dans ma propre histoire.

2.5.1 Créer

Je m'inscris dans une recherche-crédation d'après la définition de la dynamique de création de Pierre Gosselin (Gosselin & al., 1998). Mon processus de création fut difficile à rencontrer. Ce que je pratiquais depuis mes 12 ans, c'était la calligraphie. À 18 ans, j'ai appris les techniques de l'enluminure médiévale. Ces apprentissages furent très précieux pour moi, mais m'ont conduit à une sorte de rigidité peu propice à la création pure. Je faisais plus œuvre d'artisan que d'artiste. J'aimais reproduire à la perfection et travaillais sur de très petites surfaces. Ce n'est pas pour rien que l'on appelle aussi les enluminures des miniatures.

Travaillant plus la calligraphie, j'avais commencé à essayer de laisser plus libre cours à mes envies. Mais cela restait difficile. Lorsque j'ai décidé de travailler en recherche création pour ma maîtrise, j'ai « cassé » volontairement à peu près toutes mes habitudes. J'ai avant tout commencé à travailler sur de grands formats, ce qui pour une enlumineuse est un défi immense. Après, je me suis particulièrement attachée à créer sur des planches de bois. C'est un matériau qui doit être préparé avant d'être utilisé et cela me met dans un état de « prélude à la création », par ces mouvements répétitifs de ponçage, puis de préparation du fond. J'y retrouve la préparation du parchemin qui devait aussi être longuement travaillé avant d'être utilisé. Cela a toujours été un moment propice à un lâcher-prise méditatif. Je me prépare à accueillir le mouvement d'inspiration.

Par la suite, contrairement aux fonds très ordonnés et lisses des peintures médiévales, je fais des fonds inégaux, avec des couleurs peu mélangées, laissant des traces. Rien n'est égal. J'aime laisser les marques du bois à certains endroits, cela rajoute de la matière et une vie propre au support, que je tente d'accompagner. Je travaille ensuite avec de la cire, de la peinture acrylique et du collage. Je n'avais jamais travaillé la peinture acrylique

précédemment, car elle ne laisse que peu de place à l'erreur, séchant rapidement et ne pouvant être effacée. J'y vois un nouveau défi et aussi un moyen de pouvoir superposer du collage ou de la cire sans que cela modifie la peinture.

En ce qui concerne la cire, j'adore la texture que cela peut donner. Le toucher est très important pour moi, et je trouve le contact de la cire aussi « organique » et plaisant que le bois. Les deux fonctionnent très bien ensemble, l'un n'enlevant rien à l'autre. Travailler la cire n'est pas facile, cela m'ajoute une contrainte encore, mais crée des effets souvent inattendus, l'application au fer laissant peu de place à la précision. À tout cela, j'ajoute souvent de la calligraphie.

Je prends également beaucoup de notes, avant, pendant et après ma période de création. Cela m'aide à clarifier, identifier et développer mes idées. Je fais souvent des va-et-vient entre les écrits et la pratique artistique. Je tiens également un journal de bord que j'enrichis de ce que la création m'a fait entrevoir ou a fait monter comme expérience. Toutes ces notes sont ensuite compilées dans un récit de création regroupant notes, gribouillages, images marquantes, pensées et réflexions. Tout ceci servira à entrer dans ma phase de description d'expérience.

2.5.2 Décrire

Après, ou même durant ma création, je m'engage dans un processus de *description expérientielle* d'après les réquisits de Nathalie Depraz (1999). Chaque tableau est une expérience, une histoire de vie renfermant ces fameuses peurs. Le but de ma création est de les faire émerger. Le processus de recherche création permet l'accès justement à ces parts de moi cachées, puisque comme le dit Morais (2013) « la création est pure *epochè* ». Chaque œuvre produit sa propre signification et renferme une part de moi.

Lorsqu'une œuvre est terminée, je rassemble toutes les notes prises durant cette période de création, ainsi que les écrits dans mon journal. Le tableau devenu autonome, je l'observe en y cherchant les peurs. Quelles sont-elles? Comment sont-elles figurées? En

m'imprégnant du moment de création, en relisant mes notes et en regardant mon tableau, une histoire alors émerge. Ou plutôt une expérience. C'est alors que l'écriture expérientielle entre en jeu afin de faire émerger le sens. J'écris alors cette expérience en pratiquant le geste de suspension, l'*epochè*. Je rentre ainsi dans mon corps et dans mon histoire sans jugement, au plus près de mes actions mentales. C'est donc un mouvement successif d'*epochè* qui est mis en place. Celui, pur, du moment de création artistique, puis celui de la description expérientielle. Chaque tableau est travaillé individuellement, et se retrouve donc jumelé à sa description expérientielle.

Ces processus de créations artistiques et de descriptions expérientielles constituent pour moi une sorte d'acte de foi. C'est-à-dire que je tiens pour acquis que chaque œuvre renferme toujours tout de moi, ce qui varie est évidemment la quantité de contenu. Ainsi, les peurs, sur lesquelles je me suis construite, sont toujours présentes. Et effectivement, j'ai pu observer et vivre cette expérience.

2.5.3 Écrire

*Lorsque j'écris, je fais l'expérience d'une altérité. Je suis autant
Scribe qui écoute qu'un écrivain qui crée.*

Éric-Emmanuel Schmitt

Ces descriptions expérientielles rattachées à une œuvre ne constituent pas un ensemble. Pas encore. Un travail d'herméneutique est à faire, afin de faire émerger le sens. C'est un temps d'interprétation. Ici encore, c'est un travail d'écriture permettant une prise de distance propice à l'interprétation. J'ai décidé d'utiliser le *récit biographique* comme outil d'écriture et d'appropriation de mon histoire.

Mes tableaux sont jumelés à leurs descriptions expérientielles individuellement. Mais, travaillés de manière itérative et en interaction les uns avec les autres, ils peuvent ajouter à l'expérience et faire émerger un contenu additionnel à ce qui peut avoir déjà été travaillé et qui a émergé. Cette nouvelle lecture se fait dans mouvement horizontal que je visualise

comme une ligne de temps qui permet de tracer un nouveau chemin se dirigeant vers le futur. Ainsi, les descriptions expérientielles relatant des expériences passées permettent de tracer un chemin vers l'avenir.

Et à partir du moment où j'utilise le récit biographique comme outil d'inscription dans mon histoire, j'inscris.

2.5.4 Inscrire

Ultime étape, il s'agit d'engager une *inscription* de mon histoire passée dans un chemin futur. Ces écrits menés depuis le début de la maîtrise ont eu un impact sur moi dans leur sens « *inscriptifs* », c'est-à-dire qu'au fur et à mesure que je déployais mon expérience, le sens en émergeait et je comprenais mieux mes « mécanismes cognitifs » et mes réactions à certains évènements.

Cependant il ne s'agit pas d'une fin en soi, puisque l'histoire inscrite, ou *biographisée*, est toujours en réécriture ou en réinscription dans sa vie actuelle. Étymologiquement, bio veut dire vie, graphie signifie écrire, inscrire. Donc biographiser serait d'inscrire dans sa vie. Ce concept de biographisation est créé par Delory-Momberger (2003). La recherche biographique s'intéresse de plus en plus à l'influence de la société contemporaine sur la représentation de l'individu et surtout sur la capacité de l'individu, dans ses pratiques, à agir sur son contexte. Que ce soit du point de vue économique, social, historique, professionnel ou autre.

Ainsi, un individu produit les formes de son existence et le sens de son expérience au sein du monde historique et social par ce que Christine Delory-Momberger nomme des « opérations de biographisation ». Cela s'inscrit dans un courant qui accorde une importance nouvelle au récit biographique et à ses diverses formes.

Cette émergence du biographique répond à une configuration historique des rapports de l'individu au social. Celle-ci se caractérise par une centralité sociale et politique nouvelle accordée aux productions discursives et aux configurations

narratives selon lesquelles les individus produisent les formes de leur existence et le sens de leurs expériences au sein du monde historique et social : c'est ce que nous appelons les opérations de biographisation. (Almudever et al., 2016, p. 157-158)

Ainsi, le récit a une fonction active, il produit et illustre la construction de l'individu et de son expérience, mais aussi la façon dont il s'approprie ses expériences et son existence.

Dans et par le récit, le sujet accomplit un travail de construction, de mise en forme et en sens de l'expérience vécue. Le récit a donc une dimension performative (: il n'est pas la restitution transparente du vécu par un narrateur qui serait un simple et neutre transcripteur de la vie – cela relève de l'« illusion biographique » – ; tout au contraire), il agit, il a un pouvoir d'effectuation et de transformation sur ce qu'il raconte et sur celui/celle qui le raconte, et il constitue en cela un puissant agent de biographisation. (Almudever et al., 2016, p. 159-160)

Le récit biographique est utilisé dans cette recherche comme outil d'actualisation de mes histoires passées dans mon présent. Ainsi, je peux m'inscrire autant que mon histoire est inscrite. C'est dans cette perspective que sera menée cette biographisation.

CHAPITRE 3

LE PETIT COEUR DE GUERRIÈRE

Ce troisième chapitre présente les œuvres artistiques que j'ai créées durant mon processus, accompagnées de leur description expérientielle.

Après la description de mon processus, entrons maintenant dans le « créer » et « décrire ». Ce chapitre constitue ce que j'ai appelé « Le petit cœur de guerrière », puisque, de par sa méthode de recherche, il opère une véritable plongée verticale dans le cœur de l'expérience et dans *l'épochè* pure de la création.

Dans un premier temps, une œuvre est présentée, accompagnée de sa « jumelle », sa description expérientielle. À la fois complémentaires et révélatrices l'une de l'autre. Il s'agit du premier mouvement, qui est purement phénoménologique.

3.1 APHRODITE



Figure 1 : Aphrodite

Histoire de robe :

Nous venons de fêter le mariage de ma cousine. Moi, mes deux sœurs et ma petite cousine portons exactement la même robe. Elles sont belles, couleurs chatoyantes, une sorte de soie, avec des fleurs. Pour l'instant, c'est formel et c'est un mariage. Mais je veux enlever la robe une fois le mariage fait, pour pouvoir mettre ma salopette en jean et me sentir à l'aise pour danser et faire la fête après. L'affaire est entendue, j'ai fait un arrangement avec ma mère. Je me tiens bien. Le temps passe. Je vais voir ma mère pour enlever la robe. Elle me dit non, que nous devons prendre des photos et me dit : « oh, garde là, tu es bien plus belle avec ça qu'avec ton jean ». Je fige et me glace, le sac contenant ma salopette dans les bras. Elle m'a trompée. Ma mère se détourne dédaigneusement de ma

tenue de confort. Je me sens blessée, trahie. J'acceptais de porter sa robe, maintenant je veux ma tenue, on avait un arrangement. C'est injuste; une promesse, ça se tient. Le pire, c'est qu'elle m'a fait croire jusqu'au bout que je pourrais la porter, en me la faisant emmener et tout! C'est dégueulasse. Elle me dégoûte. Plus j'énumère les preuves accablantes de sa mauvaise foi et de sa tromperie, plus je me ferme. Je deviens compacte, je ne parade plus, fini. Je ne suis plus la petite fille sage en rang avec ses sœurs, ses cousins et sa belle robe à fleurs.

3.2 LE MUR



Figure 2 : Le mur

Histoire de mur :

J'aime jouer au ballon; à Salbris, il y avait un beau grand mur, avec un sol en pierre. J'y passais des heures à taper la balle contre le mur, contre un adversaire imaginaire.

La famille vient d'emménager à Sonchamp. Je me tourne vers une portion de la maison minuscule qui est maintenant la nôtre, cherchant une brèche, un espace plat, sans fenêtre ou porte, contre lequel je pourrais envoyer ma balle. J'ai mon ballon à la main,

j'essaye. Mais je heurte le chambranle de la porte du cellier, ou la porte du garage en métal, ma balle ne rebondit pas, plus comme avant. Je cherche de petits coins, du bout des mains, me prenant les pieds dans les pas japonais. J'essaye, mais il n'y a rien à faire. Je suis devenue maladroite, malhabile, lourde et gauche. Je n'y arrive pas, ce n'est pas mon mur, ce n'est plus mon mur. Les larmes montent. Je ne veux pas être ici. Ce déménagement a broyé mon cœur, vraiment, et j'aimerais pouvoir retrouver un tout petit peu ce que je connaissais, mais ce n'est plus possible. Mon ballon à la main, je suis en colère, en rage, mais surtout triste. Tout a été enlevé, arraché, pour venir dans cet endroit horrible, gris, avec son herbe sale et sa forêt grise et noire. Mon cœur est si lourd, si plein de peine. J'ai tout perdu, mes amis, ma forêt, mon jardin, ma chambre, mon mur, mes jeux. Je vais devenir quoi sans tout ça?

Je ne veux plus jouer, je ne peux plus de toute manière. Alors je monte dans ma chambre, ma chambre sombre, j'y trouve le lit superposé dans lequel je grimpe. De là-haut je peux voir la forêt laide, mais la forêt tout de même. Je regarde longtemps les arbres, comme si eux pouvaient comprendre, me ramener là où j'étais bien. Et je rêve... de mon monde plein de soleil, d'arbres et de fruits, avec les poules, le chien, les promenades interminables en vélo, les étangs, les chats, les chevreuils, les sangliers... En un instant, tout a disparu, la vie a disparu. Je ne vois que du béton, des murs inaccessibles et une forêt qui me rappelle trop piteusement celle que j'ai quittée. Alors sur mon lit, perchée dans mes nuages, et bien trop proche du plafond, j'attrape un livre et rêve d'ailleurs.

3.3 LE CASQUE DE PERSEE

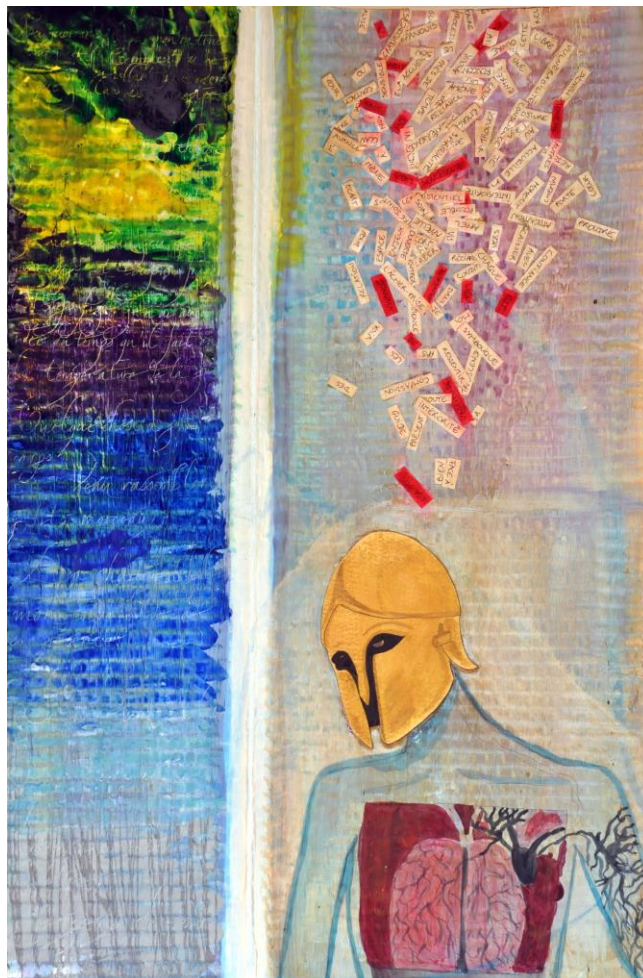


Figure 3 : Le Casque de Persée

Histoire de casque

J'ai 13 ans. Je suis à la table du salon, on travaille un exercice de maths avec mon père. Je ne comprends rien, je ne vois que des chiffres sur le papier, qui s'alignent, des lignes de français supposées expliquer le problème à résoudre. Je suis très bonne en français, je comprends bien et suis toujours la première. Mais ce que je ne comprends pas, c'est comment transposer ces mots si faciles, comment les transformer en chiffres sans âme

et sans histoire? Pour moi, c'est impossible, ça ne se peut pas, c'est un non-sens. Les rares fois où j'y parviens, j'ai l'impression d'accéder à une autre forme d'intelligence, comme si je possédais une toute-puissance transformatrice. Une nouvelle forme de compréhension, supérieure.

Mon père me montre la page d'exercice. Il perd patience. Plus sa voix s'élève, plus une gangue solide vient enfermer mon cerveau et en gagner même l'intérieur. Il est comme grippé, je ne le sens plus capable de comprendre ce qu'il me dit. Un silence lourd, collant, étouffant, me serre le corps et le cœur. Il a posé une question et attend une réponse. Le silence s'attache à ma peau, vient engourdir mes membres. J'ai peur, j'ai peur de lui. Je suis nulle, complètement nulle. Je sais que je le déçois, et pourtant je ne trouve pas de forces pour relever la tête et proposer quelque chose, je suis juste tétanisée, enfermée dans ma tête.

Rien. Le vide. Le néant. Je ne sais rien.

Il commence à crier. « Tu es idiot ou quoi ?! ». Il me domine de sa taille, de son savoir, de ses maths toutes puissantes. Moi, je lis, j'ai mes mondes imaginaires. Je ne sais pas mettre en équation un texte. Je ne sais pas comment on fait. Et j'ai honte. Je voudrais être ailleurs, je ferme les yeux très fort et pense à tous ces gens qui peuvent être ailleurs en un instant avec des pouvoirs magiques. Emmenez-moi ailleurs, dans un autre temps, dans un autre lieu, au-dessus des étangs, au-dessus des vallées, par-delà les confins des sphères étoilées, mon esprit tu te meus avec agilité. Ces vers de Baudelaire me reviennent d'un coup. Je vois du bleu, du vert, des lacs, la nature, des animaux, et mes vrais parents qui m'aiment. Tout défile vite, je vole au-dessus des montagnes et par-delà les océans. Mon corps n'est plus ici, j'ai disparu.

3.4 MELENCOLIA



Figure 4 : Melencolia

Histoire de Melencolia :

Novembre 2003. Cela fait 5 ou 6 jours que je suis hospitalisée. Une semaine que je n'ai pas mangé, bu ou fumé. Je viens de subir un examen douloureux et plutôt embarrassant à l'hôpital St André de Bordeaux. Ce médecin aussi veut m'opérer. Il va ouvrir, enlever les chairs rongées par les ulcères et me poser une stomie temporaire. Je sors de son bureau, une ordonnance à la main.

Je me retrouve dans ce couloir immense, je ne me sens pas capable de rejoindre ma chambre tout de suite. Je marche vers un banc de cette nouvelle démarche que je ne connais

pas. Je suis maigre et désarticulée, je me sens creuse, vide. Je m'assois. J'ai ravalé mes larmes durant toute la fin de l'examen.

Je ne veux pas, je suis fatiguée, épuisée, les larmes peuvent enfin sortir. Du flot silencieux naissent de longs sanglots que je tente d'étouffer avec mes mains. En levant mes bras vers moi, je vois l'étendue du désastre que je suis devenue. Je peux voir mes avant-bras constellés de marques, du bleu pâle au noir, en passant par des teintes violettes. Je ne sais plus combien de fois j'ai été perfusée. Même mes poignets et mes mains sont bleus. La chair a gonflé autour, rougeâtre, c'est très douloureux. Endolorie, triste à mourir. J'attrape mes genoux cagneux de mes mains bleues, et serre fort le tissu et l'os. Les pleurs durent. Pourtant, je ne peux pas rester là indéfiniment. Alors je sors ce que j'ai à sortir. Chaque sanglot me demande une force que je n'ai pas et m'épuise un peu plus chaque fois.

Je me lève, ma feuille encore à la main, froissée. Je vais vers la vitre qui ferme la cour, celle qui empêche de se foutre en l'air, et vais y appuyer ma tête. Je suis en colère. Contre rien en particulier et tout en général. Seulement, je n'ai plus de forces, alors je me résigne à mon sort. Dans ce ventre creux et vide, il doit rester un peu de forces. Je m'appuie au sol sur les deux cannes qui me servent de jambes. Redresse les épaules, mon dos, et tente, dans ce mouvement, de remplir un peu plus mes vêtements. Je respire profondément et visualise mon retour dans la chambre. Je ne dois pas avoir eu l'air de pleurer. Je vais être forte. Cacher comment je vais vraiment, je sais faire. Je vais présenter la chose de manière détachée. Je me gonfle un peu dans mon faux orgueil préfabriqué et ma colère sourde de petite fille malade. Mais c'est une résolution et je m'appuie dessus. Sur mes jambes, dans mes jambes. Je suis droite, maigre et bagarreuse. Je ne me laisserai pas faire.

Vous, les médecins et Crohn, m'avez volé mon corps, ma santé, mon énergie, ma vie. Mais il me reste ma tête et mon cœur. Comme je ne trouve pas le cœur très utile, je prends ma tête. Mon esprit est et sera toujours libre. Quoi que vous fassiez. C'est mon refuge, mon univers. Je gonfle un peu plus ma fausse colère, ma révolte mentale qui ne pèse pas lourd, mais qui me donne assez de forces. Je suis peut-être un peu plus remplie.

3.5 HUGINN ET MUNINN



Figure 5 : Huginn et Muninn

Histoire de corbeau :

Mois de mai 2010 à Montréal.

Nous entrons dans une bâtisse qui se trouve être une boutique de musée. Je regarde les peintures, séduite en particulier par certaines d'aspect totémique. Je ressens quelque chose que j'aimerais porter sur moi. Je pense tout de suite à un tatouage. Le tatouage de cet oiseau qui semble puissant et menaçant à la fois. Je tourne dans la boutique et tombe sur un présentoir de colliers. Et je trouve mon oiseau, celui qui me plaît particulièrement. Et c'est un corbeau. Oiseau de malheur, je pense, ce que j'entends depuis toujours sur cet oiseau. Je sens le désir de le porter sur moi. Sur le présentoir, il y a des explications des symboles des

pendentifs. De ce que je lis, je ne retiens qu'un seul mot : le corbeau est le symbole de la créativité. J'aime cette idée que cet oiseau mal aimé est un symbole positif et créateur. Il cache son jeu lui aussi. Il se transforme. On ne l'aime pas, mais il est bien plus puissant que vous le croyez. Cette idée fait exploser doucement mon cœur et me fait sourire...

Je sors dehors et le regarde longuement. Créativité. Pourquoi cela vient taper à ma porte comme ça? En partant au Québec, j'ai tout laissé. Mes peintures, mes pigments, mon matériel. Et c'était volontaire. Parce que je n'ai pas su quoi faire de tout ça. De mes couleurs, mes recherches, mes recettes de cuisine. Le langage secret des choses que je cherchais dans les couleurs, la géométrie parfaite, l'emploi du nombre d'or, pour faire des œuvres parfaites. Dans lesquelles je pourrais trouver la propre satisfaction de mon travail et de moi-même. Être une vraie artiste, impossible.

C'en était trop. Partir en étant « obligée de tout laisser » m'avait fait un bien fou. Une sorte de libération physique. Mais psychologiquement, le poids est toujours là. Et je trouve un corbeau qui vient me rappeler ce dont j'ai profondément envie et besoin. En secret. Au fond de mon cœur. Mais j'ai peur, je regarde le pendentif, que je trouve de plus en plus beau. Mon cœur se serre. De regret, de déception de moi-même. Un poids est venu, mais aussi une brise d'espoir, cachée au fond de ma tête. S'il est là, ce ne doit pas être pour rien...

Si l'art doit me trouver, il me suivra et trouvera le chemin des 5000 km. En attendant, j'ai le corbeau sur mon cœur. Comme une promesse secrète. J'ajuste le pendentif et me sens un tout petit peu plus moi-même. Peut-être bien parce que depuis que j'ai pris la décision de partir, je ne nie plus complètement cette partie de moi. Mon sternum et mon plexus semblent s'agrandir un peu. Peut-être est-ce mon cœur. Mon cœur de corbeau.

3.6 ATHENA

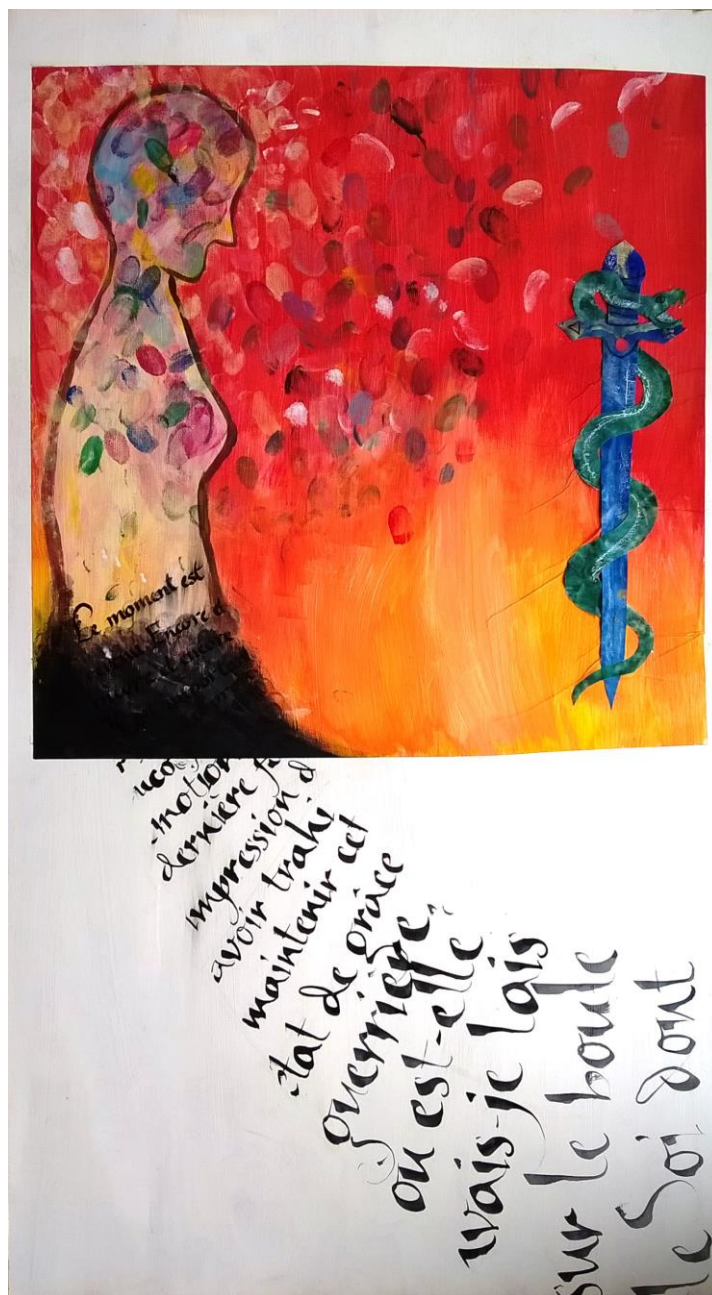


Figure 6 : Athéna

Histoire de guerrière — Athéna :

Je ressortais de chez elle. La nuit est tombée, l'air est doux, mais une certaine fraîcheur flotte. Il fait bon, incroyablement bon. Tout est doux, léger, mes vêtements sont confortables, je marche avec ces pas particuliers que j'ai quand je me sens bien. Ils sont longs, affirmés, comme une mécanique souple, puissante, musclée, bien huilée. Je ne flotte pas, non, je suis sur la terre, mais incroyablement légère.

Un poids immense est tombé de mes épaules par cette simple expérience. Simple? Pas si simple. Mais j'ai réussi. J'ai concrétisé ce désir que je portais en moi depuis des années. Une page est tournée. Rien ne sera plus jamais comme avant, c'est irréversible.

J'ai bifurqué sur Crémazie, je regarde droit devant, les phares des voitures m'éclairent et doivent encore plus faire briller mon regard. Je me tiens droite, fière, j'avance. Mon regard, ma vision des choses, est transfiguré. Même le boulevard Crémazie a une teinte et une saveur particulière. Derrière les gros blocs d'immeubles laids, quelques teintes rouge-orangé colorent encore le ciel. Une teinte blanche aussi. La journée avait été très belle. Quelque chose, ou plutôt tout, a changé. Je me sens vidée de cette morale bien-pensante qui a imprégné et pesé sur toute mon éducation et qui a forgé la femme que je suis. Tout est parti, envolé. Je ne me suis jamais sentie aussi pleine, aussi remplie et aussi légère qu'à cet instant.

J'ai osé. Je l'ai fait. J'ai brisé cet enchaînement. Pas seulement celui de cette fameuse morale, mais surtout, surtout, celle que je m'imposais. Tout, absolument tout, a un parfum de liberté. Le temps s'est étiré. Je me sens forte, vivante, affirmée. Je suis une guerrière triomphante, triomphante sur soi-même. Et j'ai gagné. Je me sens bien dans mon corps et dans ma tête. Tout est fluide, ouvert, coule de source. Je sens mon sang couler dans mes veines, serpentant dans tout mon corps et venant l'abreuver. Une nouvelle lumière vient teinter ma vie, couleur blanche, orangée et rouge.

3.7 DIPTYQUE DU CŒUR



Figure 7 : Diptyque du cœur (1)

Itinéraire :

Je viens d'un mur en béton, très haut, une petite voiture bleue y passe tout près. Un père dedans, un doigt qui le montre. Une petite personne près de moi.

Cap vers l'inconnu! Au royaume du bac à sable et des thuyas! Aux portes glissantes de la cave, effrayante, cachant en son ventre des ténèbres qui engloutissent et d'épouvantables araignées!

Cap au Nord! Au pays plat de la pluie, des cailloux rouges et du vélo. J'apprends l'enfermement au passage. Puis la solitude, la peur de la mort, du noir, des oiseaux, des araignées, et le réconfort des livres. À la lumière des papillons de nuit qui se suicident par amour. Le terrestre a ses atouts, mes fidèles, méfiez-vous cependant des sables mouvants noirs et des dents chevalines mordant vos épaules!

Cap au Sud, camarades! Direction la forêt verte. Je suis reine d'un royaume aux arbres immenses et à la nourriture abondante. Chien, chat, poules, œufs, fruits, légumes, rien ne manque. Je vis dans un château immense, où le mois de mai m'envoie dans sa plus haute tour lumineuse, encore seule, mais solide, pardieu! Dans mon île merveilleuse, rien ne m'atteint!

Cap au Nord, au petit Nord-Ouest, proche de la grosse couronne. Le royaume a cédé la place à la petitesse et l'étroitesse. La conformité et l'écrasement sont sans pitié. Baissons la tête! Nous passerons plus inaperçus des dangers qui nous guettent! La violence verbale et physique commence, puis continue. J'irai dans ma tour d'où le cheval m'a fait descendre, lire et relire, fabriquer des mondes merveilleux où, je vous le jure par tous les elfes, matelots, nous irons un jour!!!

Cap au centre, pour retrouver les racines! Mais lesquelles? J'ai beau chercher, par tous les diables, je ne trouve rien, si ce n'est des coquilles et quelques cœurs vaillants. Portée par ce vent, dans le creuset alchimique, je consens un peu à me transformer.

Cap au Sud-Ouest maintenant, bande de flibustiers! Il paraît qu'on y trouve le plus beau trésor de tous : les personnes du sang. Mêlons-nous à eux et partageons nos couches! La terre est immense, mais la vie petite. Pris en traîtres, nous sommes faits prisonniers par les autorités! Enfermée entre quatre murs et trois autres couches inconnues, privée de liens

du sang, voici ma punition. On m'éloigne d'eux, mais pas de vous, mes fidèles! On m'enferme moi, mais pas mon esprit, ni mon cœur qui s'ouvre.

Cap au Nord, dans la grande ville au bord de l'eau. Ah!! Suivre une belle fille, qui nous abandonne, quel malheur! Privée de mon équipage, je vogue seule, passe par-dessus bord et coule, quelques petites bouées par-ci par-là, mais la peste m'a tirée dans le ventre! J'ai maintenant l'abdomen constellé de petits trous sanguinolents qui m'empêchent parfois de faire selon mon bon plaisir. Je rencontre une femme, par la malepeste, elle est douce et fragile, je me sens forte. Camarades, vous me revenez, je repars à naviguer. Cap au Sud, mais pas trop. Ne tâchons pas d'effrayer la donzelle, elle m'est précieuse.

.....

Hélas! De grosses avaries nous ont touchés matelots, nous devons faire réparer le navire dans le lieu du sang. Le temps de colmater les brèches et de trouver un nouveau cap. Hélas encore, le sang est traître, parle de tout, mais fait son contraire. Nous voici déboutées et mises dehors comme des malpropres, saoules et sonnées.

Cap au petit Nord-Est, mais restons dans le Sud. Encore du sang à retrouver, par nécessité. Il nous y accueille assez froidement. Le sang n'a pas de cœur, en voici la preuve. Par les champs, j'irai trouver un îlot au bord d'une fière route maritime, pour m'y calfeutrer et cacher ce que je suis. Cassant des briques chaque heure du jour et de la nuit, me voici esclave rompue, brisée en deux! Quel malheur!

Quittons l'îlot, évadons-nous, et cap au Sud, mais seulement à quelques encablures, où nous irons quérir fortune dans les brumes de l'enfance, où d'autres îles inconnues nous attendent. À l'abordage! Des monstres marins nous attaquent et s'enfuient, la foudre s'abat sur la nourriture, c'est le temps de l'obscur et du froid. Gardons courage!

Le butin est maigre, et le corps faiblissant. Le sang appelle encore, cette fois bien loin, mais que nous importe, mes vauriens, sommes-nous faits pour l'aventure ou pour picorer comme des canards gras? Traversons l'océan, cap plein Ouest!

.....

Cette terre est étrange, et les habitants bien curieux. La nourriture est infecte. Le sang a de nouveau mis les voiles, qu'il vogue loin, amis, il ne fait que répandre la souffrance et les regrets. Malgré ces avaries, nous tentons quelques percées dans des contrées vierges. L'espace fait du bien, camarades, le corps se porte mieux. Et l'expérience est enrichissante. Doublons, pierres précieuses, un trésor est constitué. Peut-on l'agrandir? Nous nous y employons. Un combat sans relâche nous prend tout notre temps et notre énergie. Prise dans les brumes de Melencolia, je sombre, seule, j'ai beau avoir été attachée, je tombe à terre.

.....

Le compas s'affole, le sextant est brisé, la mer déchaînée. De Charybde en Scylla! Les brisants viennent fracasser la coque, déjà fragile, de notre embarcation. La mer déchaînée nous engloutit. Cette fois, point de bouée, ah si, une petite, froide, ronde et blanche.

.....

C'est terminé, mon équipage m'a abandonnée, je suis seule à la dérive. Le sel vient dévorer mes yeux brûlants de larmes, éblouis par le soleil et la chaleur de l'été. Le ciel est bleu, mon cœur est noir. Dérivant, le corps et le cœur en lambeaux, je finis par retrouver mon navire, échoué, sur son éternelle place. L'amer a fait place à la mer.

Promettant de le réparer, mais n'y croyant plus, je nage parfois dans des eaux plus claires, cherchant nourriture de corps et d'esprit. J'accoste sur l'île de la légèreté, que j'abandonne régulièrement pour retrouver mon vieux rafiote. C'en est trop, je l'abandonne. Il est temps de se refaire un équipage!

Cap au Nord, cette fois seule, personne ne m'en empêchera, je pars chercher des réponses dans le froid du Nordet! L'aventure m'appelle! Dans mon cœur de flibustier, cette question : suis-je encore capitaine de mon propre navire? Le radeau est fragile, les eaux

périlleuses, et avant qu'Hadès rende Perséphone, l'hiver vient figer mon embarcation dans ses glaces. Qu'importe! Sur terre, sur mer, je vogue. Toujours. J'ai enfin compris que le véritable trésor n'est sur aucune de ces contrées, mais sur une terre bien plus sauvage, en friche, et inexplorée :

Cap au cœur !!!



Figure 8 : Diptyque du cœur (2)

CHAPITRE 4 ABSOLVE

Après ces plongées au cœur de l'expérience, il est temps de mettre en lumière Le petit cœur de guerrière et de faire maintenant appel à un mouvement herméneutique interprétatif qui va rassembler toutes ces œuvres ensemble et donner un sens, une direction, vers un chemin d'avenir dans une horizontalité. Une introduction prépare à ce mouvement, qui sera vécu comme une plongée, une chute qu'une œuvre artistique ponctuera. Puis s'amorcera le mouvement horizontal, brusque et foudroyant. Par le récit biographique va se tracer une nouvelle ligne du temps.

4.1 RECIT BIOGRAPHIQUE : DE-MATERNITE

Je suis dans un état de colère, de solitude et d'incompréhension. Les trois sens du mot « sens » : direction, signification et sens des cinq sens n'ont plus aucun sens justement. Quelle est la différence entre patience et autoflagellation?

LE VIDE.

Écriture d'un texte puis immolation par le feu dans un rituel de disparition où j'ai manqué de tout brûler.

Éloge du vide, description du vide.

Je suis miroir, puis invisible.

Écriture des mots à l'envers, de la main gauche, et création. Dans l'œuvre que j'ai créée, j'ai fait une sorte d'œuf, avec une silhouette sombre à l'intérieur. Je veux réussir à toucher la membrane et à relier toutes les choses entre elles. Dans ma vision de mon œuf, je suis reliée. Je ne sais pas à quoi ou à qui, mais il y a un lien, très ténu.

Je veux prendre des couleurs.

Je suis miroir, puis invisible, puis ombre.

Attendre peut-être, mais le cœur se durcit.

Le cœur est plein, j'ai envie de combat. C'est alors le rituel de la chute. 1-2-3-4-5-6. Blessure – consentir — s'abandonner — mouiller l'orteil – plonger — devenir catastrophe... puis mourir, traverser la tempête, trouver la nouveauté – puis l'unité.

De tous ces points je ne sais rien, ne fais rien dans l'ordre.

La blessure, je la connais, mais je replonge dans le vide. Parce que ça en fait partie.

De sens il n'y a pas, juste un vide de sens. Je regarde le gouffre. Le monde ne voit rien. Pourquoi moi je la vois, cette invisibilité, cette « visibilité de l'invisibilité »?

Plonger dans la crise, dans le vide, suspendue. Et si je suis dans mon œuf, qui dit que j'ai envie d'en sortir? Ce que je veux, c'est toucher la membrane pour voir de quoi est fait le vide. Ou plutôt ce qui enferme le vide. Car le vide, je sais que c'est un vide de sens. Vide de présence, vide de projet, vide d'avancée, vide d'avenir, vide de bienveillance. Je sais de quoi il est fait.

Je suis miroir, puis invisible, puis une ombre, et maintenant opaque.

Youhou! Blessure! Viens à moi! Petit, petit, petit... Elle semble émerger, puis repartir. Lâche! Elle repart en suspension, comme moi dans mon vide, je ne prends pas beaucoup de risques. Ce qui fait peur, c'est l'abîme qui va vider l'eau qui me maintient en suspension et va me faire tomber je ne sais où.

De quoi est faite cette matière qui me contient? Et quelque chose m'attache. Je veux toucher la paroi. Elle est rosâtre. J'ai un corps fin, long et asexué, filiforme. Pâle et jaunâtre.

Je suis miroir, puis invisible, puis une ombre, puis opaque, maintenant pâle et jaunâtre.

Ma tête amorce le mouvement vers la paroi. Je ne vois plus le corps de l'extérieur, je suis dedans. Je regarde en haut, en bas, je suis petite dans ce grand rond. Les parois sont loin, rosâtres. Je regarde mon lien, il est attaché à mon bassin.

Il est serré, très serré, mais comprime à l'intérieur. Mes os me font mal. Mon ventre et mon bas-ventre sont contenus. Il n'y a pas de place pour autre chose. Ça se meut comme une masse indistincte et boueuse, dans laquelle on reste coincé et qui aspire.

Ma sœur Marion m'a déjà sauvée d'un tel magma. Sans elle, je serais morte embourbée. Je lui dois la vie. Deux fois. Une fois, elle m'a tirée de la boue qui m'enlisait et allait m'étouffer. Quinze ans plus tard, elle me nourrissait pour que, cette fois, ce soit l'anorexie qui ne m'enlise pas. Mais elle n'est plus là et parfois je me demande si je ne préférerais pas qu'elle soit morte. C'est horrible, mais c'est vrai. Pleurer les morts, on peut le faire. Pleurer les vivants, c'est plus difficile.

Je volette vers la paroi. Mon lien me fait mal. Mon cœur cogne. Qu'est-ce qui m'enferme? Je veux toucher. Ou peut-être pas. Je lève mon bouclier, cela fait mal au plexus. Je dois l'écartier si je veux savoir. Me protéger du mal, je me dis que personne ici ne me veut du mal. Si ce n'est moi. Je sais de quoi elle est faite cette paroi, je le sais très bien. Je vais me cacher combien de temps? La colère monte. Ta plus grosse blessure n'est ni ton accident de cheval, ni ta maladie, ni l'acceptation de ton homosexualité. C'est quelque chose que tu as à peine souligné, noté, dans ton mémoire. C'est ce qui a amené à cette dépression profonde, aux médicaments et à la séparation. La paroi, elle sera sûrement tout ce que tu imagines. En totalité. Et même plus. Ce qui te rendra folle. Ce qui t'a rendue folle, folle de chagrin et de douleur.

Je lève quand même mes bras vers la paroi. Ils sont maigres, fluets, ma peau pâle. Je ne sais même pas si je suis une fille ou un garçon. Je ne sens pas de poitrine, juste un creux dans ma poitrine et mon plexus. À l'endroit de mon sexe, je vois cette espèce de lien, qui enveloppe tout mon bassin. Je n'ai pas de sexe.

Je suis miroir, puis invisible, puis une ombre, puis opaque, puis pâle et jaunâtre, je n'ai pas de sexe.

J'approche. La chaleur monte. J'y pose une main, puis l'autre. La chaleur monte doucement, un peu, dans mes mains. Je la bloque, je le sais. Mon ventre est contracté, il est dur. Je touche, mais je ne sens pas. Peut-être que la direction n'est pas la bonne.

Ce lien me gêne. Il gêne ma concentration, mes gestes, mes mouvements, mon ressenti, même mon humeur. La paroi est moins urgente, ce lien me torture. Il emprisonne mes organes, mon squelette et mon pouvoir de vie. C'est sûr que ça ne peut pas marcher. Comment puis-je porter un enfant avec ça? Comment être une terre d'accueil avec cette chose qui comprime tout? Je ne sais même pas si je suis une femme. Si j'étais une vraie femme, j'aurais pu concevoir alors, non? Un enfant ne fait pas de toi une femme, je sais. Pourtant j'ai été niée dans ma féminité. Et je culpabilise tellement!

Alors maintenant, cette question : Comment faire un mémoire sur la création comme outil d'incarnation, alors que je n'ai même pas été capable de créer la vie et de donner de bonnes conditions de création dans mon propre corps?

Absolve



Figure 9 : Absolve

Mars 2013. Régine et moi sommes sorties, pour prendre l'air. La neige a commencé à prendre une teinte grisâtre morne comme seule Montréal peut en produire. Il fait froid et un soleil encore plus glacial teinte vaguement le ciel en jaune vif et froid. Nous marchons

sans trop parler. Ce n'est pas une promenade agréable, à vrai dire, elle ne sert à rien. Elle me fait juste empêcher de retenir mes larmes pour ne pas pleurer en plein hiver et devoir sortir des mouchoirs de ma poche ou me cacher des passants.

Ça n'a pas fonctionné. Encore. En juillet, au sommet de ma forme physique et de ma ligne, Régine me parle de faire les inséminations. Mais au lieu d'elle, ce serait moi. Parce qu'elle reprend des cours. Et mon boulot commence à me taper sur le système. Si je suis enceinte, j'ai le retrait préventif. Je me revois sur le gazon des archives, interloquée par cette proposition. Comme c'est elle la plus âgée, il avait toujours été question de commencer par elle. Elle argumente, ma première réaction est que je n'en ai pas envie. Pas tout de suite. Je vais y réfléchir.

Finalement, comment refuser? J'ai envie d'un enfant, depuis toujours. Mais ma vie en France me condamnait à la stérilité étant donné les lois. Et puis, je ne veux pas « faire subir ça » à un enfant. Faire subir mon homosexualité. Supporter les moqueries, moi je les ai si mal supportées à l'école, comment je pourrais armer un enfant? Et puis j'ai une maladie auto-immune, que je risque de transmettre. Les risques sont faibles, mais ils existent. Parent homo et malade? Non, je n'aime pas les enfants de toute manière. Jamais je n'en aurai, et ça ne me manquera pas. Ça pue, c'est chiant, on n'a plus de vie, on devient dépendants, et si le chat est la personnification de l'ingratitude, l'enfant n'est vraiment pas loin derrière.

Finalement... Avoir un enfant avec la femme que j'aime et qui m'aime. Serait-ce enfin notre chance? Notre but? Élever un enfant avec elle. S'il y a une chose dont je suis sûre, c'est qu'elle sera une mère géniale. Et cette peur de reproduire les humiliations de mon père qui m'ont détruite? Elle sera là. Nous serons deux, gardiennes l'une de l'autre de nos propres travers.

Si je n'ai aucune idée d'où vient mon nom de famille, j'ai toujours eu quand même l'envie de le transmettre. Malgré les rimes : « connasse », « chiasse », « pétasse ». Je vois bien ici mon sens du devoir filial, si bien élevée, conditionnée. Je l'ai pourtant tant haï ce

nom, du temps de mon adolescence! Mais nous sommes 4 filles. Le nom, déjà rare, va se perdre. Et mon père voulait un garçon, c'est sûr. Il voulait appeler Julie : Marc Junior si ça avait été un garçon. Et il voulait un 5e enfant. S'il y a tout de même une chose qu'on ne peut pas reprocher à mon père, c'est d'être misogyne. Élevé par sa grand-mère, un peu par sa mère, pas vraiment par son père. Ses parents étaient plus des soutiens financiers, des ouvriers qui travaillaient dur. Je me suis toujours demandé s'il était désiré par ses parents. Je pense que non. Son père ne l'a reconnu qu'en 1980, un an avant ma naissance, par la faute de son divorce tardivement prononcé, mais tout de même. Mon grand-père. On me disait que j'avais son caractère, ce qui est loin d'être un compliment. Rescapé des camps de concentration, il y a laissé une partie de sa santé mentale et y a perdu toute foi en l'humanité. C'était loin d'être un imbécile, je me souviens qu'il lisait énormément, je ne me rappelais plus. Il nous faisait si peur!

Bref, ce n'est même pas ce nom de famille à lui que je veux transmettre. C'est celui de ma grand-mère paternelle. Mon grand-père était marié pendant la guerre. Fait prisonnier, évadé, hors-la-loi, arrêté par la police française, livré aux Allemands, envoyé au STO. Et saboter les usines du STO, ça envoie en camp de concentration, Papi. Revenu en France en 1945, pesant 45 kilos, il retrouve sa femme mariée à un autre homme et avec d'autres enfants. Il fuit et maudit le monde. Mon père est le fruit de sa rencontre avec ma grand-mère, mais c'est un enfant naturel, il ne peut pas porter le nom de son père, il prend donc le nom de Sasias, le nom mystique et mystérieux. Qui semble ouvrir une porte à la communauté monde juive pour ma grand-mère. En gaulois, cela veut dire « seigle », de là à savoir si c'est un nom aussi ancien...

Mon homosexualité me condamne à la stérilité. Dieu que j'ai voulu une vie « normale »! Celle qu'on m'avait apprise, celle qui est acceptable, celle qu'on peut présenter à tous sans trembler de peur, celle dont il n'y a aucune raison d'avoir honte! Avoir le coup de foudre pour un homme. N'en trouver aucun attirant d'une quelconque manière parce qu'un homme, un seul sur cette planète est pour moi. Ça ne marche pas comme ça, hein? Ne pas nommer ni discerner cette attirance pour les filles. C'est horrible,

honteux, contre la morale et la religion. Il faut se fondre dans la masse et avoir une vie bien gentille, que mes parents soient fiers, parce qu'un jour je leur montrerai de quoi je suis capable.

Je tourne autour du pot, encore, hein? Ouais, c'est plus facile, effectivement.

Je reviens à la neige alors, au froid, à la rue d'Iberville qu'on vient de traverser. Régine me tient le bras, parce que je chancelle. Je me sens laide, difforme, car j'ai grossi à cause de l'arrêt du tabac que j'ai noyé dans le Nutella. Pour ce projet, pour cet enfant. Qui n'arrive pas. Dieu que c'est impersonnel cette clinique, ces médecins, ces examens, ces pys à rencontrer pour prouver qu'on peut être parents. Quand deux toxicos baisent ensemble, ils ont passé un entretien, eux, pour savoir s'ils étaient aptes? Cela ressemble juste à une humiliation. Nécessaire selon le bon sens commun, mais humiliant tout de même. « Y a-t-il des violences entre vous? » Je me revois la pousser contre un mur une fois lorsqu'elle m'avait avoué son attirance extrême pour un de ses collègues. Honte qui me submerge. La colère, mon péché capital. La colère, pour aveugler la peur de l'abandon... Je m'éloigne encore. Je chancelle, titube comme une droguée, saoule de chagrin. Moi qui ai les hormones parfaites, les résultats d'une fille de 20 ans. Je suis très fertile, je n'ai même pas de traitement hormonal tellement c'est génial. Et pourtant, rien. Tous ces tests d'ovulation, ce stress de prises de rendez-vous, cette gestion de tout. Régine est tellement prise par ses cours qu'elle ne s'aperçoit même pas que je suis en train de sombrer. Elle m'accuse même de ne pas être assez là pour elle. Un peu avant ce quatrième essai, elle a une prise de conscience, elle se rend compte que j'ai géré les inséminations seule. Elle arrive, peut-être est-ce déjà trop tard. Mais elle m'a tant manqué ces derniers mois! Je veux la retrouver, c'est avec toi que je veux faire un enfant, pas seule. Ce n'était même pas moi qui devais le porter! Elle m'avouera plus tard que c'était uniquement par peur qu'elle ne l'avait pas fait, pas pour ses études. Je me sens trahie, dupée, j'ai enduré tout ça pour rien!!

On arrive près de chez Natacha, on n'est pas loin, on va sûrement s'y arrêter un moment. Mes larmes coulent par intermittence, c'est fatigant. Ce n'est pas comme si c'était la fin du monde, et pourtant ça l'est. Quand je pense qu'on se disait qu'il naîtrait en

octobre, donc ce serait chiant, car ce serait l'anniversaire de la mère de Régine pas loin et qu'on préférerait qu'il ne soit pas balance. Quelle connerie! J'ai des hoquets de chagrin, je marche et vois à peine le sol. De toute manière, Montréal n'est jamais aussi laide qu'au mois de mars, alors qu'est-ce que ça peut bien foutre? Je bifurque dans une ruelle, pour m'appuyer contre le mur, c'en est trop, j'ai le soleil dans les yeux, mais ils ne voient plus rien, des sanglots m'envahissent, je ne suis plus capable de faire un pas. Je pleure, m'affaisse dans la neige comme un tas inutile. Je vois ma vie défiler, les essais, le donneur, Régine absente, le harcèlement que je vis au travail avec un collègue qui tente de me faire virer, ma solitude en couple. Cette foi que j'avais de tomber enceinte, de partir de mon emploi, de faire quelque chose qui compte avec Régine, pour une fois. Tout s'est désagrégé. Partie, vide, je suis vide, totalement vide. Et j'ai grossi, je me sens mal dans mon corps, mal dans ma tête, mal dans ma job, mal dans mon couple, tout ça ne mène à rien, ne donne rien.

Qu'est-ce que j'ai fait de mal? Me relever trop vite de la table? Avoir toussé ou éternué au mauvais moment? Tout est stress de faire ça, tout. J'envie, mais j'envie tellement les hétéros !!! Moi je n'aurai JAMAIS d'enfant qui me ressemble à moi et à ma blonde, jamais, c'est un deuil difficile à faire. Et mon utérus qui se tord complètement pour la deuxième fois et qui transforme les inséminations en torture. Le médecin est obligé de saisir le col avec une pince pour le déplier, car il s'enroule sur lui, comme en protection. Je l'ai vu sur l'échographie, et je le sens maintenant quand il le fait. C'est une sensation étrange et que je n'avais jamais ressentie. Protection. Mais en protection de quoi, merde?! Je le veux cet enfant, de tout mon cœur. Oui, on n'est pas prêtes, oui on n'a pas de fric, pas de statut stable, mais on a de l'amour, ça oui, à revendre, et à revendre encore. Avoir cet enfant, je sais que cela changera tout. Tout. Absolument tout. Et je veux devenir cette personne que je sens au fond de moi qui se battra de tout son corps, son cœur et son âme pour lui offrir une belle vie.

Parce qu'il ne l'aura pas facile. Deux mères, pas beaucoup de gars dans notre entourage. Nos familles sont à 6000 km. Et quand nous avons annoncé à mes parents que

nous faisons des essais, ma mère s'est enfuie encore dans son mur de silence. Et mon père, par une argumentation soignée et pragmatique, a dit qu'il ne pourrait pas considérer cet enfant comme son petit-enfant. Et que l'insémination devait servir aux couples qui avaient de vrais problèmes de fertilité. Pas nous. Pas le droit. Condamnées à l'infertilité, car nous avons péché? Mais je n'ai jamais choisi d'être homo, moi! Si tu crois que c'est facile. J'ai tant voulu mourir, et tu me dis ça? Moi qui pensais, qui espérais plutôt, connement, stupidement, que vous alliez être heureux d'être grands-parents. Que le nom serait transmis, qu'il ne mourrait pas avec nous. Pas né, pas conçu, déjà rejeté. Le premier petit-enfant, ils changeront d'avis comme tout le monde nous dit. Mais le mal est fait, les phrases dites, la sentence prononcée. Pourquoi j'ai une aussi bonne mémoire, pourquoi? C'est une malédiction parfois.

Et bien là ils seront contents, ça ne marche pas de toute manière, heureux, hein? Comme ça vous n'aurez pas à expliquer ça à la famille ou aux amis, les vieilles rombières argentées de Sare et de Biarritz, femelles désœuvrées et inutiles que leur vie de femme au foyer a poussées à la dépression et au scrapbooking. Tant mieux, hein?

Le monde entier s'est fissuré, une faille ouverte, un tremblement de terre. Je serais soulagée si on me disait que je vais mourir, là maintenant, dans cette ruelle. Oh oui, s'il vous plaît, enlevez-moi ce fardeau! C'est juste que... j'aurais tellement aimé le connaître cet enfant-là, tellement! Régine n'est qu'une masse près de moi, elle pourrait aussi bien ne pas être là. Après lui en avoir voulu de son absence, j'étais heureuse de la retrouver. Alors ça devait marcher cette fois-ci, hein? Eh bien non, je suis condamnée. Mais qu'est-ce que je fais mal? Je m'en veux tellement!! De ne pas offrir à ma femme un ventre rond qu'elle pourra embrasser et caresser, de rire de son stress. De la voir sûrement elle aussi, surtout elle, sortir de sa torpeur dans laquelle elle se complaît depuis 10 ans. Elle ne bouge pas, n'arrive à rien, alors un enfant, ça va la réveiller, non? Sinon quoi? Moi, ça fait onze ans que j'essaie de la faire bouger, mais rien ne se passe. Là enfin on prend une décision importante, on veut enfin bouger, avoir un projet important et beau. J'ai passé des années à essayer de la convaincre, à me battre tout le temps pour qu'on bouge. Le Québec, c'est moi.

La demande en mariage, c'est moi. Ses études, c'est moi qui l'ai obligée à le faire, elle en mourrait d'envie. Et c'est grâce à mon boulot de merde qu'on les paye. Je sue sang et eau avec mes handicapés mentaux et mon collègue débile, à diriger cette fondation, à supporter tous les matins la présence de la fille de trois ans de la patronne, qui risque sa vie à chaque crise d'usager, c'est-à-dire toutes les demi-heures environ. À voir cette enfant grandir là-dedans, au mépris des employés qui doivent s'en occuper, de ce connard de Marc-André qui justifie sa fainéantise en s'occupant de sa fille. Connard incapable, débile profond. Comment ce type a-t-il pu devenir père? Pourquoi lui, il a le droit? Et il a juste eu à coucher avec sa femme, c'est tout. Ça m'écœure, j'en veux au monde entier. À tous ces parents irresponsables qui ont des enfants n'importe comment. À ces pervers qui les violent ou les battent, à ceux qui les abandonnent. Je repense à cette nouvelle du *Styx coule à l'envers*, de Dan Simmons, où le conseiller d'orientation vengeait les enfants maltraités de leurs parents irresponsables. Le chasseur qui violait sa propre fille à peine pubère. Le cœur me soulève, la colère est si forte que je ne vois que des rayons jaunes dans mes yeux, des éclairs de haine me sortent par tous les pores, je tuerais en cet instant. Je ne supporte plus d'entendre parler d'avortement ou de contraception. Problèmes d'hétéros que je ne connaîtrai jamais. Jamais. Voir des enfants est une torture. En poussette, en chaise haute, au restaurant, au supermarché. Depuis quand y a-t-il autant d'enfants? Jamais vu autant de femmes enceintes, de magasins d'accessoires pour bébé, d'ailleurs depuis quand y en a-t-il un juste à côté de ma job, alors que cela fait trois ans que je passe devant, à pied, pour aller travailler?

Tout est brandi comme une humiliation, une incapacité. « Peut-être que ce n'est pas le bon moment? » « Peut-être qu'il aurait été handicapé? » « Peut-être qu'il aurait été malade? » « Peut-être que tu dois quitter ta job avant? » Peut-être que vous pourriez fermer vos gueules de merde et me laisser dans mon trou, connards, je ne vous ai rien demandé!

Et pourquoi on l'a raconté à tout le monde ce projet, hein? On était tellement sûres de notre coup. Tous nos proches le savent et demandent, évidemment. On aurait dû fermer nos gueules. Pour Régine, c'est facile, elle n'a rien à faire si ce n'est me tenir la main

pendant les inséminations, et encore. Moi, je suis le visage cuisant de la défaite, du « fail », de la nullité, de l'improductivité. Rien ne marche, mon corps n'est qu'une merde juste capable de me filer des crises d'arthrite et des ulcères. Rien d'autre. Mon regard est fuyant, j'ai honte, tellement honte, j'ai tellement investi là-dedans, tellement mis d'espoir dans mon couple. Régine. L'accompagner chez le psy, chez sa mère, vivre avec sa sœur qui va mal, me taper ses crises d'angoisse, ses peurs irrationnelles, passer ma vie chez le médecin, avoir arrêté de peindre quand elle est rentrée dans ma vie. Là, je pouvais faire quelque chose de bien. Avec mon corps. Mon corps, qui ne m'a jamais offert que de la graisse superflue ou de la maladie. C'était moi, de moi, par moi. Les spermatozoïdes sont sélectionnés, triés, ce sont des vainqueurs, avec déjà des grossesses à leur actif. C'est moi le problème. Moi avec mon groupe sanguin idiot et mon taux de je ne-sais quoi qui m'oblige à prendre des donneurs particuliers, ce qui réduit les choix de donneurs au quart à peine. Et maintenant, ce putain d'utérus qui se tord, comme pour dire non. Mais qu'est-ce qui lui prend? Putain, je veux un signe, merde, je veux savoir. Si je tombe enceinte, c'est la preuve que le projet est juste, que tout est juste, que notre couple est juste.

Mais ça ne marche pas. Pas du tout. Alors? C'est quoi la suite? Pas de suite, aucune suite, nient suite. Je m'en fous, je peux bien mourir maintenant. Comme pendant la visite des papillons au Biodôme avec Julie. Tous ces enfants, que je n'aurai jamais. Onze ans en couple, on aurait pu avoir deux, trois, quatre enfants. « Dans un couple normal », je me surprends à penser parfois. Quelle horreur! On dirait ma mère. Avec sa célèbre phrase : « Toi et tes tendances... », avec tout ce qui peut être implicite dans ces petits points...

C'est injuste. C'est un châtiment. C'est une punition. C'est un signe. Je cherche, dans ma neige sale et grise, un sens, une explication, quelque chose à quoi je peux me raccrocher, non pas une pensée magique, je n'en suis plus là. Non, quelque chose de concret, qui donne un sens à tout ce qui se passe ces derniers mois. Les pires que j'ai connus. Mais il n'y a rien, rien. RIEN. Mon visage en larmes enfoui dans mes mains, mes gants sont trempés, il n'y a aucune issue. Aucune. Je vivrai le reste de mes jours avec cet échec.

Ça aurait pu en être fini de me lever le matin avec une boule dans le ventre et d'aller travailler en pleurant. Ça aurait pu être beau et drôle d'aller acheter des couches et de faire une chambre d'enfant. Ça aurait pu être encore plus beau de voir le regard de ma femme vers moi, la femme qui la fait mère, qui lui donne un enfant, une raison de vivre, de se lever le matin et qui fait qu'on veut manger le monde avec tout ce qu'on a dans le ventre. Cela l'aurait réveillée, j'en suis sûre. Elle aurait trouvé enfin cette force que moi je vois en elle, si puissante, cette détermination à faire quelque chose de sa vie qui ne soit pas Archambault, quelque chose qui lui ressemble, pas une jobine de merde, quelque chose de beau, de grand. Une lumière. Je la visualise avec notre bébé dans les bras. Elle est si belle! J'ai tellement confiance en elle, c'est magnifique, les larmes montent, mais ce sont des larmes de joie. Nous l'avons fait, nous avons réussi, envers et contre tous. Malgré ma sœur, malgré ta mère et ton passé, malgré ta peur de la mort qui frôle la folie, malgré mes parents qui ne veulent pas de cet enfant. Pas grave, hein? On s'est déjà renseignées pour avoir des grands-parents de substitution, « Grand-mère caresse » ça s'appelle, où les enfants peuvent avoir des contacts avec des personnes âgées qui rappelleront leurs grands-parents absents, par la distance ou par l'idéologie. On a tout prévu, hein? On est bonnes quand on travaille ensemble. Pourquoi ça n'arrive pas plus souvent? Pourquoi tu rejettes tout par ta peur, par ton scepticisme, par ton manque d'ambition? Pour toi, me rencontrer a été le point culminant de ta vie, et tu ne prends les journées avec moi que comme le plus beau cadeau que la vie pouvait t'offrir, alors pourquoi demander plus?

Moi, je veux plus. Quoi, je ne sais pas, mais je veux plus, bien plus. Pas d'argent par tas, ou de pouvoir, non. Une vie d'aventure, de risques, de joie, de peines, de folies, d'amour fou et de voyages. Attendre d'être deux pour le faire, ou trois, comme ton mot de passe du boulot que tu changes en Aurélie3, « parce qu'on sera bientôt 3! » Que tu dis fièrement avec ton beau sourire enfantin aux dents écartées. Que j'aurais aimé t'offrir tout cela, mon amour, femme de ma vie. Mais maintenant? C'est sûrement un signe qu'on n'a rien à faire ensemble. Tu te souviens quand on s'est mise en couple, et que trois jours plus tard je faisais ma première crise d'arthrite? Avec, dans ma tête, cette première pensée que je ne t'ai jamais avouée : que j'avais mal au dos, car je venais de me mettre un poids dessus

trop important, en parlant de toi! Toutes ces crises d'angoisse que tu faisais, à cause de nos conversations, sur ta mère, sur ta sœur, sur la mort de ton père, sur la mort de ta deuxième sœur, sur la vie, etc. Tout cela me revient, nettement, je ne voulais pas rester avec toi, je savais que ce n'était pas ma place. J'ai voulu partir, tu t'es jetée à mes pieds, je t'aimais tant. Je t'ai relevée. Et on a tenté de marcher ensemble. Avec les défaites qu'on sait. Depuis qu'on est ensemble, tout foire. Nos études d'Histoire, ce mémoire de merde, la peinture, mes parents qui me mettent dehors, qui nous mettent dehors, ma crise inflammatoire, Max qui veut me poursuivre en justice pour la propriété des blasons de mon mémoire. Aurore qui nous harcèle et n'est plus notre amie, l'isolement et le repli dans lequel on s'enferme.

Le Québec m'a libérée. Soirées, boisson, homosexualité qui ne vaut pas des insultes dans la rue ou une menace de pétition par mes collègues de travail pour que je ne me change plus dans les mêmes vestiaires qu'elles. Fini. Libération! Mais ce putain de Québec peut nous faire avoir des enfants, qu'on pense trop, réfléchit trop, livres sur la maternité achetés, tous les livres sur l'homoparentalité lus, pour notre insécurité. On y va enfin. On va y arriver.

Ben non, comme on dit. Fini. Je veux mourir. Là. Maintenant. S'il y a vraiment une quelconque puissance supérieure, elle peut au moins avoir la décence de libérer le monde du déchet humain que je suis. Mais ce serait de devoir poser les yeux sur moi et, pour ça, la puissance supérieure a sûrement mieux à faire, non? Et Régine qui parle, je n'entends rien. De toute manière, on n'est pas loin de chez Natacha, elle va sûrement aller m'y larguer comme un paquet, parce qu'elle ne sait plus quoi faire, et surtout plus quoi dire. Je lui en veux tellement! Je ne voulais pas les faire ces inséminations au départ, c'était toi qui devais les faire! Mais tu as eu peur, tes cours étaient plus importants que notre projet. Mais tu ne rajeunis pas, tu sais? Je voudrais me recroqueviller comme le fœtus que je ne porterai jamais, m'enrouler sur moi-même, m'enrouler tellement que je disparaîtrais. Comme ça, au moins, je ne sentirais plus rien. Ce sera fini, over! Cette pensée est presque réconfortante, mais une lame chauffée mon cœur à blanc, mon cœur qui aurait bien voulu donner plus d'amour.

Alors voilà, c'est le temps des rencontres avec la travailleuse sociale, rendez-vous que m'a pris Régine quand j'ai voulu mourir un matin en me levant encore pour aller me faire humilier à mon travail par mon collègue, et cracher dessus ou battre par les usagers. C'est le temps des recherches pour quitter mon travail malgré mon visa de travail qui m'y enchaîne et de l'incompétence des organismes soi-disant aidant les immigrants. C'est le temps de l'alcool, qui fait bon ménage avec mon humeur, au moins on voit tout en grand à ce moment-là. Le problème étant que ça ne dure pas longtemps. C'est le temps de l'impatience avec les usagers du centre, de mes mots durs envers eux, de mon attitude déplorable qui me fait haïr de la patronne et de son connard de chum. Je n'en peux plus. Mais après tout, haïssez-moi et crachez-moi dessus, que suis-je? Une immigrante blanche invisible enchaînée à ce trou à rat par l'immigration. Une fille homo que ses parents ont foutue à la porte et qui n'a jamais eu de chambre à elle dans leur maison. Une grosse dinde inutile, flasque et grise. Inutile. Improductive. J'ai été nulle en peinture, nulle en études que je n'ai pas su faire fructifier, me voilà dans un espace de travail qui sent la merde et la bave. Les seules couches que je ne changerai jamais. Je ne sais plus changer que des couches d'adultes, tu me diras, donc bon.

Pause. Arrêt. Réflexion. On arrête les essais, ça devient dangereux. Mon dos va mal, mon poids est catastrophique, ma tête est en péril, ma santé mentale n'existe plus. Je me sens humiliée. Je devrais avoir deux ou trois enfants déjà. Si on avait été plus actives plus tôt, on aurait pu aller en Espagne ou en Belgique. Mais tu n'avais pas l'air de vouloir, ni de m'y pousser. Et puis avec quel argent? Avec notre maison sans chauffage qui tombait en ruine, nos boulots à mi-temps, et encore quand je pouvais travailler, pas quand j'étais en arrêt de travail à cause de l'arthrite. Travailleuse handicapée, tu te souviens? C'est là-dedans que la médecine du travail m'avait classée. À devoir suivre des stages pour les travailleurs handicapés, à devoir justifier mes études et expliquer comment j'avais fini serveuse : parce que mes parents nous avaient mis à la porte avant que je puisse leur dire que je voulais partir faire mon CAPES pour devenir prof. Je n'avais pas les moyens de payer des études; 40 h par semaine de cours, je travaille quand?

Tout ça, c'est passé, c'est fini, je sais que je donnerai cent mille fois mieux à mon enfant. J'ai peur de reproduire, mais j'ai confiance en nous, Régine. Bon, finie la lueur d'espoir, ça me fait chier! Je tombe dans le morne, l'ennuyeux, le camp d'été s'en vient, je pense à autre chose. Je cours, je fais mal à mon corps. Il ne dit rien, s'en fout, et finit par maigrir! Yes, au moins une chose que je réussis à contrôler!

Au mois d'octobre 2013, je vais suffisamment mieux. J'ai démissionné, et toi Régine, tu nous fais vivre. Je n'ai pas le droit de travailler, je suis illégale au Canada, plus de visa. Et pourtant, on essaye, une cinquième fois. La veille de l'insémination, je me suis réconciliée avec Natacha, qui n'avait pas été là non plus pour ce que j'avais vécu au début de l'année. Et puis elle est tombée en partant de chez nous. Hôpital, rentrer chez nous à deux heures du matin et insémination à 8 h. Sûr que ça n'allait pas fonctionner. Mais la promesse que Régine reprenne les essais après moi me donne de la force.

On essaye, je suis là, plus de la même manière, et j'en suis infiniment soulagée. Elle va pouvoir voir, peut-être, de quoi elle est faite cette culpabilité d'être incapable de créer une vie, de la porter, lui donner de la place, de l'espace, d'être suffisamment bien. C'est quoi la recette pour concevoir? Être con? Irresponsable? Stupide? Drogué? Alcoolique? Il y a une usagère à mon ancien centre qui a le syndrome alcoolo-fœtal. C'est affreux à voir, et c'est horrible de se dire que cette femme qui l'a eue n'a sûrement pas eu à passer le dixième des examens que nous devons passer. Et le donneur? Le même? Un autre? C'est sa faute à lui tu crois? Je suis allergique au sperme? Toi tu es bisexuelle, ça devrait peut-être être mieux accepté par ton corps?

Une fois. Deux fois. Entre-temps, obtention de la Résidence permanente. Deux ans d'attente. Je ne suis même pas si heureuse que ça. Je la paierai sûrement avec quelque chose de précieux, cette bonne nouvelle, non?

Trois fois. Quatre fois. Quatre échecs. Tu le vis différemment, tu ne culpabilises pas comme moi, et je t'en veux un peu. Avec cet orgueil que tu traînes tout le temps avec toi, ça ne devrait même pas m'étonner en fait. Et puis je suis la reine de la culpabilité, je le sais.

J'essaye autre chose. Janvier 2014, nouvelle année, nouveau projet : lancement d'entreprise, non? L'art revient, encore dans mon décor, lui que j'abandonne régulièrement et souvent rageusement, je l'ai laissé en France, mais il est revenu quand même. Comme un boomerang. Bon, pas ceux qu'on vend en vrai, ça ne marche jamais comme dans les films. Un imaginaire, qui fait vraiment la job. À propos d'imaginaire, le mien est si développé que j'ai envie d'en faire quelque chose. Tu te souviens que je voulais faire de l'art-thérapie quand j'avais 20 ans, mais qu'aucune formation n'existait? Et bien maintenant, boomerang!! Alors, tiens, je ne suis peut-être pas grand-chose, mais j'ai voulu faire des études d'art depuis des années, alors je m'inscris à l'UQAM en enseignement des arts, allez! Comme ça au moins, je pourrais devenir prof si je n'arrive pas à rentrer à Concordia pour devenir art-thérapeute.

Mars 2014 : « Votre candidature est refusée ». Avec cette voix de papier, qui écorche tout, tu sais les petites coupures qu'on se fait avec une feuille et qui font très mal? Et ben une feuille de papier, ça peut couper ton doigt, mais ça peut aussi couper ton cœur, tu le savais? Alors je te l'apprends. Là c'est la chute. Vertigineuse, sans retour. Ton absence dans mon ventre et dans celui de la femme que je ne suis plus sûre d'aimer revient en force. Je suis trop éparpillée, manque de cohérence, c'est ça qu'on me dit. Là j'explose, d'un coup. C'en est trop. Je m'engueule avec ma chef, je me recroqueville encore plus. Tu sais, il y a trois choses dans la vie dont j'étais à peu près certaine :

1. D'avoir mon permis de conduire du premier coup
2. D'avoir un enfant facilement
3. D'être acceptée en arts

La vie est ironique, tu ne trouves pas? Jamais je n'aurais pensé réussir mes études sans redoubler une seule fois, ou avoir une médaille d'argent en judo, ou être douée en enluminure et en calligraphie. Mais les seules choses que je pensais palpables, faisables? Eh bien non, la vie elle fait ça. Elle te donne des indices, et puis elle te fout une grosse claque dans la gueule. Tu y croyais? BAM!! Dans ta gueule de conne!! Bien fait! C'est Dieu qui t'a punie, comme disait ma mère! À quoi cela sert-il, hein? À quoi? Tout ce que je

touche ressemble à de la merde. Cette formation en lancement d'entreprise ne sert plus à rien. Je la foudroyais bien en l'air, histoire de pousser un peu l'autodestruction. Mais non! En bonne fille de militaire, je suis bien trop disciplinée pour ça. Et je présente mon projet en plus! Tu sais, celui qui ne verra jamais le jour? Celui pour lequel je me serais battue de toutes mes forces pour toi, parce que j'aurais eu une raison de me battre. Faire retrouver un potentiel créateur aux personnes en maladie auto-immune! Avec l'orti-thérapie, les pigments, tout ce que je faisais bien avant. Je présente un projet mort. Devant toutes ces femmes qui ont fait la formation avec moi, je présente un avortement, tué dans l'œuf. J'accouche et je saigne devant elles, pour prouver à toutes mon infertilité. Pour montrer tout ce que je peux avoir de beau dans la tête et dans le cœur, mais qui jamais ne verra le jour. Parce que... je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Avant de sombrer dans mon château de carton sans porte et avec des meurtrières pour pouvoir tuer de l'intérieur, je me plonge dans les pics qui hérissent le château, pour figurer la maladie. C'était ça qu'on présentait, une boîte qui personnalisait notre projet. Je l'avais faite en forme de château, parce que j'aime ça le Moyen Âge, je te l'ai dit? Ah oui, autre chose, la dame que tu ne connaîtras jamais et qui m'a amenée à la maîtrise, Agnès Noël, elle était là aussi, et elle m'a parlé de la maîtrise avant que la colère, la brume et le repli m'engloutissent complètement. Je te l'ai déjà dit que j'ai de la mémoire, à vouloir m'en enlever une moitié de cerveau parfois, pour pouvoir aussi arrêter de trouver des formes, ou des goûts, ou encore des couleurs aux gens. C'est fatigant. Et en plus, tout le monde s'en fout, ça ne sert à rien.

C'est le joli temps, joli, joli temps, des médicaments. Mon Dieu, heureusement que tu n'es pas là, je chanterais des chansons peu recommandables! Ça m'a rendue folle, tu sais, de ne pas t'avoir. Tu ne le sais pas, mais Régine m'avait offert un livre fait par des infirmières du CHUM de Montréal, sur le deuil des parents qui perdaient un enfant. Pendant la grossesse ou après. Ce qui était frappant, c'est que peu importe la durée de gestation, les « parents » éprouvaient la même peine. Exactement la même. Ce livre m'avait fait un bien fou. Je ne me sentais pas légitime de te pleurer, tu n'existais même pas. On pleure les morts, plus difficilement les vivants je l'ai déjà dit, mais ceux qui n'ont jamais existé, on en fait quoi? Une dame gardait des photos de ses ovules fécondés, qui seraient à

jamais les seuls enfants qu'elle aurait dans sa vie. J'ai retrouvé ma peine, mon désespoir, un deuil. Voilà ce qui fallait que je fasse, mais un deuil, c'est pour quelqu'un qui a vécu, non? La première insémination, il m'a semblé éprouver des symptômes. Somatisation? Peut-être, je ne saurais jamais.

Bref, là c'est la folie profonde, le regard est bas, au sol, toujours, je ne peux plus rien entendre, et surtout pas « tu es douée, tu peux tout faire, tu as plein de qualités ». Je suis sûre qu'Hitler aussi avait des qualités, alors si c'est pour me dire des phrases de merde qui ne servent à rien, au revoir! J'écris tout de même, mais on peut appeler ça « Journal d'une dépression ». J'y sors mon dégoût de Régine qui ne pense qu'à elle, les injustices de ce bas monde, la haine profonde et irréversible de moi-même. Je ne me regarde plus dans le miroir. Cela fait des semaines, je ne sais plus à quoi je ressemble. Je suis sans consistance, mes amis ont abandonné, Régine aussi, elle ne sait pas quoi faire. Alors je tombe dans la brume, dans une vapeur d'alcool, de médicaments et d'herbe.

L'avantage avec l'alcool, c'est qu'il amplifie les médocs. Je vois la forêt, la forêt de cet enfant promis, toi, de cette promesse de vie, mais un arbre énorme est venu se planter, et il n'est pas de mon monde. Il s'appelle *Citalopram*, antidépresseur de son état, que le médecin ne cesse d'augmenter en termes de dosages. Il demande même une évaluation psychiatrique. C'est bien vrai que je suis folle, pas besoin de types en blouse et lunettes, payés 200 dollars de l'heure pour le dire. Je fais mes propres autodiagnostic, vous savez. On m'a toujours dit que j'étais géniale, entre deux humiliations paternelles, que j'irai loin, que je suis douée dans tout ce que je veux bien me donner la peine de travailler. Et je finis serveuse, ou caissière au Archambault, ou à changer des couches (d'adultes). Où est le talent là-dedans, hein? Reviens me le dire en face que je suis douée, c'est faux! Même pas acceptée à l'UQAM, l'université-poubelle du Québec. Elle est belle la géniale fille aînée aux grosses fesses!

Je suis une bombe étouffée, comme celles que mon grand-père désamorçait dans son camp de concentration. Sans protection. Pareil. Je suis chargée d'électricité, de mornes nuages gris et floutés par les médicaments. Il paraît que j'ai changé, tu ne peux pas me le

dire toi, hein, si c'est vrai? Je n'aime plus celle qui aurait dû devenir ta mère. Ni l'autre non plus d'ailleurs, mais l'avais-je jamais aimée? Je parle de moi. Régine, je l'ai aimée à m'en damner. Me damner de la peinture, de la calligraphie, de moi-même.

Ses échecs d'insémination me rassuraient, avec une espèce de soulagement pervers. Tu ne veux pas venir, tu as raison. Ta mère est dépressive, et l'autre est désemparée, inactive, hébétée par son travail stupide qui la contente, encore et toujours. C'est bon l'alcool. Surtout avec les médocs. Et tu sais quoi? Un jour où j'étais particulièrement atteinte par la brume des médocs qui transformaient mon cerveau en légume bouilli, je me suis inscrite à la Maîtrise à Rimouski. Pour prouver de nouveau ma nullité. Je ne ferai rien de ma vie, c'était sûr. C'est la dernière chance, probablement avant de me foutre en l'air. Je ne sais pas ce qui m'y a poussée. La brume, les médicaments qui m'empêchaient peut-être d'avoir trop peur, le côté bisounours québécois peut-être. Aucune idée de comment je financerai ça, du trajet ou autre. Et j'ai été prise. On m'a dit après qu'ils prenaient tout le monde, finalement je ne suis plus étonnée d'avoir été prise.

L'été 2014 arrivé, tu n'es plus qu'une brume dans mon cerveau que je refuse de rencontrer. Je travaille dans un camp de jour. Avec des enfants. Toute la journée. Et j'aime ça. Beaucoup, beaucoup trop. Tamara est là, tu sais, la collègue de Régine que je trouve très attirante. Le soir de l'anniversaire de Régine, on est dans une boîte de nuit, Régine se tient plus avec Mohamed, qu'elle trouve sexy. Nous avons décidé ensemble de faire un couple ouvert, ah! ah! Quelle ironie! Ce même soir, j'embrasse Tamara avec fougue dans les toilettes de la boîte. Romantisme zéro. Mon taux d'alcoolémie est au plus haut, mais je dessaoule immédiatement une fois mes lèvres posées sur les siennes. Tout explose, tout. Les frustrations, la douleur, mon couple en lambeaux, je prends conscience en une seconde tout ce que j'ai accumulé comme frustrations, comme dénis, comme sacrifices. Là, je suis en train de faire quelque chose de dingue, de périlleux, surtout pour Régine et moi. Et je m'en fous. Totalement. Je le sais que c'est déjà terminé, qu'on n'arrive à rien ensemble, que nous sommes incapables d'avancer l'une à côté de l'autre. C'est plutôt l'une de nous qui porte le poids de l'autre pour la pousser, et vice versa. On n'arrive jamais à aller bien

haut. Tu étais, je le pense, notre unique espoir. Tu n'es pas juste cela, je te rassure, interroge mon cœur, il te voulait depuis bien longtemps. Te rencontrer, te parler, t'aimer, malgré la peur que m'inspire tout ce que peut devenir un enfant, du serial killer au saint en passant par courtier ou garagiste. J'aurais peut-être mieux compris mes parents, plus accédé à eux. Mais ça n'a pas eu lieu.

Régine et moi nous sommes séparées officiellement pendant nos vacances en France en septembre, en allant au mariage d'Estelle. Terminer une relation de 12 ans pendant un trajet en voiture pour aller dans sa ville natale en France alors qu'on vit au Québec est étrange. Nous le cachons, comme honteuses. Même à Adrian, notre meilleur ami. On va faire de la peine. Le retour sera dur. Régine m'ôte mon alliance à Bordeaux, la ville qui a vu naître notre amour. La boucle est bouclée, c'est terminé.

Cette séparation est dure, le retour encore pire que ce que je pouvais imaginer. Je suis perdue dans mon travail, la Maîtrise commence en même temps, je prends le bus de nuit le jeudi soir pour arriver le vendredi matin à 5 h 30 et commencer les cours à 9 h. Avec ma semaine de boulot dans le corps. Je reprends le bus de nuit le dimanche soir pour arriver à 3 h du matin le lundi à Montréal, et recommencer mon travail d'intervenante jeunesse quelques heures plus tard.

Le monde m'est devenu insupportable. Toutes nos affaires, les punaises de lit qui sont dans notre appartement dès notre retour. Le propriétaire qui nous accuse d'être françaises, donc « c'est normal qu'on en ait ramené »... Les enfants au boulot sont incontrôlables, je déteste la salle d'aide aux devoirs, je déteste mes collègues, je déteste l'éducatrice qui m'ignore. Je n'ai plus de joie de vivre, le monde est hostile. Je dors à droite et à gauche, avec mon sac à dos qui ne me quitte jamais. Je vois toujours Tamara, curieusement. Sans intrusion et avec respect, elle m'offre des moments de douceur et de tendresse dont je la croyais bien incapable. La vie est pleine de surprises, tu vois.

De m'être séparée m'a ôté un poids immense, je suis si désolée de te le dire, mon ange perdu, mais c'est toi. Malgré ta légèreté de petit être qui n'existe que dans mes désirs

et au creux de mon cœur, tu pesais bien lourd en termes de responsabilité. De savoir que j'en avais fini avec les examens, les médecins, les piqûres d'hormones à faire à Régine, les prises de sang, les choix de donneur, etc., cela me soulageait terriblement. Je pensais au GRIS Montréal, à ce que je racontais aux enfants : 12 ans en couple, projet de mariage, d'enfant, comment on le vivait. Tout ça, c'est fini. Le soulagement, ce n'est qu'un arbre aussi, toujours debout devant la forêt. Tu es et tu seras toujours là. Le deuil n'est pas fait. Et si je cache toujours ma vraie nature par des blagues ou des humeurs sombres, mon défaut le plus incorrigible, c'est d'avoir, quelque part, toujours espoir. C'est comme ça que la forêt ne brûle jamais, malgré toutes les allumettes, bidons d'essence, briquets ou autres, que j'ai essayé d'y jeter. Avec toute la force de ma conviction pourtant. Ça ne marche jamais.

Déménager m'a fait du bien. Même si je mesure le poids de la solitude et l'enfermement qui ne m'a fait prévenir personne de mon déménagement, je l'ai donc fait seule. Tamara est arrivée un peu par surprise, heureusement. Je revis un peu. J'ai tout de même failli faire une crise inflammatoire de mes ulcères. Ces putains d'intestins vérolés! Mon dos au moins me fout relativement la paix.

Je suis amoureuse. De Tamara. Elle aussi, sauf qu'elle ne me le dit pas, je sais qu'elle attend que je le dise en premier. Elle ne veut pas me faire fuir. Mais ses yeux parlent bien trop. Je suis suffisamment lâche, ou folle, ou toute autre chose, pour lui annoncer que je l'aime au même moment que je lui annonce que je pars vivre à Rimouski. Parce que la Maîtrise, c'est mon seul et unique répit, si ce n'est dans ses bras. Mais j'ai trop sacrifié de choses par le passé pour la femme que j'aimais. Si cela doit marcher, la distance sera surmontable. Je crois voir une petite lueur avec la maîtrise. Je retrouve mon cerveau, que je pensais trop endormi.

À Montréal, tout me rappelle Régine. Les rues, les bars, le centre-ville, les bibliothèques. Le poids est trop lourd, j'ai besoin d'air. Et cet air je le trouvais là-bas. Une prof en plus me propose un accompagnement. Tiens, j'en vaudrais la peine? Recommencer à neuf, avec rien. Les 23 kilos de la valise à l'arrivée au Québec ont été multipliés, et pas par le Christ. Petit camion, Tamara encore, qui est assez masochiste, ou amoureuse, ou les

deux, pour m'aider. J'arrive avec rien que mes pauvres possessions. Je n'ai rien dans les mains, mon cœur est parti, un trou à réparer d'urgence. Le froid de l'hiver me redonne contact avec l'art, les écrits, il paraît que je m'en sors bien. Quelque chose de valorisant. Je repeins, un peu, timidement. J'écris beaucoup, comme souvent, mais là c'est intense.

Quoi faire avec tout cela? Avec tout ce vide, vide de ta présence, de ton absence. Il paraît que seuls les hommes peuvent devenir des génies en création. Parce que les femmes, elles, donnent la vie. Quand on est une femme et qu'on ne donne pas la vie, on est quoi? J'arrive à l'âge où on commence à me demander si j'ai des enfants. Je réponds non, en baissant doucement la tête, peut-être pour lever mon bouclier et ne pas me rappeler comment je pouvais m'imaginer porter la vie dans mon ventre. Mon ventre... Plein d'ulcères, d'arthrite au bassin et au dos. Une autre chose ironique, j'ai été opérée ado et suivi des traitements contre des kystes ovariens. Kystes dus à quoi? Je produisais trop d'ovules, mes ovaires n'avaient pas le temps de les évacuer tous. Je repense au deuxième sexe, de Simone de Beauvoir, qui comparait la maternité à une aliénation qui avait fait des femmes des êtres soi-disant plus faibles, car affaiblis par les enfants qu'elles portaient et qu'elles devaient nourrir. Sans aucun doute. Une aliénation. Pourquoi moi je vois ça comme quelque chose de créateur? Rien de beau ne peut sortir de moi? En attendant, comme le disait aussi Simone de Beauvoir, le berceau se fait et se défait chaque mois, en pure inutilité. Mon utérus continue à saigner de ta non-présence, comme des pleurs de tristesse. À quoi cela sert-il de saigner, si ce n'est nous rappeler cette « fonction » pour laquelle nous sommes faites, enfin, pas toutes, mais celles choisies par des petits fantômes ayant besoin de se réincarner?

Tu sais que je pense bien avoir été une amazone dans une autre vie? Je me vois souvent armée, comme une sorte de guerrier grec. C'est un rêve que j'ai fait. Une guerrière, qui prend sa vie, en fait quelque chose, qui ne se replie pas comme une boule de papier lorsque la vie appuie là où ça fait mal, qui avance et qui crée. Mais qui a peur d'essayer, parce que quand elle a essayé, on a essayé de lui voler son travail, elle s'est aliénée seule par amour alors que cela aurait dû être une libération, elle avait trop de poids sur les

épaules, ou cela n'a pas fonctionné du tout, pour des raisons que je ne connaîtrai jamais. Créer... mais créer quoi? Avec quoi? Mes mains sont vides, mon corps est débile au sens étymologique du terme. Je me transforme en tortue, ou en pangolin lorsque je suis blessée, levant mon bouclier qui fait mal au plexus. Je t'ai dit que j'avais fait mon mémoire d'histoire sur les boucliers? Oui, celui qui m'a envoyée à l'hôpital. Alors maintenant, j'ai peur. Peur d'être stérile. De ne rien produire, rien de bien, ou qu'on me volera, qu'on me trompera. Toi, tu sais, peut-être que tu m'aurais haïe, mais toujours tu aurais été mon enfant. Aucun déménagement, aucune tornade, ouragan, manipulation n'aurait pu changer cela. Me déposséder de toi? Impossible! Comme une lionne, je me serais battue, et ça n'aurait rien changé à cet état de fait. Tu aurais été la plus belle chose que j'aurais pu créer, c'est certain. Peut-être que cela m'aurait donné la foi d'entreprendre plus, d'avoir moins peur, parce que penser aux autres, c'est plus facile que de penser à soi. Moi je n'ai jamais su m'occuper de moi. Regarde, je suis à Rimouski, et je m'emmerde, et je suis loin de la femme que j'aime, de mes amis, je me suis coupée du peu que j'avais ici en protection.

Si au moins tout cela avait un sens. Il paraît qu'on peut en créer. En créer, c'est avec le poids de peut-être rater. Je ne te connaîtrai jamais, tu sais. Si un jour j'ai des enfants, ce ne sera pas toi, pas toi à qui je parle, l'enfant de Régine et Aurélie, voulu par Régine et Aurélie, c'est sans doute mieux comme ça. Mais il n'y a pas un jour tu m'entends, pas un seul, où je ne pense pas à toi. Et où tu ne me manques pas. Peut-être que tu es le seul enfant auquel je ne m'adresserai jamais. Auquel cas, sache que je t'aime autant que si tu étais réel. Et tous les autres aussi.

Pitié, dites-moi que créer, ce n'est pas juste des échecs, des jeux de pouvoir, de hasard, ce n'est pas réservé à une élite déjà riche et célèbre, ce n'est pas un métier de baltringue qui ne battra jamais mon père et son école polytechnique. Ça peut ne pas être douloureux? Si j'avais pu créer, dans mon ventre, j'aurais été heureuse. Alors mieux vaut essayer peut-être que d'être stérile. Mais si j'essaye et que je suis stérile aussi, c'est le pire. Un mémoire aussi, c'est une sorte d'enfant, d'où les post-partum. On voudra me le voler aussi celui-là?

La foi me manque peut-être un peu, beaucoup, pour dire que je veux me libérer de tout ça et créer pour m'incarner. Chaque jour j'y pense. J'ai confiance en Sylvie, mais en moi c'est autre chose. Elle me dit de lui faire confiance, elle croit en moi, et pour la première fois, quelqu'un qui me dit ça est là. Vraiment là. Pas « t'es bonne, et puis ciao bye! ». Non, vraiment. C'est bizarre.

Tu es mon aliénation, cher enfant, je dois m'émanciper de toi, et sûrement aussi te libérer de mon propre poids. Si je te dis adieu, j'aurai l'impression de dire adieu à jamais à la maternité. Et je ne veux pas. Parce que je te veux. Alors je peux te garder peut-être, comme un petit talisman chaud au fond du cœur. Et quand je me serai incarnée pour de vrai, quand le Mémoire sera fini et que je serai beaucoup plus la mère que je veux être pour mon enfant, tu reviendras.

La stérilité, voilà qui me fait quitter Régine. Voilà qui me pèse depuis toujours. Ne rien faire de sa vie, d'utile, de beau, de grand, de faire un changement. C'est cela ma plus grande peur. La stérilité de ma vie. La non-création. Celle qui aliène, qui rend débile, qui fait regarder les shows américains sans penser, celle qui fait se lever le matin pour un emploi qui n'aura jamais aucun intérêt. « Mais ce n'est pas grave, le barbecue de la fin de semaine arrive, avec les gars on va pouvoir rigoler avec des bières et regarder la formule 1 toute la journée ». J'aimerais avoir ce genre de perspective.

Fertile... comme un champ de blé. Les parents de ma mère étaient des agriculteurs, à la base. Fertile-utile, « fertutile », bon bref. Je suis fatiguée. Ce texte est un produit, merci de ne pas le voler, le copier, ou même le diffuser. C'est à moi, c'est ma création, j'en fais ce que bon me semble. Mais si tout de même on me le vole ou on me le copie, j'en ferai un autre. Puis un autre, puis un autre, et je trouverai un sens. Je volerai, avec Huginn et Muninn, dans ma phase de corbeau, pour aller vers la pierre rouge, la médecine universelle.

C'est quoi qui est plus beau que la création?

Faire sortir les choses de moi.

Donner un sens.

Une direction.

Du chaos, émerger.

De la mort, naître.

De la stérilité, devenir fertile.

Pour toujours.

Des milliers,

Des millions

D'enfants.

4.2 COMPREHENSION

Comprendre, c'est changer.

Claire Lejeune, *L'Atelier*.

Le récit biographique a permis de tracer une ligne rassembleuse, fédératrice de toutes ces peurs qui m'atteignent, me touchent et m'handicapent. Plus qu'un simple récit, il est une représentation des enfermements et des conditionnements qui empêchent ma propre incarnation. L'écrire est le premier pas pour reconnaître ses peurs. Figurées, vécues, puis écrites. Il reste maintenant à en extraire la compréhension. Pour mieux pouvoir transmettre.

4.2.1 Les conditions qui font de la création artistique et du récit biographique des outils d'incarnation

Étrangère à moi-même, faut-il se perdre pour se trouver?

Journal du chercheur, 23 décembre 2014

Dans le cadre conceptuel de mon chapitre 2, je définis le terme d'*incarnation*. Ce que j'entendais avant tout dans le terme *incarnation* était ce passage de la séparation à l'intégration, du morcellement au rassemblement. J'ai bien souvent comparé mon état au début de la maîtrise à un puzzle en 1000 morceaux à reconstruire. Je voulais prendre les morceaux et me transformer en quelque chose de mieux. Mon obsession était de me transformer sans me trahir. Le problème était que, pour me trahir, il fallait déjà que je me connaisse. Alors je suis partie en quête de moi-même, ma recherche s'annonçait donc comme une recherche existentielle. Je demandais alors aux professeurs si l'on pouvait incarner sa recherche. Le geste d'époche m'avait fascinée tout de suite. Attitude à la fois ouverte et suspendue à ce qui se donne, sans jugement. Je désirais mettre ce geste en pratique dans mon quotidien. Procéder à une réduction phénoménologique en tout temps, et donc devenir expérience, s'engager pleinement. C'était une évidence, car comment se connaître au mieux, si ce n'est par le biais de notre expérience, de notre vécu subjectif? Ce qui nous caractérise, ce sont nos actions. Et il était temps d'agir.

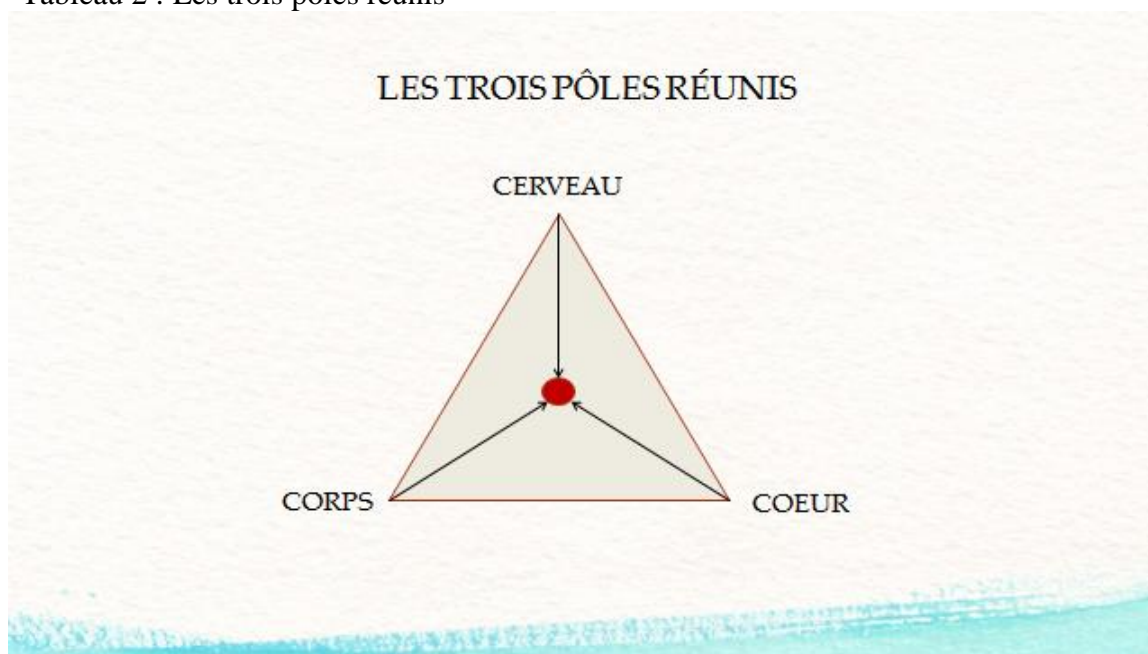
Je devais donc d'abord faire émerger des situations incarnées par la création artistique afin de mieux me définir. Et savoir comment je me projette au monde, comment je l'expérimente en moi, puis le projette aux autres. La création artistique et l'écriture expérientielle ont créé les conditions pour devenir cette « expérience incarnant ces expériences ». Dans ces émergences, ma recherche avait identifié les peurs comme étant particulièrement fondatrices de ma personnalité. C'était elles que je recherchais, c'était mon premier objectif : faire émerger ces expériences singulières porteuses de ces peurs. Le processus de création m'a permis d'accéder aux parts de moi enfouies, à l'expérience qui donnait accès à des données de recherche. Lorsque Sylvie Morais parle de la création comme pure *epochè*, je ne peux que confirmer, car le geste de suspension fut à la fois présent et très libérateur pour avoir accès à ces parts enfouies. Un des problèmes majeurs que je rencontrais était de beaucoup trop intellectualiser mes peintures, ce qui les rendait artificielles et sans réelle consistance. Seulement en surface, elles ne plongeaient en rien dans mon être profond. Seul le cerveau occupait toute la place. L'*epochè* mettait en place des conditions presque méditatives d'attente et de suspension. Un centrage. J'y voyais presque une expérience semblable aux arts martiaux que je pratique.

J'ai ainsi pu comprendre que si je voulais avoir accès à mes données de recherche, à cette expérience au plus juste, incarnée, il fallait que mes trois pôles (cerveau, corps et cœur) entrent en jeu dans ce processus et dans ce geste d'*epochè*. Les trois sont pour moi une entièreseté, une cohérence. Cette découverte m'a permis de commencer à identifier et à reconnaître mon propre processus de création ainsi que les conditions le permettant et le favorisant. J'ai accédé à la part créatrice de la chercheuse que je suis. Cette part créatrice réunissait mes trois pôles, ce que j'ai vécu comme une intégration de toutes ces parts, un centrage, une « mise au cœur », au centre.

Ce recentrage a également eu des effets dans ma pratique des arts martiaux. Sans doute l'un enrichissant l'autre, mais mon niveau a changé, et ce centre que je maintiens conscient me permettant de tenir une concentration soutenue a également des effets très intéressants sur la peur. En effet, je suis très consciente de pouvoir être blessée et de

pouvoir blesser lors des combats. Cette peur d'avoir ou de faire mal me paralysait beaucoup et entravait ma pratique. Clouée au sol, figée, je m'éparpillais et me blessais souvent. En maintenant mon attention sur mon centrage, ma peur est devenue à la fois contrôlable, mais aussi un outil permettant de conserver une vigilance salutaire. Cette réunification en un centre est un outil précieux dans tous les domaines de vie.

Tableau 2 : Les trois pôles réunis



Ce cœur rouge au centre figure l'incarnation de soi, de la réunion. Ce rond rouge représente assez bien non seulement la couleur dominante de mes tableaux, mais aussi le cœur, dans le sens de centre. Ce centre mis à jour par la création artistique. En effet, creusant en moi-même, j'ai bien eu souvent l'impression que la réalisation d'une peinture avait arraché et mis au monde une partie de moi. Je peux ainsi affirmer que la création artistique a créé les conditions qui m'ont permis de consentir à une sorte de « destruction », de « forage vertical » permettant l'extraction consciente de mes peurs, le geste d'*epochè* brisant mes défenses mentales afin de pouvoir accéder à l'expérience incarnée.

Cette expérience de morcellement, je la vivais déjà dans ma vie, me vivant et me visualisant en lambeaux. Mais ces lambeaux n'étaient ni explorés dans leur profondeur, ni reconnus comme utiles à ma reconstruction. Or la création artistique a créé les conditions permettant l'émergence de ces parts fondatrices à la fois de ma personnalité, mais aussi de ma construction future. Je citerai René Char : « Tout ce qui nous aidera, plus tard, à nous dégager de nos inconvenues s'assemble autour de nos premiers pas ». Encore fallait-il un outil pour identifier ces morceaux.

En effet, identifier ces parts enfouies par le biais de la création artistique a permis leur mise au monde et donc leur exposition à mon regard de manière à pouvoir les comprendre, à construire du sens. Cette première partie de mon travail a permis d'explorer des « parts illustrées » de moi-même, des morceaux qui contiennent des informations qui se recoupent parfois, mais qui sont encore incomplètes à mon sens. Après ce travail, que je qualifierais de presque « brut », il fallait un autre révélateur, qui affinait et participait à la mise au monde de l'expérience. Un jumeau, en quelque sorte. C'est là que l'écriture expérientielle entrait en jeu. Elle joua un rôle indispensable, car elle créait les conditions pour faire émerger une expérience singulière de mon œuvre. Cet écrit est encore une fois une mise au monde, l'expérience n'est plus un simple souvenir, mais le rappel vivant d'une expérience formatrice qui par l'écrit prend forme, prend vie. Sans cette écriture, mon tableau aurait été incomplet. Chaque tableau a ainsi son texte et ils sont indivisibles l'un de l'autre autant que l'expérience est indivisible de moi. L'écriture expérientielle a su faire émerger, mais également identifier avec plus de précision, ces peurs qui m'enracinaient dans leur immobilité. Ces images et ces textes assemblés sont autant de morceaux de moi.

Cette maïeutique a permis de les révéler non seulement à moi-même, mais également aux autres et au monde. Les diverses présentations devant les enseignants et mes collègues ont, dans une immense mesure, contribué à la reconnaissance de ces parts, à la validation de leur existence si je puis dire. La maîtrise en étude des pratiques psychosociales ne prévoit pas de soutenance finale. Nos diverses présentations peuvent cependant en faire office. Et ce terme de soutenance est, à mon sens, tout à fait juste. Je

soutenais, je portais mes histoires et mes peintures. En les présentant, en les soutenant, à bout de bras comme on porte un flambeau, je me donnais enfin le droit de les avoir vécues, avec toute ma sensibilité et mon ressenti. Ainsi, sans tomber dans le jugement, centrée et portant en moi et devant le monde mes histoires, mon histoire, je les incarnais.

Mon second objectif était de **déraciner** ces peurs par le **récit biographique** pour ainsi inscrire pleinement mes expériences dans mon histoire. Avec le texte « Dé-maternité », le travail de rassemblement des morceaux pouvait avoir lieu. Ce texte renferme absolument tous les conditionnements éducatifs, culturels et sociaux qui m'ont toujours freinée dans la réalisation de moi-même et qui, dans ce texte, empêchaient la création de la vie dans mon propre corps. Cette écriture était nécessaire, indispensable, et se situait à un moment charnière de mon processus de maîtrise. Où le « moi » avait besoin de se retourner, se déstructurer à nouveau, pour une nouvelle naissance. Où justement l'écrit est utilisé comme structuration et mise en sens de la pensée. Pour illustrer mon propos, je citerai Luis Gomez (2016) :

Habiter le lieu où mon être se trouve en besoin de naissance au désir charnel dans l'horizontalité. C'est-à-dire dans son désir de devenir chair, objet ultime du désir dans sa quête de complétude pour ainsi devenir autre ou devenir l'Autre, comme une preuve de l'épreuve du dépassement de soi... briser la solitude illusoire de Je. C'est le désir de l'ascension vers le monde-de-vie... c'est-à-dire du *Dasein*² : **Tumulte passionnel des courants descendants et ascendants, croisement d'horizontalité et verticalité.** Lieu incontournable de la crise où le geste d'écrire rencontre le mouvement du sentir. Une telle écriture ne peut se passer du poïétique, elle ne doit pas se passer de la naissance.

Et effectivement, ce récit fut particulièrement éprouvant à écrire. Pour ce faire, j'ai utilisé le processus d'écriture performative tel que le décrit Luis Gomez, à savoir : établir un contact avec la blessure, plonger, vivre la chute puis enfin la traverser et atterrir de l'autre côté de la blessure. Cet exercice a permis la mise en place des conditions pour une naissance, mais également une transformation. Par cet immense geste d'écriture, un geste

² Concept maître de l'œuvre de Heidegger, « Être et temps », où il se consacre à la définition de ce terme à partir de la reconnaissance d'un être qui se débat entre la conscience de sa solitude et sa conscience d'appartenir au monde-de-la-vie.

vertical à la fois exutoire et cathartique, entamant ce processus de déconstruction de ce qui empêchait la nouveauté d'émerger. J'ai réalisé avoir trop misé sur le pouvoir réparateur de cet enfant. Pas né, pas conçu, et il était déjà beaucoup trop, avait une fonction soignante et réparatrice qui ne pouvait venir avant tout que de moi-même. Et comment accepter un enfant en moi sans avoir accepté la propre petite fille en moi qui n'a pas été prise en soin? Comment créer de la nouveauté sans travailler sur tous ces conditionnements qui m'enserraient : mon histoire familiale, mon éducation, ma vision des « normes », de la « normalité » qui m'empêche de vivre et d'être moi-même? De ma condition de femme homosexuelle dans une société occidentale française, patriarcale, catholique...? Outre la mise au monde par écrit de la quintessence de mes peurs, j'ai eu le sentiment à la fin de ce travail d'être un imposteur dans ma propre recherche. Je ne me sentais plus légitime de faire une recherche en création alors que je n'avais pas été capable de créer moi-même la vie dans mon propre corps. Or, ce qui en ressortait également dans la dernière partie, c'était cette soif immense de créer et de vivre sans peur en ce monde, dans cette vie. Un perpétuel espoir qui m'amena là où je suis, j'étais, dans un immense acte de foi.

À travers ma souffrance émergent donc ces désirs de vivre et de créer de la nouveauté, d'investir une nouvelle manière d'habiter le monde et d'assumer ce que je suis. Mais pour cela, il faut la traverser, l'accepter, s'accepter et pardonner. « Absolve » en latin veut bien dire cela : absoudre, pardonner. Ce mot calligraphié dans ma peinture, issu des profondeurs de mon inconscient et dont je n'avais même pas questionné la traduction, a donné son titre à mon tableau et une réponse concrète au geste à poser. Si tant est qu'il y ait un pardon à accorder, du moins une acceptation profonde, consciente et partagée au monde pour pouvoir pleinement assumer, « porter » mon propre enfant intérieur et le mettre au monde. Penser enfin ma colère et ma douleur pour panser la blessure, cette immense blessure de création.

Cet acte d'« écriture comme traversée » a donné la réponse à mon deuxième objectif de **déraciner les peurs et d'inscrire pleinement mes expériences dans mon histoire**. Si j'avais, de par mes partages et mon centrage, inscrit pleinement mes expériences, je ne

déracinais cependant pas la peur de ma vie. J'ai compris que je ne pourrais jamais soustraire totalement la peur de ce qui m'a construite. Déraciner les peurs reviendrait à arracher une part de ce qui m'a forgée. Ce qui importe est de la traverser comme je l'ai traversée dans et par mon récit. Comme le texte de mon Diptyque du cœur, qui raconte un immense voyage. Je peux au moins apprendre à reconnaître ces peurs lorsque je les vois, à me pardonner de les ressentir et, dans un geste à la fois écrit et centré, à les traverser pour pouvoir avancer. Comme on rassure un enfant. Comme je rassure la petite fille en moi. Les racines de ma construction peuvent alors pousser plus profondément. Ne plus tirer leur énergie uniquement de la peur, mais les traverser et s'ancrer (et j'oserais dire s'encre) dans la création artistique et le récit biographique. Franchir ces peurs, aller au-delà et oser vivre et créer, malgré tout, cela est une condition pour mon dernier objectif.

Mon dernier objectif était d'**incarner** enfin mon être plein et entier pour déterminer mes besoins et mes aspirations afin de construire ma vie. Dans la définition du terme incarnation³, le premier mot est « apparaître ». Et reprenant le concept de Merleau-Ponty développant que c'est par l'intermédiaire d'autrui que le corps propre accède au statut d'objet perçu, je m'interrogeais. Comment opérer un rassemblement de moi-même complet sans apparaître aussi devant les autres et le monde? La dimension relationnelle est donc fondamentale. En effet, sans ma communauté apprenante, je n'aurais sans doute jamais pu apprendre que faire reconnaître par les autres ce que je suis avec ma vulnérabilité était une composante essentielle de ma mise au monde en tant qu'humaine-chercheuse. Écouter l'autre, accepter qu'il me rejoigne et me touche profondément, voilà une résultante de ma recherche que je n'attendais pas. Et si j'ai toujours aimé écrire, je n'avais pas encore pu vivre cette fonction unificatrice du partage et de la transmission. Comme je l'avais expliqué, j'entretenais des liens assez peu poussés et parfois conflictuels avec les autres, ce qui ne prêtait guère à une écoute et un échange mutuel. Ainsi, dans un mouvement de lâcher-prise, j'ai pu consentir à m'ouvrir aux autres et à accepter ce qu'ils me renvoyaient. Avoir présenté ma recherche devant ma cohorte m'a ouvert totalement la possibilité de

³ Voir note 1, p. 44.

présenter la petite fille en moi, de la mettre au monde entièrement. Les peurs ont été mises à jour, reconnues et acceptées. Ceci fut un puissant outil d'incarnation, de rassemblement de moi-même. Un autre centrage, dirigé vers l'autre et que l'autre renvoie en l'acceptant. Une réciprocité.

Maintenant que j'ai ma petite Aurélie près de moi, mes perspectives personnelles et professionnelles ont évolué dans un sens plutôt inattendu. Il semble que je sache maintenant beaucoup plus dans quelle direction pousser mon voyage intérieur. Tout en gardant ce centrage.

4.2.2 Se redéfinir et s'inscrire dans un renouvellement de sa pratique professionnelle

*Le secret du bonheur et le comble de l'art, c'est de vivre
comme tout le monde en n'étant comme personne.*

Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée.*

Au terme de ma recherche, je suis dans une espèce de « stupeur » sourde. Je relis mes pertinences psychosociologiques, qui étaient des pertinences plutôt professionnelles. En 2014, j'étais intervenante jeunesse auprès d'enfants défavorisés. J'adorais travailler avec ces enfants, et quitter mon emploi pour partir à Rimouski avait été très difficile. Comme évidemment on sait ce que l'on quitte, mais on ne sait pas ce que l'on va trouver, j'ai regretté de les avoir quittés. J'avais su obtenir de beaux résultats avec ces jeunes. J'entrais donc dans la maîtrise avec cette volonté d'être une meilleure intervenante et d'accompagner des enfants ou des personnes vulnérables dans leur réalisation tant personnelle que professionnelle, dans la pleine conscience de leur potentiel. Voilà quels étaient mes objectifs. Je décrivais que jamais je ne me sentais plus moi-même qu'en intervention auprès d'eux. Je parlais également de ma condition d'immigrée, désirant aussi élargir ma recherche auprès des personnes migrantes qui vivent elles aussi un déracinement, et se retrouvent en perte de repères et parfois en mésestime de leurs capacités. Je posais des

interrogations sur comment aider à leur intégration dans cette société où les personnes de même provenance tendent à rester entre elles, voire même à recréer les mêmes conditions de vie que dans leur pays d'origine. Comment s'intégrer sans s'assimiler ou sans s'exclure? Je prévoyais que ma recherche pourrait trouver un chemin dans ces milieux.

Aujourd'hui, je relis cela, et devenir une meilleure intervenante ou travailler au sein des populations migrantes trouve peu d'écho en moi, ou dans ce que ma recherche m'a apporté. Au jour d'aujourd'hui, ma patience d'intervenante n'est plus ce qu'elle était. Est-ce une fatigue de fond? Après 10 ans d'expérience auprès de cette clientèle, suis-je arrivée au bout de ce que je pouvais apporter? Je ne sais pas, pourtant cela est très déstabilisant et bien loin de ce à quoi je m'attendais. À la suite de la présentation de recherche d'une collègue nous exposant des formulaires pour les personnes en réinsertion sociale, j'ai décidé de les remplir moi aussi. Ces formulaires décrivaient chaque poste occupé durant toute la durée de sa vie de travailleur. Ce fut un choc. Je découvrais qu'en 17 ans de vie active, j'avais occupé 25 postes différents... Peut-être peut-on parler d'enrichissement ou d'expériences variées, moi j'y vois surtout une peur panique de s'engager dans un véritable chemin qui ne sera pas une jobine de quelques mois, durée qui me donnera la force de supporter des conditions de travail souvent lamentables. Je croyais trouver une certaine force dans cette instabilité, cultivant ce que je pensais être une liberté alors que je ne faisais que fuir dans un mouvement perpétuel d'exil volontaire.

Cherchant sans cesse mieux, ou plutôt moins pire, je ne construisais jamais rien, et surtout pas une carrière professionnelle, terme qui me faisait horreur. Mon père m'avait montré qu'avec la sienne il pouvait offrir tout ce dont avaient besoin ses enfants, mais sans vraiment les voir. Pire encore, il me semblait qu'il pensait pouvoir gérer sa famille comme une entreprise. Entreprise dont j'avais été renvoyée à de multiples reprises pour fautes graves : avoir véhiculé une mauvaise image de l'institution, pour dénigrement de sa politique auprès des différents partenaires, ou encore pour inaptitude physique... On devait donc se sacrifier pour une carrière qu'on choisissait à peine, scientifique de surcroît, promouvant les ventes et les bénéfices, et qui prive de ce qui est supposé être le plus

important? N'adhérant à aucune de ces valeurs, j'ai développé un dégoût profond du marché de l'emploi en France, qui à mon sens traite les humains comme des denrées périssables corvéables à merci. Comprenant bien les difficultés liées à l'intégration dans un emploi, j'excellais dans l'insertion professionnelle. Je faisais un travail qui disait aux autres ce qu'ils devaient faire, en leur faisant prendre conscience de leurs capacités et en les aidant à faire taire leurs peurs de l'inconnu pour rentrer dans ce système broyeur d'humains que je haïssais, mais dont je connaissais bien les rouages. Ironie suprême!

Mis à part cet emploi, qui fut de très courte durée, je découvrais avec stupeur, et une certaine consternation, que je n'avais jamais (ou si peu) fait de métier qui me plaisait. Je voyais toujours cela comme un emploi alimentaire, temporaire. Un « temporaire » qui devenait parfois bien durable. En bref, une véritable stratégie de l'échec. Et aujourd'hui, je découvre, de surcroît, que le métier que j'ai le plus exercé, c'est-à-dire animatrice-intervenante (et pour lequel je suis partie en maîtrise en étude des pratiques psychosociales), n'est plus celui que je veux faire. Comme si la maîtrise avait accéléré le processus. Qui sait? J'aurais peut-être fait une technique quelconque ou un baccalauréat en travail social, et puis un beau « burn-out » deux ans après. Je ne sais pas ce qui me fait dire cela, mais je sens que c'est tout à fait ce qui se serait passé.

Au vu de mes résultats de recherche qui ont fait apparaître l'enfant en moi, je m'interroge. N'avais-je pas travaillé tout ce temps avec des enfants ou des personnes vulnérables le temps d'apprendre à comment retrouver mon propre enfant intérieur? Au commencement, je ne savais pas comment parler ou approcher des enfants. Je cachais cela sous un masque d'indifférence. En réalité, j'étais terrifiée. Terrifiée de ne pas savoir comment être avec eux, d'être moralisatrice, humiliante ou de leur faire des promesses que je ne tiendrais jamais. Bref, d'être tout ce que les adultes étaient avec moi lorsque j'étais enfant. Le pire qui pouvait m'arriver, et je le savais, c'était de les aimer. Car si j'aimais les enfants, j'allais en vouloir, et j'allais souffrir de ne pas pouvoir en avoir. En France, la procréation assistée est interdite, et choisir un ami comme donneur pour moi et ma conjointe semblait une option impossible. De ce fait, mon argument préféré était que je ne

voulais pas imposer « ça » à un enfant. « Ça » étant évidemment mon homosexualité. La peur imprégnait encore tout mon mode de vie, la honte me collait à la peau, et je n'arrivais pas à accepter cet état de fait, d'avoir si peur, d'avoir si honte... Comme je l'ai raconté plus haut, l'appropriation de mon histoire au Gris Montréal, par sa présentation et sa reconnaissance devant les autres et le monde, a permis la délivrance de cette honte. J'adhère donc aux écrits de Gaulejac concernant la libération de la honte par son externalisation grâce à la création et l'écriture, libérant une parole de vérité qui permette de se réconcilier avec son histoire. J'ai transmis. Et en transmettant, je me sens enfin légitime. Ainsi, la petite Aurélie a pu apparaître. J'avais peut-être travaillé toutes ces années pour apprendre comment apprivoiser un enfant. Et m'autoriser à le faire pour mon propre enfant intérieur. Il me semble maintenant avoir beaucoup donné pour essayer de rendre tous ces enfants heureux, beaucoup joué à la sauveuse, dans mon ancienne relation amoureuse comme dans mon travail. Peut-être est-ce le temps pour moi d'assumer ce que je n'ai plus envie d'être et de replacer les choses dans un cadre qui sera plus adapté à mes envies et à ma situation actuelle. À savoir, d'un point de vue personnel, devenir mère en me disant que je suis capable de rendre mon enfant heureux. Et lui donner le droit d'exister, le droit à la parole, le droit aux sentiments et le droit d'être lui-même dans sa singularité et dans ses relations. Voilà ce que je veux pour moi, pour mes futurs enfants, et ce que je me donne enfin le droit d'être et d'avoir.

Cette nouvelle manière de voir et d'habiter ma propre vie a des répercussions dans toutes ses sphères, ce qui m'incite à repenser et à redéfinir mon orientation professionnelle. Lorsque je me passionnais pour la peinture ancienne, il me semblait avoir trouvé un compromis intéressant entre art et histoire en devenant restauratrice d'œuvres d'art. J'avais collaboré avec un ébéniste pour de petits travaux. Mais je souhaitais partir me former. Pour des motifs financiers, je ne pus accéder aux écoles. Mais là encore, il m'aurait semblé être plus artisan qu'artiste, puisque je n'aurais fait que réparer le passé pour le mettre au présent, mais sans créer d'avenir. Néanmoins, j'ai ce sentiment et cette sensation de m'être restaurée moi-même par cette recherche, et d'avoir mis en place la création d'un futur enfin envisageable, sachant reconnaître et traverser les peurs d'enfants. Les éléments du passé

sont donc refondus en un nouvel ensemble, laissant place à l'ouverture vers un possible, vers un futur à construire. Je suis devenue artiste de ma refondation, une réincarnation en quelque sorte. Trouver en soi un potentiel créateur de son propre chemin est un cadeau précieux. En cela, je rejoins un de mes tout premiers objectifs : faire retrouver un potentiel créateur. Cette recherche était, en outre, destinée aux personnes en maladie auto-immune. Mais plus qu'aux personnes souffrant d'une maladie, c'est à tous ceux entretenant ces peurs auto-immunes que je veux m'adresser maintenant. Et si j'ai toujours voulu mener ma propre recherche en première personne pour l'élargir après aux autres, cela ne se fera pas sur le même terrain. L'intervention est devenue éducation.

En effet, cette poursuite de soi dans un mouvement d'exil volontaire perpétuel n'est pas uniquement la mienne. Dans ce monde surpeuplé, en quête de repères, les exilés et les fuyards sont multiples et variés. Ceux dont on n'a pas pris soin, étrangers à eux-mêmes, ceux qui souhaitent peut-être apprendre à arrêter leur course vers une destination qui n'existe qu'en eux-mêmes. Leur donner des moyens qui pourraient, eux aussi, les aider à se retrouver et s'éduquer par l'art et par l'histoire. Je pose donc une nouvelle question : serait-il possible de faire de la création artistique et du récit biographique un pays? Un pays itinérant, aux mille racines, que l'on peut sans peur porter en soi à chaque instant? Sans craindre la perte, l'abandon et qui résistera à toutes les fuites en devenant un véritable ancrage?

Si j'ai moi-même compris comment faire pousser un cœur de racines, j'aimerais pouvoir maintenant l'enseigner et le transmettre. En conséquence, dans un premier mouvement, je souhaiterais faire de mon chapitre 3 « Le petit cœur de guerrière » une exposition ainsi qu'un livre d'artiste. Cela apporterait des informations qui pourraient être utiles quant à la cueillette et le traitement de données en recherche qualitative en première personne. La maîtrise en étude des pratiques psychosociales s'intéresse aux pratiques professionnelles, personnelles et à leur renouvellement. Or, ce travail accompli peut apporter un éclairage artistique pertinent pour ceux qui désirent travailler en recherche

création. L'ajout du récit expérientiel à l'œuvre peut également intéresser et être tout à fait pertinent.

Par la suite, j'aimerais travailler plus avant dans ce domaine mêlant création artistique et récit biographique. Sur cette éducation, cette transmission, sur ces histoires de vie comme construction de soi. Trouver un sens dans son passé, opérer ce que Christine Delory-Momberger appelait « la maïeutique du passé par l'avenir », et par le biais de la création. Après avoir accompli une restauration de moi-même dans une sorte d'œuvre performative, je voudrais maintenant pousser plus avant ma recherche. Et si je pouvais maintenant participer à la restauration de l'individu par la réappropriation de son histoire et sa création de racines par l'art et les écrits, cela serait un but prometteur et qui a du sens. Je m'interroge également sur les conditions permettant la mise en place de ces outils pour enseigner et transmettre ce savoir particulier.

Ainsi donc, l'intervention auprès de jeunes en perte de confiance et de repères fut un domaine d'une richesse incroyable et une source d'apprentissage qui restera éminemment précieuse pour moi. Mais j'ai toutefois ce sentiment, qui continue à se donner aujourd'hui, que j'arrive « trop tard ». Il me semble m'être déplacée dans ma posture et dans tous mes pôles. Je vois l'intervention comme avant tout une création de relation de confiance. Aucune intervention ne peut réellement être porteuse et efficace sans cette création de liens. Et si j'ai soif de liens, désormais je désire plus avoir un rôle d'accompagnement dans une appropriation plutôt que de « réparation express ». Plus qu'intervenir sur des situations de crise résultantes de problématiques comme le manque de repères, de racines, l'impossibilité de créer du sens, je souhaite aller plus en amont, et donc m'intégrer plus concrètement dans le domaine de l'éducation. Trouver un nouveau chemin, cette fois-ci d'enseignement, de partage et de transmission. Pour aider l'autre à s'approprier, à avancer sans crainte sur son propre chemin d'apprentissage. Et surtout d'apprendre à créer les conditions qui font que ce chemin peut devenir la voie de construction d'une vie et d'un avenir.

Sans fuir et surtout sans se fuir.



Figure 10: Artémis

Et les diplômes, pas plus que les paysages, ne seront couchés sur des bouts de papier, ils seront gravés dans le bois tendre des cœurs et survivront pour toujours dans le regard de celui qui les a vécus.

Thierry Pardo, *Petite géographie de la fuite.*

CONCLUSION GÉNÉRALE

La déconstruction pour la reconstruction? J'ai souvent une image de thorax que deux mains ouvrent violemment, en déchirant. C'est pour ça que je reste ici? Pour pousser au bout, pour déconstruire pour pouvoir reconstruire autrement? Déchirer, ouvrir, mettre à jour, à cœur mon thorax, et laisser la plaie cicatriser, ou faire cicatriser la plaie comme je veux, créer ma propre cicatrice, voir des éclaboussures de sang où je veux, où j'en aurais besoin pour moi, pour actualiser, pour bouger, pour créer, pour changer. Faire des cicatrices.

Journal de création, p. 19. Introduction pour le diptyque du cœur, octobre 2015.

Lors de notre deuxième fin de semaine, un professeur me nomma : « celle qui court ». Et effectivement, j'étais celle qui court, celle qui fuit. Celle qui est en morceaux, qui ne sait pas comment les recoller, ni quel moyen utiliser, avec un cerveau embrouillé, un corps insensibilisé et un trou béant à la place du cœur. Je ne pensais qu'à mon objectif : faire retrouver un potentiel créateur aux personnes en maladie auto-immune. Sans saisir immédiatement que cette recherche devait d'abord trouver réponse en moi. Car il était urgent de me réparer, de m'incarner. Portée par un rêve de guerrière, je suis donc partie à la conquête, à la recherche de moi-même. Dans un nouvel exil de celle qui n'a plus rien à perdre, mais cette fois-ci dans un engagement, un acte de foi : celui de la création. Par une recherche existentielle que je voulais ensuite élargir aux autres et au monde. Ce ne fut pas sans mal. Cette expérience périlleuse, ce processus de trois ans ont tout changé.

D'abord portée par mes écrits, j'ai découvert le Journal du chercheur comme un moyen de m'organiser un peu, de déverser ce qui pouvait l'être. La découverte de la phénoménologie a ensuite pu donner naissance à de nouveaux textes, d'où pouvait émerger l'expérience pure. J'appris à ce moment-là que du savoir, j'en possédais finalement. Ainsi, l'écriture expérientielle pouvait donner et révéler ce dont j'avais besoin, les morceaux constructeurs, fondations et clés de voûte de moi-même. Puis ce fut la découverte de la

recherche création, avec cet acte de foi, à la possible ouverture vers une voie de compréhension et de construction de moi-même. Après tout, je n'avais plus grand-chose à perdre. Comme le disait Claire Lejeune : « La disponibilité créatrice, c'est moins une capacité de prévoir qu'une capacité de s'éprendre de l'impossible, de l'imprévisible » (1979). Tout n'était alors qu'imprévisibilité dans ma vie, j'ai donc consenti à créer. Et l'art pouvait enfin trouver un chemin dans ma réalisation.

Mon plus grand ennemi restait toutefois celle qui court, celle qui fuit. J'ai alors saisi que j'étais à la fois architecte de ma propre destruction, mais aussi celle de ma construction. Tout était question de l'orientation que je voulais donner à ces parts de moi. Dans ce nouveau regard, j'ai donc appris à retrouver moi-même ce potentiel créateur, à l'identifier, puis à démasquer ce qui, parfois, fait œuvre de sabotage. À savoir ces peurs d'enfance, ces angoisses existentielles, qui ravagent tout et sont capables de me pousser à une autodestruction presque totale. Et en premier lieu, me donnent à fuir tout ce qui peut ressembler à une case, des relations saines, ou encore un lieu de vie stable. Car passionnée d'histoire, mais sans en avoir vraiment une, il me semble avoir contrebalancé ce manque par un excès de géographie. Partant toujours par monts et par vaux, dans une fuite incessante, comme le disait Thierry Pardo : « courtisant ma propre disparition » (2015). Cette course effrénée me mène sur des chemins d'errance dont je ne sais pas sortir, prise à mon propre piège d'exilée volontaire. Comme le disait Machado, le chemin se fait en marchant. Néanmoins, il me semble qu'il est aussi nécessaire d'acquérir en soi un certain espace d'immobilité, de paix et d'ancrage, afin de parcourir ce chemin dans toute sa profondeur et sa richesse, et pas uniquement en surface.

Pour poursuivre sur mon tour du monde d'auteurs, je citerai Kitaro Nishida : « Le moi ne doit pas être un point, mais un cercle; non pas une chose, mais un lieu ». Ce lieu en soi est une évidence, il doit cependant se donner à vivre pour être reconnu, compris et assimilé. Et pouvoir faire de soi un lieu, un pays. Cet ancrage trouva sa voie dans ma recherche par le récit biographique, m'apportant la réponse que toutes mes errances me conduisaient avant tout vers moi-même.

J'ai d'abord constaté que tous mes textes menaient au cœur, à la réunification de mes pôles esprit corps et cœur, même s'ils pouvaient être déterminés séparément, « Dé-maternité » tissait un fil rassembleur identifiant bien ce rapatriement de mes morceaux. Ce récit biographique se dirigeait vers la création, et en particulier vers mon véritable pôle créateur en tant que femme. Cependant, certaines de mes peintures associées à leur écriture expérientielle portaient déjà des pistes de solution et esquisaient cette réponse qui devait être appréhendée. *Athéna* portait l'écoute des instincts, la délivrance de mon éducation en étant profondément à l'écoute de moi-même. *Huginn et Muninn* révélait l'importance de la création dans ma vie, et plus important encore, que la fuite ou la distance ne pouvaient tenir à l'écart quelque chose auquel nous appartenons profondément. Quant au *Diptyque du cœur*, il est évidemment le chemin, la voie, l'itinéraire vers ce centre, vers ce moi en tant que lieu. J'ai été surprise de donner ce nom au texte accompagnant ce diptyque. Et bien qu'il fût écrit au début de mon cheminement de maîtrise, j'en ai saisi l'évidence et la beauté récemment. En effet, un itinéraire, de par son terme, sous-entend que l'on connaît déjà notre destination. Les étapes peuvent être préparées à l'avance ou improvisées, chacune préparant la suivante. Mais le point d'arrivée, lui, ne fait aucun doute.

L'unique chemin possible était donc semé d'embûches, d'expériences-périls. Mes étapes ont bien souvent été improvisées, contraintes et d'une durée qui ne m'a jamais convenu, étant donné mon éternelle insatisfaction. Mais cette route, pleine d'ornières et de barrages multiples, menait inmanquablement au centre, au cœur. Et en appelait à un voyage, une traversée. Voici pourquoi malgré mon objectif de vaincre mes peurs d'enfant, celles-ci ne pouvaient être vraiment déracinées, mais plutôt traversées par des racines que je faisais pousser par la création. Car ces peurs sont fondatrices de ma personnalité et imprègnent encore parfois mon mode de vie. Leur présence toujours envahissante me colle bien souvent à la peau et témoigne encore de ma grande sensibilité. La guérison est impossible, comme l'est celle de mon corps, mais il est pourtant possible d'opérer une pacification, par une attention et une écoute toutes particulières. En se tenant au centre, dans une voie du milieu, celle que peut très bien figurer mon tableau *Absolve*. Avec à la fois une vague agitée, se fracassant contre les obstacles, et de l'autre côté une rivière

canalisée et qui vient alimenter paisiblement des rouages mécaniques. Entre les deux se trouve cette voie du pardon, de l'absolution, un juste milieu. Cette incarnation dans une acceptation et une canalisation de ces craintes n'est pas tout à fait celle à laquelle je m'attendais. C'est toutefois celle assumée dans son entièreté. Laisser de côté les peurs en pensant les vaincre serait un mensonge et une trahison de l'enfant en moi dont je dois continuer à prendre soin. Il me faut donc vivre avec. Et cela est un travail quotidien souvent difficile, fatigant, et mené dans de perpétuelles négociations intérieures associées de méditations. Car je ne peux pas négliger l'autodestruction dont je suis capable. J'éduque donc ma vigilance comme on mène un entraînement d'arts martiaux. Avec discipline et conscience de tout son être, en tentant de s'assouplir, de devenir eau, en accusant parfois les coups, mais surtout en protégeant sa ligne vitale, en gardant son centrage. Ce centre, qui est un lieu de tout, de soi comme du monde. Ce cœur unificateur. Ce lieu-soi. Mon cœur de racines.

Ce cœur retrouvé m'a permis, dans une immense mesure, de mieux m'orienter. Tant dans ce que je désire dans ma vie personnelle que dans mon orientation professionnelle. Comme je l'ai déjà évoqué, ma recherche n'a jamais été destinée uniquement à moi-même. Mener une recherche existentielle présentait un défi certain pour quelqu'un à la faible estime de soi et n'ayant aucune conscience de ses capacités, ni de son potentiel. Mais j'ai compris aussi le nécessaire chemin à parcourir moi-même afin de pouvoir enseigner à mon tour et transmettre ce que j'ai appris. Devenir. Devenir expérience, devenir lieu. Comment devenir son centre. Je parlais de la recherche-crédation et du récit biographique comme un possible pays pour tous ceux qui, comme moi, sont nés sans racines et entretiennent cette pensée qu'en voguant continuellement contre vents et marées ils finiront bien par trouver un port d'attache. De ceux-là je me sens solidaire, et maintenant je me sens l'envie de partager. Le monde est rempli d'exilés volontaires, de fuyards ou de réfugiés, poussés par les événements, mais aussi par eux-mêmes, dans une fuite infinie, une course effrénée, qui conduit inmanquablement à ne faire que survoler sa propre vie. Ne nous sachant même plus maîtres de notre propre navire, combien de fois avons-nous tenté de vouloir le fracasser contre des récifs que nous avons nous-mêmes créés?

Voici pourquoi j'aimerais déterminer plus avant des pistes de réflexion et de solution. Je propose tout d'abord la présentation de mes parts retrouvées, à savoir mes récits expérientiels accompagnés de leur tableau, sous la forme d'une exposition et d'un livre d'artiste destinés à fournir des informations aux personnes travaillant dans le domaine de la psychosociologie sur le renouvellement des pratiques professionnelles. La recherche création a permis de rendre mon travail plus visuel au niveau du recueil et du traitement de données, ce qui peut être utile et intéressant à observer pour les praticiens-chercheurs.

Dans un deuxième mouvement, je voudrais poursuivre ma recherche sur la création artistique accompagnée du récit biographique. Je reprenais le terme de Christine Delory-Momberger sur « la maïeutique du passé par l'avenir », et m'interrogeais sur la possibilité de mener cette démarche par le biais de la création artistique. Si le rôle du récit biographique dans cette maïeutique n'a plus grand-chose à prouver, il n'en est pas tout à fait de même pour cette association avec la création artistique. La recherche-crédation sait bien évidemment faire ses preuves quant à sa pertinence pour la réalisation de soi, mais je souhaiterais lui ajouter une dimension herméneutique instaurative, une inscription historique en quelque sorte. Ceci dans le but d'inscrire la création dans sa chronologie, dans sa propre histoire advenue, présente et à venir, chacune permettant l'enrichissement et la mise en lumière de l'autre. Dans une ligne du temps non plus linéaire, mais s'inscrivant dans une circularité, plongeant au cœur de l'expérience dans un geste phénoménologique pour ensuite faire émerger et faire sens du passé comme de l'avenir.

La réapparition de l'histoire dans ma vie au cours de ma recherche fut à la fois une surprise, mais aussi une évidence. Sans histoire, on ne peut rien créer. Et si elle nous apprend qu'on ne peut réellement rien produire de totalement nouveau, au moins nous donne-t-elle des pistes pour ne pas reproduire des erreurs et s'inscrire tout de même dans un renouvellement de soi, de ses pratiques et de ses rapports aux autres et au monde. Encore faut-il bien l'appréhender et l'utiliser. Voici pourquoi je désire aller plus loin et travailler dans le domaine de l'éducation, afin d'enseigner et de transmettre ce savoir. Non pas asséner des dates et des faits, mais aider l'autre à s'inscrire dans cette histoire et à

s'approprier la sienne dans un mouvement instauratif et créateur. Ma recherche est elle-même une histoire, ce mémoire est une histoire, mon histoire de réappropriation. Mon histoire d'incarnation. Elle n'est évidemment pas reproductible telle qu'elle pour aider l'autre. Néanmoins, elle donne un cadre qui a su montrer son efficacité. Après ce désir d'enseigner, mon questionnement se poursuit donc quant à savoir comment démocratiser cette démarche, et surtout la transmettre auprès des autres. Je pars donc dans une autre recherche, celle non plus tournée en moi-même, mais vers l'extérieur, vers un enseignement, vers une transmission.

Un espace de recherche biographique en éducation où, dans et par la relation, chacun participant à l'enrichissement de l'autre, histoire, écrits et création artistique se mêlent dans un mouvement dynamique d'apprentissage, sans orientation autre que celle que le chercheur/créateur voudra bien lui donner.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Almudever, B., Dupuy, R., & Delory-Momberger, C. (2016). La recherche biographique : quel(s) regard(s) sur les épreuves identitaires d'aujourd'hui? *Nouvelle revue de psychosociologie*, 22(2), 157-168. Repéré à <http://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-de-psychosociologie-2016-2-page-157.htm>
- Anadón, M., & Savoie Zajc, L. (2009). Introduction L'analyse qualitative des données. *Recherches qualitatives, L'analyse qualitative des données*, 28(1), 4-8. Repéré à [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero28\(1\)/numero_complet_28\(1\).pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero28(1)/numero_complet_28(1).pdf)
- Barbaras, R. (1991). *De l'être du phénomène: sur l'ontologie de Merleau-Ponty*. Grenoble: J. Millon.
- Bonetti, M., & Gaulejac, V. d. (1988). L'individu, produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet. *Espaces Temps*, 55-63. Repéré à http://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_1988_num_37_1_3405
- De Mario, B., Boivin, J., Brouillette, L., & Mireault, J. (2014). *Sophie Stévance et Serge Lacasse, Les enjeux de la recherche-crédation en musique : Institution, définition, formation, préface de Francis Dubé*. (Vol. 15, pp. 99-102). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Delory-Momberger, C. (2000). *Les histoires de vie : de l'invention de soi au projet de formation*. Paris: Anthropos.
- Delory-Momberger, C. (2003). *Biographie et éducation : figures de l'individu-projet*. Paris: Anthropos.
- Delory-Momberger, C. (2009). *La condition biographique : essais sur le récit de soi dans la modernité avancée*. Paris: Téraèdre.
- Depraz, N. (1999). *Écrire en phénoménologue: «une autre époque de l'écriture»*. Encres Marines.
- Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*. Paris: Armand Colin.
- Dumont, F., & Cantin, S. (2005). *Le lieu de l'homme : la culture comme distance et mémoire*. Saint-Laurent, Québec]: Bibliothèque québécoise.

- Foucault, M., Defert, D., Ewald, F., & Lagrange, J. (1994). *Dits et écrits : 1954-1988*. Paris: Gallimard.
- Gaulejac, V. d. (1999). *La névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité* (3e éd. rev. et augm.). Paris: Hommes et groupes éditeurs.
- Gaulejac, V. d. (2008). *Les sources de la honte*. Paris: Points.
- Gaulejac, V. d., Taboada Leonetti, I., Blondel, F., & Boullier, D.-M. (1997). *La lutte des places : insertion et désinsertion* ([3e éd.]). Paris: Desclée de Brouwer.
- Gómez González, L. d. G. P. c. e. a. (2016). L'écriture performative ou la génétique d'un rapport à l'écriture en recherche à la première personne. Dans *Recueil de textes méthodologiques de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales* (pp. 101-113).
- Gosselin, P., & Le Coguiec, É. (2006). *La recherche création pour une compréhension de la recherche en pratique artistique*. Québec [Que.]: Presses de l'Université du Québec.
- Gosselin, P., Potvin, G., Gingras, J.-M., & Murphy, S. (1998). Une représentation de la dynamique de création pour le renouvellement des pratiques en éducation artistique. *Revue des sciences de l'éducation*, 24(3), 647-666.
- Heidegger, M. (1986). *Etre et temps*. Paris: Gallimard.
- Honoré, B. (1977). *Pour une théorie de la formation. Dynamique de la formativité*. Paris: Payot.
- Honoré, B. (1980). *Pour une pratique de la formation : la réflexion sur les pratiques*. Paris: Payot.
- Jullien, F. (1996). *Traité de l'efficacité*. Paris: Grasset & Fasquelle.
- Jullien, F. (2009). *Les transformations silencieuses*. Paris: Grasset.
- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi : une théorie de l'identité*. Paris: A. Colin.
- Kaufmann, J.-C., & Singly, F. d. (1996). *L'Entretien compréhensif*. Paris: Nathan.
- Lainé, A. (1998). *Faire de sa vie une histoire : théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Lejeune, C. (1979). *L'atelier*. Bruxelles: Le Cormier.
- Liotard, J.-F. (1967). *La phénoménologie* (4e ed.). Paris: Presses universitaires de France.
- Malzieu, M. (2007). *La mécanique du coeur*. Paris: Flammarion.

- Merleau-Ponty, M. (1966). *Éloge de la philosophie et autres essais*. Paris: Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1979). *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1988). *L'oeil et l'esprit*. Paris: Gallimard.
- Merleau-Ponty, M., & Lefort, C. (1964). *Le visible et l'invisible; suivi de notes de travail*. Paris: Gallimard.
- Monbourquette, J. (1997). *Apprivoiser son ombre : le côté mal aimé de soi*. Paris: Novalis. Bayard / Centurion.
- Montaigne, M. d. (1965). *Essais*. Paris: Le Livre de poche.
- Morais, S. (2012). *L'expérience artistique comme pratique de soi en formation : une approche phénoménologique*. Paris.
- Morais, S. (2013). De l'explicitation, ou de la formation en acte : sous l'influence de la psychophénoménologie. *Le Journal du Grex*, (100), 10-23. Repéré à <http://www.grex2.com>
- Morais, S. (2016). Expérience du corps et création artistique. *Éprouver le corps*, 227-238. Repéré à <http://www.cairn.info/eprouver-le-corps--9782749249988-page-227.htm>
- Pardo, T. (2015). *Petite géographie de la fuite*. Édition du Passage.
- Pineau, G., & Marie, M. (1983). *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*. Montréal: Editions Saint-Martin.
- Pita-Castro, J. C. (2013). *Devenir artiste, une enquête biographique*. Paris: L'Harmattan.
- Pita-Castro, J. C. (2015). *Créer pour persévérer, création théâtrale et jeunesse en péril de décrochage scolaire*. Communication présentée au ESREA (European Society for Research on the Education of Adults), Life History and Biography Network, Università di Milano Bicocca. Repéré à <http://www.archivio.formazione.unimib.it/DATA/bacheca/file/Pita.pdf>
- Proust, M., & Tadié, J.-Y. (1999). *À la recherche du temps perdu*. Paris]: Gallimard.
- Ricœur, P. (1969). *Le conflit des interprétations : essais d'herméneutique*. Paris: Éditions du Seuil.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit*. Paris: Éditions du Seuil.
- Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Éditions du Seuil.
- Rilke, R. M. (1989). *Lettres à un jeune poète*. Paris: Le livre de poche.

- Simard, Y. (2005). Les savoirs d'expérience : épistémologie de leurs tout premiers moments. *Revue des sciences de l'éducation*, 31(3), 543-562.
- Tan, S. (2007). *Là où vont nos pères*. Dargaud.
- Thomas, W. I., & Znaniecki, F. (1974). *The polish peasant in europe and america : by william I. Thomas and florian znaniecki*. New York: Octagon Books.
- Valéry, P. (1970). *Eupalinos. L'âme et la danse. Dialogue de l'arbre*. Paris: Gallimard.
- Van Manen, M. (1984). *Doing phenomenological research and writing : an introduction*. Alberta, Canada: The Althouse Press.
- Varela, F. J. (1989). *Invitation aux sciences cognitives*. Paris: Le Seuil.
- Varela, F. J., Thompson, E., & Rosch, E. (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*. Paris: Éditions du Seuil.
- Verdier, F. (2003). *Passagère du silence*. Albin Michel.
- Vermersch, P. (2005). Éléments pour une méthode de "dessin de vécu" en psychophénoménologie. *Expliciter*, (62), 47-57.
- Vermersch, P. (2006a). Analyse des effets perlocutoires, schémas pour un exposé. *Expliciter*, (64).
- Vermersch, P. (2006b). *L'entretien d'explicitation* (Nouvelle éd. enrichie d'un glossaire.). Issy-Les-Moulineaux: ESF éditeur.
- Vermersch, P. (2007). Approche des effets perlocutoires, Différentes causalités perlocutoires : demander, convaincre, induire. *Expliciter*, (71). Repéré à <http://expliciter.x-sides.net/IMG/pdf/Approche des effets perlocutoires 1 expliciter 71 octobre 2007.pdf>
- Vermersch, P. (2012). *Explicitation et phénoménologie : vers une psychophénoménologie* (1re éd.). Paris: Presses universitaires de France.
- Vermersch, P., & Maurel, M. (1997). *Pratiques de l'entretien d'explicitation*. Paris: ESF. Repéré à <http://www.grex2.com/assets/files/Dossiers/Dossier%20Pratiques%20EdE.pdf>
- Weil, S. (1968). *L'enracinement : Prélude a une déclaration des devoirs envers l'être humain*. Paris: Gallimard.
- Zones-Subversives. (2013). Walter Benjamin, l'art et l'émancipation. Repéré à <http://www.zones-subversives.com/article-walter-benjamin-et-l-art-entre-marchandise-et-emancipation-115449268.html>